

LETTRES

SUR DIVERS SUJETS

DE MORALE

ET

DE PIÉTÉ

*Par l'Auteur du Traitté de la Priere
publique.*



A L I E G E,

Chez FRANÇOISE HOYOUN,

Libraire, vis à vis des Jesuites.

M. D. CC XV.

Avec Approbation,



1409952



P R E F A C E.

LA maniere dont on a reçu les deux traitez sur la Priere publique, & sur les Dispositions pour offrir les saints Myfteres, ne m'a pas aveuglé. Une telle indulgence m'a rendu à la verité moins timide, mais sans me rendre moins respectueux à l'égard du Public ; & j'ai plutôt conçu meilleure opinion de sa bonté, que je n'ai perdu celle que j'ai toujours dû avoir de mon peu de merite.

S'il m'étoit donc permis de demeurer dans le silence, j'y demeurerois avec joye : mais une juste crainte que des étrangers ne me fassent parler, m'oblige à parler moi-même ; & j'aime mieux offrir au Public ce que mon inclination me porteroit à supprimer, que de voir ajouter à mes veritables fautes celles de plusieurs copies défectueuses, dont je n'éviterois peut-être pas l'impression, parcequ'il est plus aisé de la prevenir, que de la reformer.

I. Les deux premiers écrits de ce volume ont été imprimez plus d'une fois sur de telles copies. Celui qui regarde l'Instruction des Novices, cache sous un titre fort simple un dessein plus profond. J'ai voulu découvrir

IV. P R E F A C E.

à ceux qui n'y font pas assez d'attention, ce que la vie religieuse a de plus grand & de plus saint; marquer ses engagements & ses devoirs par les principes & les fondemens; faire connoître les liaisons d'un tel état avec les maximes essentielles de l'Evangile; justifier les loix & la discipline des Monasteres, qui paroissent souvent arbitraires; remédier aux maux ou secrets, ou publics, qui rendent quelquefois ces azyles moins surs & moins tranquilles; prevenir tout ce qui peut en alterer la paix, en decouvrant tout ce qui est contraire à la douceur d'une société & d'une vie commune, qui ne peut être long-temps sainte, sans être aimable; & rendre les Superieurs timides & precautionnez, pour ne pas sacrifier l'intérêt & le salut de plusieurs à une indiscrete charité pour un particulier, plus capable de communiquer les défauts, que de profiter de la vertu de ses freres.

Une grande partie de cet écrit regarde ceux qui veulent vivre avec pieté dans le siecle. Leur lumiere les rendra sans doute attentifs aux endroits où je les ai eû en vue; & ce que je sçai déjà de quelques-uns, me fait esperer un égal succès pour beaucoup d'autres.

II. Les Avis pour conserver, ou pour retablir la ferveur, sont adressez à une Religieuse, mais conviennent presque tous aux personnes qui pensent serieusement à leur salut; qui savent estimer le prix d'une fervente pieté; qui connoissent combien ce thesor est rare, & combien il a d'ennemis; & qui ont appris d'une longue experience, avec quelle facilité l'on tombe dans le dégoût & la langueur.

gueur, & par quels efforts l'on rallume un feu que des negligences peu criminelles en apparence ont éteint.

III. Les Regles pour discerner la tentation du peché, principalement en matiere d'orgueil & d'amour propre, peuvent s'appliquer à bien des doutes, qui donnent aux serviteurs de Dieu de justes craintes, & qui sont le sujet ordinaire de leurs gémissemens. Mais quand on vit sans precaution, de telles regles sont peu entendues, & quand on se livre à toutes les fraieurs d'une imagination indocile, de telles regles sont peu d'usage. Elles supposent d'un côté un esprit sage & tranquille; & de l'autre une conscience pure, ou pour le moins attentive.

IV. La Lettre à une Religieuse qui pensoit à quitter son Monastere pour une maison d'un Institut plus severe, peut en consoler beaucoup d'autres, qui gémissent de ce qu'elles voient, & qui sont tentées de chercher ailleurs plus de pieté & plus d'exemple. De tels changemens sont permis, & ils deviennent quelquefois necessaires, mais il ne faut pas que l'inquiétude & l'impatience les fassent desirer, & il est par cette raison très rare qu'ils réussissent.

V. Et écrivant à une Superieure sur ses obligations & sur les moyens de les remplir, j'ai peut-être dit ce que d'autres s'appliqueront. Il ne me convient d'instruire personne, mais la vérité a droit de le faire; & c'est elle, & non pas moi, que je desire qu'on écoute.

VI. Les Lettres qui suivent sont écrites à une personne à qui la naissance, l'esprit, & les

les autres qualitez que le siecle estime ; avoient attiré beaucoup de consideration. Elle les méprisa , & le siecle qui les admiroit , pour se retirer dans un Monastere , dont elle suivit la severe discipline aussi long-temps que sa santé le lui permit : mais sans y prendre aucun engagement. Lorsque je lui écrivois , elle étoit âgée , malade , & reduite à une telle langueur qu'elle se croioit mourante , quoiqu'elle ait passé quelques années dans cet état.

VII. La pensée continuelle de la mort , fortifiée par un danger qui paroissoit présent à tous les momens , augmentoit la crainte naturelle qu'elle en avoit ; & l'idée effrayante des Jugemens de Dieu l'allarmoît quelquefois jusqu'à la troubler. Ses bonnes actions , & sa penitence disparoissent alors à ses yeux ; & l'humilité , qui lui cachoit ses vertus , la rendoit souvent plus attentive à la Justice de Dieu , qu'à sa misericorde. C'étoit pour la consoler , & pour soutenir son esperance , que je lui écrivois. Et je ne crains point que des personnes qui ont besoin d'être intimidées , abusent de ce que je lui disois pour exciter sa confiance , parce que d'un côté leur vie est très différente de la sienne : & que de l'autre il importe à tout le monde d'être plein d'esperance en JESUS-CHRIST , la source des plus grands crimes étant ordinairement le désespoir du salut.

VIII. Il est juste de craindre la Sainteté & la Justice de Dieu , mais la confiance & l'amour doivent surmonter la crainte. La seule fraieur que ses Jugemens nous inspirent , ne
nous

nous en fait pas éviter la severité. Et la meilleure maniere de se preparer à la mort, n'est pas de trembler à son approche. Une foi humble voit en même temps ce qui l'intimide, & ce qui la rassure. Elle unit des devoirs qu'il ne faut jamais diviser pour les bien remplir ; & après s'être prosternée devant le Tribunal de JESUS-CHRIST avec beaucoup de confusion & de larmes, elle ose non-seulement se fier à sa bonté : mais desirer même avec empressement de s'unir à lui, & regarder la mort comme son affranchissement & sa liberté.

C'est à quoi j'exhorte les Justes & les Saints, en parlant à une seule personne ; & quoique je sois très indigne d'un tel ministère, j'ai cette confiance en la grace de JESUS-CHRIST, qu'elle rendra les Lecteurs attentifs à la vérité, & distraits par rapport à celui dont elle veut bien emprunter le son & la voix.

IX. Quoique cette personne fût saisie de crainte, elle ne vouloit point être rassurée par le mensonge & la flatterie. Elle vouloit au contraire qu'on lui dît avec sincerité ce qui manquoit à sa pénitence & à sa vertu. Et j'espère que Dieu rendra utile à plusieurs, qui n'ont eu jusqu'ici ni la même lumière, ni la même docilité, ce qu'il m'inspira de lui dire pour rendre son cœur plus humble & plus pur.

X. Elle avoit pour les mysteres de JESUS-CHRIST une pieté très tendre & très éclairée. Sa plus douce consolation étoit de s'en occuper ; & rien n'étoit plus capable de relever son esperance. J'en ai fait pour cette raison la matiere de presque toutes mes Lettres. Et

puisque la divine Providence permet qu'elles deviennent publiques , j'ose espérer qu'elle les rendra pour plusieurs une odeur de vie , qui les invitera à la connoissance & à l'amour de JESUS-CHRIST , dont la miséricorde infinie attendriroit les plus durs , s'ils n'étoient conduits à l'ingratitude par l'oubli des mysteres de leur Sauveur , & quelquefois par l'incrédulité , qui ne peut penser qu'un tel amour ait été possible.

XI. La personne à qui j'écris fut exposée dans le cours de sa maladie à deux épreuves très sensibles. Elle perdit en differens temps deux personnes qui avoient sa confiance , & qui la méritoient ; & dont elle recevoit une consolation presqu'aussi nécessaire que leurs conseils. Je lui ai dit sur ses pertes ce que des esprits humbles trouveront peut-être conforme à leurs besoins. C'est une vertu rare que de ne s'attacher qu'à Dieu seul , & que d'avoir de la reconnoissance & de la docilité pour ses serviteurs , sans porter trop loin ces dispositions. Nous comptons ordinairement un peu trop sur les secours visibles. Notre foi s'affoiblit par l'usage même des appuis qui la soutiennent ; & quand les personnes qui nous conduisoient à JESUS-CHRIST nous sont ôtées , nous sommes presqu'aussi inconsolables que si le chemin pour aller à lui nous étoit fermé. Il est donc utile d'apprendre à faire un saint usage de ces épreuves ; & je prie Notre-Seigneur de benir le dessein que j'ai eu de consoler ceux qui y sont exposez.



T A B L E
DES TITRES
CONTENUS
EN CE VOLUME.

Premiere Lettre. *Sur la maniere de conduire les Novices, divisee en quatre parties.*

P R E M I E R E P A R T I E.

Où l'on considere les Novices par rapport à la vie du siecle qu'elles quittent, & par rapport à celle qu'elles choisissent dans le Monastere; & où l'on examine les dispositions favorables ou contraires à leur dessein. pag. 1

I I. P A R T I E.

Comment il faut instruire les Novices sur les vertus chrétiennes, & les y affermir. 5

I I I. P A R T I E.

Comment on doit les former aux vertus religieuses, c'est-à-dire à celles qui sont une suite de l'engagement que l'on contracte par les vœux 16

T A B L E

*solennels, & par la profession d'une certaine
regle.* 12

IV. P A R T I E.

*De: vertus & des qualitez necessaires à une vie de
Communauté, qu'on examine par rapport au
corps, à l'esprit, & au cœur.* 28

II. Lettre. Avis propres à restablir & à conser-
ver dans une Religieuse une piété sincere & ser-
vente. 32

III. Lettre. Regles pour discerner le peché de ce
qui n'est que sensation, principalement en ma-
tiere d'orgueil & d'amour propre. 47

IV. Lettre. Reponse à une Religieuse qui pensoit
à quitter son Monastere pour un autre plus re-
formé. 51

V. Lettre. A une Superieure, sur ses obligations,
& sur les moyens de les remplir. 57

VI. Lettre. A Mademoiselle ***. Le dessein
de cette Lettre est de rendre utile la crainte des
jugemens de Dieu; de diminuer celle de la mort;
d'y preparer par des sentimens de penitence &
d'humilité; & de perfectionner ces sentimens par
un grand amour pour Jesus-Christ, & par une
vive esperance en sa bonté, 68

VII. Lettre. A la même. Les Chrétiens doivent
desirer la mort. Motifs d'un tel desir, & d'une
humble confiance en Jesus-Christ. Combien les
personnes à qui la naissance & d'autres qualitez
ont attiré de la distinction, sont obligées de s'hu-
milier avant la mort. 81

VIII

DES TITRES.

VIII. Lettre. A la même. Motifs d'une espérance humble & chrétienne. L'orgueil est la source ordinaire du découragement. 95

IX. Lettre. A la même. C'est une consolation sur la mort d'un Ecclesiastique de mérite en qui elle avoit confiance. Jéſus-Christ doit nous consoler de toutes nos pertes. Caractères d'une crainte & d'une confiance utiles. Avantages des longues maladies, sur-tout pour les personnes que le monde a trop estimées. 98

X. Lettre. A la même. Sur la pensée & la crainte de la mort. Sur les mauvais effets d'une crainte excessive, & sur les motifs de confiance qu'on doit tirer de l'Incarnation & de la Naissance de Jéſus-Christ. 106

XI. Lettre. A la même. Au commencement du Carême. Pour ce temps-là, pour celui de la Passion, & pour la solennité de Pâques. Les réflexions qu'on fait sur ces mystères ont presque toutes rapport à une personne mourante, ou qui se prépare à mourir; & l'on tâche non seulement de calmer ses frayeurs, mais de lui faire paroître la mort désirable. 113

XII. Lettre. A la même. Préparation à recevoir le Saint-Esprit. Un grand amour & une pleine confiance en Jéſus-Christ sont des effets de sa venue. C'est cet amour qui nous embellit, & qui fait disparoître toutes nos taches. 130

XIII. Lettre. A la même. Après la mort d'une personne dont la lumière & la charité lui avoient été fort utiles. Inutilité ou fragilité des appuis humains. La seule confiance en Dieu ne peut périr. D'où vient que les
hom-

TABLE DES TITRES.

hommes ont tant de peine à se fier à ses promesses & à sa bonté. Nécessité de se préparer à la mort par l'amour de Dieu, & par une vive espérance. 135

XIV. Lettre. A la même. *C'est une exhortation indirecte à la confiance en Jésus-Christ, qui doit modérer la crainte, quoique juste & bien fondée.* 142

Fin de la Table.

INSTRUCTIONS

S U R

LA MANIERE

DE CONDUIRE

LES NOVICES.

PREMIERE PARTIE.

I.  N peut considerer les Novices par rapport à la vie du siecle qu'elles quittent, & par rapport à celle qu'elles choisissent dans le Monastere. Les unes quittent le siecle dans un âge mûr : & les autres dans un âge plus tendre. Les unes & les autres portent dans le Monastere des facilitez & des obstacles, des qualitez favorables & contraires, mais d'un genre très different ; & il importe beaucoup de les bien discerner, parce que de ce discernement dépend ordinairement toute la suite.

II. Les personnes qui quittent le siecle un peu tard, & après l'avoir connu, ont ordinairement plus de maturité & de solidité d'esprit ; plus de connoissance de ce qu'elles quittent ; plus d'expérience de leur foiblesse ; plus de respect pour la Religion & pour la vertu ; plus de conviction que la retraite & l'exemple sont nécessaires ; que la pénitence & l'humilité sont
A des

I. des vertus que le siecle ne connoît point. **El-**
PART. les ont, ou plus de desir de se sauver, ou plus
 de crainte au moins de se perdre.

III. Il faut profiter de ces dispositions, les
 cultiver, les rappeler; & pour cela tâcher de
 les connoître; savoir, s'il se peut, ce qui a tou-
 ché le cœur de ces personnes; ce qui les a dé-
 terminées à prendre un tel parti; ce qui a sub-
 sisté plus long-temps; ce qu'on n'a pû eteindre,
 quoy qu'on l'ait combattu; ce qui s'est affoibli,
 quand la pieté s'est affoiblie; ce qui s'est réveil-
 lé, quand la pieté a eu plus de force.

IV. Il seroit bon aussi de sçavoir ce qu'on a
 eu plus de regret de quitter, à quoy l'on a tenu
 plus long-temps, de quoy l'on s'est senti plus
 effrayé. Car toutes ces choses découvrent le fond
 du cœur, la racine des tentations qui peuvent
 naître, le principe des affoiblissements, l'obstacle
 secret à la conversion entiere, l'opposition pro-
 fonde & cachée à l'esprit de Dieu, & à sa grace.

V. Il seroit encore fort utile de connoître les
 principales fautes où l'on est tombé, les périls
 où l'on s'est trouvé, les occasions où le secours
 de Dieu a été plus évident: car on peut tirer
 de toutes ces connoissances une lumiere plus
 sûre, & plus propre aux besoins personnels.
 Mais il faut éviter dans cette recherche jus-
 qu'à l'apparence de curiosité; il faut que ce
 soit la charité conduite par la prudence, qui pré-
 side à ces sortes de recherches; & que l'épan-
 chement d'une Novice soit une suite de sa con-
 fiance, & non pas de l'artifice de sa Maîtresse.
 Il faut éviter aussi les détails inutiles & trop
 circonstanciés: car il ne s'agit pas d'être in-
 struit comme un Confesseur. Ils ne sont ne-
 cessaires qu'en deux occasions. La premiere,
 quand la Novice desire qu'on luy aide à se con-
 fesser. La seconde, quand elle consulte sur
 quelque point de sa vie qui la trouble, & qui
 l'inquie-

l'inquiete; car alors la necessité de luy donner I.
conseil, impose celle de savoir exactement de P. A. R. T.
quoy il s'agit.

Il faut en dernier lieu être d'un secret si sévère & si inviolable, que celle qui nous a parlé ne puisse dans toute sa vie se repentir de l'avoir fait.

VI. Les personnes qui entrent dans les Monasteres après avoir connu le monde, balancent les bonnes dispositions & les facilitez qu'elles y apportent, par des obstacles & des defauts qui demandent aussi une etude particuliere. Elles sont blessées des petites observances; & des choses qui n'ont pas une liaison assez visible avec la loy de Dieu. Les imperfections de leurs Sœurs les scandalisent, les dégoûtent, leur font perdre l'idée qu'elles avoient d'un Monastere, où elles s'étoient attendues de ne rien trouver qui ne fût saint & parfait. Elles s'ouvrent avec plus de peine, & demandent une vertu sans defaut, pour accorder leur confiance. Elles sont portées à juger de tout, & plus de leur Supérieure que de tout le reste. L'amour de leur liberté, & de l'indépendance subsiste longtemps, & leur rend le joug de l'obéissance pénible. Elles s'accoutument difficilement à une conduite où l'on ne montre que la Loy, & jamais la raison ni le motif. Elles s'estiment, & veulent être estimées. Elles ont quelquefois beaucoup d'opinion de leur esprit, de leur savoir, de leur vertu; & rien ne les blesse tant que l'humiliation qui porte la moindre idée de mépris. Je ne parle point des manieres trop seculieres, trop legeres, trop hautes, trop affectées: ces defauts sont visibles, & les remedes sont connus.

VII. A l'égard des autres defauts dont je viens de parler, comme ils sont plus cachez, plus spirituels, plus excusables selon la raison humaine, plus établis dans le cœur; ils sont

I. aussi plus difficiles à guérir. Le moyen d'y
 PART. réussir n'est pas de les combattre de front, au
 moins dans les premiers tems; mais d'avertir
 qu'il y a dans les plus saintes retraites des cho-
 ses, qui pouvant affoiblir les personnes qui sont
 déjà foibles, augmentent la foy & la vigilance
 dans celles qui connoissent la fragilité humaine,
 & le dessein que Dieu a de ne guérir ses élus que
 lentement, & d'éprouver la force des uns par
 les foiblesses des autres: de les plaindre quelque-
 fois de ce qu'elles ne comprennent pas assez que
 le sacrifice de l'obéissance seroit peu de chose, si
 les personnes à qui l'on doit obéir étoient parfaites;
 & de ce qu'elles ne voyent pas encore, com-
 bien des pratiques simples en apparence, sont
 propres à guérir l'enslure d'une sagesse & d'une
 raison qui n'est devant Dieu que folie; de les por-
 ter à avouer l'éloignement qu'elles ont pour tout
 ce qui les humilie, & de découvrir ainsi la playe
 secrète & profonde de leur cœur, qui peut sub-
 sister jusqu'à la mort, si l'on n'y remédie de bon-
 ne heure, & qui rend quelquefois les travaux de
 la penitence inutiles; de traiter avec bonté, &
 de consoler même celles qui font un aveu sincere
 de leur orgueil, de leur sensibilité, de la pei-
 ne qu'elles ont à réprimer leur opposition à l'hu-
 miliation, & leur desir de plaire & d'être ap-
 prouvées. On employe ensuite avec plus de suc-
 cès les vérités fortes & les remèdes amers & dif-
 ficiles; parce qu'on a gagné le cœur, & convain-
 cu l'esprit; & qu'une vertu médiocre suffit pour
 respecter une grande charité, quand elle est con-
 nue, quoyqu'elle ne soit pas indulgente.

VIII. Les Novices qui entrent fort jeunes
 dans les Monasteres, ont ordinairement plus de
 facilité à se laisser conduire, plus de simplicité,
 plus d'innocence; mais elles ont aussi plus d'en-
 fance & de légèreté: & si l'on se contente de
 les former aux exercices du Monastere, sans
 leur

leur donner une solide instruction, leur piété s'affoiblira à mesure qu'elles avanceront en âge; leur docilité ne durera qu'autant que l'enfance. Elles ne connoîtront ni le monde, ni les raisons de le fuir; elles se trouveront Religieuses, sans sçavoir pourquoy elles le sont devenues; & les moindres dégoûts dans leur état, seront capables de les faire repentir de l'avoir embrassé. Car on ne doit presque point compter sur les sentimens de piété, qui paroissent quelquefois si vifs & si tendres dans les jeunes personnes. Ils sont rarement sinceres; le desir d'être approuvées en est souvent le principe; & quand ils en ont un meilleur, ils sont si foibles, que tout est capable de les faire évanouir; si la lumière & une vive persuasion de la vérité ne les affermit, & ne les défend.

II. P A R T I E.

LE seroit une chose infinie que de marquer dans le détail jusqu'où doit aller l'instruction dont les Novices ont besoin, soit qu'elles soient jeunes, ou plus avancées. Mais je croy qu'on peut la réduire à trois chefs: à la vie chrétienne, aux vertus religieuses, & aux qualitez nécessaires pour vivre dans une Communauté.

II. On est étonné quand on examine avec soin les maisons religieuses, d'y trouver moins de solide piété, & plus d'imperfections qu'on ne pensoit. A la vérité il y a peu de Monastères qui n'ayent quelque grand exemple de vertu; mais la plupart des sujets sont foibles, & n'ont rien de grand, ni d'élevé. La source de ce mal, est que l'on devient ordinairement Religieuse, sans être véritablement Chrétienne. On connoit son Instituteur, ses Constitutions, ses usages; & l'on connoît peu

II. **JESUS-CHRIST** & son Evangile. On a prétendu devenir parfaite en un jour, avant même que d'être bien instruite de sa misere, & de son injustice. On a crû pouvoir guérir, sans connoître à fond ses maux & son medecin. On a commencé par le toit; & non par le fondement. On a voulu peindre & embellir sa maison avant qu'elle fût bâtie; & l'on s'est hâté d'offrir à **JESUS-CHRIST** ce qu'il n'a proposé que comme un conseil, sans se mettre en peine de lui rendre ce qu'il exige comme une dette. De là viennent tant de divisions, de murmures, de plaintes pour des sujets frivoles; tant d'indiscretions & d'imprudences; tant de soupçons & de jugemens temeraires; tant d'attachement à ses pensées, à ses inclinations, à des choses de nulle importance; tant d'impatience dans l'humiliation & dans le mepris; si peu de ferveur dans la priere publique & solennelle; si peu de crainte & de respect pour les saints mysteres; si peu de fruit des confessions & des communions frequentes; si peu de sentiment & si peu d'idée des biens futurs; si peu de reconnoissance pour **JESUS-CHRIST**; & si peu de solidité & de dignité dans les pratiques de dévotion.

III. Le remede à tant de maux, est d'employer le tems du Noviciat à bien faire connoître **JESUS-CHRIST**, ses préceptes, ses maximes, ses remedes; à bien expliquer son Evangile; à faire connoître la grandeur de l'homme, que Dieu seul peut rendre heureux: sa chute & sa misere, dont l'incarnation & la mort d'un Dieu ont pû seules être le remede; la corruption de son cœur, dont l'amour de luy-même & des choses sensibles, est devenu le maître; l'impuissance où il est de faire aucun bien par luy-même, & sans la grace de **JESUS-CHRIST**; le danger continuel où le met la cupidité qui subsiste toujours, quoyque vaincue;

cuë ; la nécessité de la priere continuelle pour attirer un secours , dont on a besoin à tous les momens ; celle de la retraite , pour éviter des périls que nous aimons , & qui nous plaisent toujours jusqu'à un certain degré , malgré notre vertu ; & celle de la pénitence , pour assujettir les sens à l'esprit , pour avoir part aux souffrances de JESUS-CHRIST , & pour conserver ou réparer l'innocence , toujours ennemie des délices & de la volupté.

IV. Mais il faut éviter , en donnant ces instructions fortes , d'accabler des esprits qui n'y sont pas encore préparez , & qui doivent y être conduits par des veritez plus proportionnées à leur foiblesse. La connoissance de l'histoire de la Religion y mene insensiblement ; & il est utile de considerer long-tems les ombres & les figures de l'ancienne Loy , pour être en état de soutenir tout l'éclat de la nouvelle.

V. Il est aussi très nécessaire de fonder la vertu naissante des jeunes Novices sur les grandes & efficaces veritez de la Religion , au lieu qu'on ne leur en parle presque jamais , ou parce qu'on les en suppose instruites : ou parce que l'on regarde ces veritez comme trop vulgaires , & comme au-dessous de la perfection religieuse , en quoy l'on se trompe infiniment. Car il est très rare que de jeunes filles aient approfondi dans le siecle , autant qu'il le falloit , combien Dieu est terrible dans ses jugemens ; combien ce que nous trouverons après notre mort sera different de nos idées ; quel malheur c'est que de perdre Dieu sans retour ; de quelle noirceur sont les péchez après le baptême ; de quel poids est pour nous la vie & la mort de JESUS-CHRIST , dont nous devons rendre compte ; quelle folie c'est que de mépriser une éternelle felicité ; quelle sainteté exige la grace de la Loi nouvelle de ceux qui sont morts & ensevelis en JESUS-CHRIST , blanchis

II. dans son sang, consacrez par l'infusion de son
 PART. Esprit, nourris de sa chair, & associez d'une
 maniere si intime à sa divinité.

VI. Mais quand ces veritez capitales, & plusieurs autres semblables, auroient été parfaitement connues des jeunes personnes qui entrent dans les Monasteres, rien ne seroit plus imprudent que de ne leur en plus parler, lorsqu'elles en ont plus de besoin. Car ce sont ces veritez qui affermissent la vocation, qui enracinent la pieté, qui preparent à toutes les vertus religieuses, qui font tout entreprendre & tout souffrir pour le salut; & qui en humiliant l'esprit, & en brisant le cœur, ôtent à la mortification, à l'obéissance, & aux humiliations tout ce qu'elles ont d'affreux pour la nature.

VII. Qu'on demande aux personnes qui s'offrent à la vie religieuse avec des mouvemens sinceres, ce qui les a portées à faire un tel choix; elles répondront presque toutes que ce sont les veritez dont je parle, qui les ont effrayées; & rien n'est plus triste que de voir, que ce que la grace avoit si sagement commencé en elles, degenerate, & n'est plus soutenu par la faute de leurs Maîtres, qui détournent ailleurs leur attention & leurs soins; qui laissent périr ces salutaires premices de l'esprit; ferment trop tôt une playe qu'il falloit traiter long-tems, avancent par un avortement precipité ce qui devoit être conduit par une méthode plus lente & plus éclairée à une heureuse naissance; parlent de perfection, avant que l'on soit vivant; amusent & détournent le cœur, avant qu'il soit converti. prolignent les Sacremens avant qu'on y soit préparé, & que l'on en connoisse le prix; substituent à la forte nourriture dont une ame qui sort du siècle a besoin; des spéculations steriles, & des viandes en peinture, qui la trompent un tems: mais qui ne lui laissent qu'une vaine enflure, un dégoût de la
 pieté.

piété, & du mépris pour ce qu'on en dit, parce qu'elle n'en a point où il parait dignement. II. PART.

VIII. Il est encore très utile de ne point imposer les observances régulières, sur tout celles qui sont un peu fortes, avant que l'on soit assuré qu'il y a dans le cœur un commencement de piété: autrement l'on ne fait que des hypocrites, ou qui trompent, ou qui sont trompées; l'on blanchit au dehors un sépulchre qu'il falloit purifier au dedans; on nettoie ce qui est vu par les hommes, pendant que l'on néglige ce qui offense les yeux de Dieu; on examine si l'on paye la dixième des plus petites herbes, pendant qu'on souffre que les loix importantes soient ignorées ou méprisées; on est attentif sur le chant, les cérémonies, les observances extérieures, la pénitence corporelle, & tout est plein au dedans d'orgueil, de légèreté, de vanité, de curiosité, d'indiscrétion, d'aveuglement, de ténèbres, sans que l'on y fasse une pareille attention.

IX. Je ne prétens pas néanmoins en disant cela, qu'il faille attendre une vertu bien affermie, pour admettre une jeune fille aux exercices du Noviciat. Je sçay que ces exercices servent à l'affermir: mais je croy qu'on y admet sans fruit, & même avec danger toutes les personnes qui ne sont point pénétrées d'une vive crainte de Dieu, & d'un grand desir de l'aimer, & qui ne sont point touchées dans le fond du cœur. Le temps du Noviciat s'écoule trop tôt pour elles; & quand on le leur prolongeroit, le remède viendrait trop tard. Il faut les éprouver auparavant; & beaucoup moins par rapport à la règle du Monastère, que par rapport à celle de l'Evangile. On peut porter avec assez de courage & de force certaines observances pénibles, & témoigner au moins jusqu'à un certain degré, le desir d'être Religieuse; & cependant n'être point encore

II. Chrétienne. On peut recevoir le voile, & ne
 PART. l'être pas devenue. On peut le porter long-
 temps, & quelquefois jusqu'à la mort, & n'être
 qu'une vierge folle.

X. Ce qu'il faut donc examiner avant toutes
 choses, n'est point précisément si l'on peut jeû-
 ner, supporter les veilles, coucher sur la dure ;
 mais si l'on a de la foy, si l'on craint Dieu, &
 si le cœur est touché ; si l'on pense sérieusement
 aux biens promis, & aux châtimens éternels ; si
 l'on se hait, & se méprise soy-même ; si l'on re-
 specte la vertu des autres, sans voir leurs de-
 fauts ; si l'on s'édifie, sans se scandaliser jamais ;
 si l'on comprend quel est le bonheur d'être uni-
 quement à Dieu, de vivre dans sa maison,
 & de n'avoir d'autre soin que de luy plaire. On
 ne peut s'assurer que sur ces vertus ; tout le
 reste est incertain ; & les Monasteres où l'on ne
 distinguera pas ces deux genres d'épreuves, se
 rempliront de sujets foibles & imparfaits, à qui
 la retraite pourra être utile ; mais qui la ren-
 dront aux autres moins sûre & moins aimable.

XI. Il faut donc avant toutes choses exa-
 miner la piété, & bien connoître les caracte-
 res de celle qui est solide. Mais cet examen ne
 se fait pas en questions, ni en réponses comme
 les autres. Il faut tout voir par soy-même,
 tout remarquer, tout lier ensemble. La vé-
 rité échape & à l'humilité & à l'hypocrisie. De
 bons yeux ne sont pas long-temps trompez ;
 sur-tout s'ils sont toujours ouverts ; & qu'ils
 ne paroissent presque jamais l'être : mais par
 de bons yeux, j'entens ceux qui méritent ce
 nom ; qui sont justes, équitables, simples ;
 qui ne voyent point le mal où il n'est pas ;
 qui ne le soupçonnent point sans fondement,
 mais qui l'appërçoivent aussi dès qu'il se montre.

XII. Il peut être grand, & ne laisser écha-
 per que de légers vestiges ; il peut au contrai-

re jeter une grande fumée, & n'être qu'une étincelle. Il y a dans les jardins de mauvaises herbes, qui sont très-hautes, mais qui n'ont point de racines, & qu'on arrache sans peine; il y vient quelquefois de petits arbrisseaux qui paroissent peu, mais que l'effort des deux mains unies ne scauroit déraciner; & qui, s'ils étoient négligés, deviendroient bien-tôt de grands arbres. Il en est ainsi de ce qui croît dans le cœur, & c'est une grande science, que de bien discerner ce qui n'est que de l'herbe montée, ou ce qui est un arbre dans son germe, & dans sa racine. Il y a des Novices qui paroissent pleines de défauts, & qui n'en ont aucun d'important, ou que l'on ne puisse corriger avec un peu de soin & de dextérité; d'autres au contraire semblent parfaites, & elles ont cependant une racine encore cachée dans le fond du cœur, qui étouffera un jour leurs vertus, & qui nuira peut-être beaucoup à celles des autres.

XIII. Il est difficile de donner des exemples précis de ces deux genres de défauts, parce que ceux qui sont importans peuvent se trouver dans une personne vigilante, & conduite par de bons conseils, & ainsi être déracinez: comme au contraire ceux qui sont plus légers par leur nature, peuvent être nourris par la négligence, & envenimez par l'impénitence & l'orgueil. Mais en général on peut espérer que les défauts où l'âge, la mauvaise éducation, l'ignorance, la séduction, & le mauvais exemple ont quelque part, ne sont pas sans remède; & l'on doit croire au contraire que ceux qui ont des racines naturelles dans le caractère de l'esprit, & dans la corruption du cœur, seront très-difficiles à traiter, comme la duplicité & le déguisement; la flatterie; le desir d'être maîtresse, & de regner; la pente aux rapports, aux divisions, aux soupçons, à l'envie, à la

II. ¹² médiance; un esprit moqueur & sur tout à
 PART. regard des avis qu'on luy donne, & des choses
 saintes; une opposition naturelle à la raison,
 & ce qui en est une suite, une facilité à prendre
 de travers toutes choses. Il faut éprouver long-temps
 les personnes qui ont quelques-uns de ces défauts,
 pour s'assurer sur leur témoignage; & être plus touché
 du bien public du Monastere, qui oblige à les renvoyer,
 que de leurs besoins particuliers, qui porteroient à les
 retenir. Voilà ce qu'on peut dire en général sur le
 premier chef de l'Instruction des Novices. Le second
 regarde les vertus religieuses, c'est-à-dire celles qui
 sont une suite de l'engagement que l'on contracte par
 les vœux solennels, & par la profession d'une certaine
 regle. Et sans transcrire ici ce qu'on peut trouver
 aisément dans les livres qui traittent des devoirs
 monastiques; mon dessein est de marquer en peu de
 mots, ce que je croy de plus essentiel dans cette
 seconde espece d'Instruction, & pourquoy il est si
 rare que l'on ait l'esprit & les vertus de son état.

III. P A R T I E.

I. **L**Es personnes Religieuses, qui devroient
 être si parfaites, & qui ont tant de moyens
 & de facilitez pour le devenir, ne le sont
 ordinairement si peu, que par la confiance
 excessive qu'elles ont, & qu'on leur a inspirée
 pour les pratiques régulières. Elles ne con-
 noissent pas l'origine de la vraye justice, qui
 ne vient ni de la volonté de l'homme, ni de
 ses efforts. Elles ne sçavent pas que leur cor-
 ruption est au dessus de tous les remèdes, ex-
 cepté la seule grace de JESUS-CHRIST; que
 tous les remèdes extérieurs ne vont pas jusqu'à
 la playe invisible & profonde du cœur; & que
 c'est

s'est être desesperément malade, que d'esperer pouvoir guérir par ses propres soins, & par son travail. Ces personnes tombent, sans le savoir, dans l'inconvenient des Juifs, qui en cherchant la justice, s'en sont écartez, comme dit saint Paul, parce qu'ils l'attendoient de leurs efforts & de la loi, au lieu qu'elle ne vient que de Jesus-CHRIST, & par la foi. Elles ne sentent ni leur impuissance, ni leur misere, ni leur injustice; & elles sont du nombre de ces faux justes, dont le Fils de Dieu déclare dans l'Evangile qu'il n'est pas venu les appeller: *Non veni vocare Justos.* Elles ne tiennent point à la racine du vrai bien, qui est JESUS CHRIST; elles sont séparées du principe de la santé & de la vie; & c'est pour cette raison qu'elles sont si foibles, quelquefois même si sensuelles, & toujours si orgueilleuses, parce qu'elles ne reçoivent point du Chef cette divine influence, qui donne la force, la chasteté, & l'humilité, en donnant l'esprit de grace & d'amour. Il est donc très nécessaire d'instruire autrement les Novices, & de leur apprendre que ni le bâton du Prophete, ni son serviteur, ne font résusciter les morts: mais le Prophete lui-même penché sur le mort, & racourci sur sa taille; c'est à-dire, JESUS-CHRIST fait homme & humilié pour nous.

II. On manque aussi beaucoup à inspirer de l'humilité aux jeunes Novices par rapport à leur état, qu'on leur represente toujours comme parfait, & qui dans la verité est très-saint; mais dans lequel elles peuvent être très imparfaites, & même très criminelles. Je sçai que l'on exerce fort les Novices par des pratiques d'humilité, mais ce n'est pas de quoi il s'agit maintenant. Car au milieu de ces humiliations monastiques, on souffre qu'elles se preferent aux personnes qui demeurent dans le siecle par de justes engagements; qu'elles se croient plus vertueuses,

III. plus assurées de leur salut, plus agreables à Dieu
PART. que les femmes mariées ; qu'elles condamnent avec temerité celles qui ne suivent pas leur exemple ; qu'elles s'applaudissent du choix qu'elles ont fait ; qu'elles se regardent en un mot comme dans un port inaccessible aux tempêtes, & comme dans une élévation, qui les met également au dessus de toutes les personnes du siècle, & hors d'atteinte aux traits de l'ennemi. C'est assez d'une de ces fausses pensées, pour les perdre ; car au presomptueux, il ne faut point d'autre tentation que sa vanité. Et c'est pour cela que parmi tant de filles qui se consacrent à Dieu, il s'en trouve tant d'imparfaites. Elles le sont dès qu'elles ne pensent pas l'être ; & plus elles s'élèvent au dessus des personnes du siècle, plus elles leur deviennent inferieures. Leur état est plus saint, on en convient : mais ce n'est pas une consequence pour leur sainteté. Comme on peut être dans le monde avec un esprit religieux, on peut aussi être dans un Monastere avec un esprit seculier. On peut, selon saint Gregoire de Nazianze, n'être point dans l'un & dans l'autre de ces états, ce qu'on y paroît ; & c'est par le cœur ou simple, ou partagé, qu'on est devant Dieu ou vierge, ou femme mariée. Il ne faut donc s'élever au dessus de qui que ce soit, ni même se comparer à personne, quoique l'on reconnoisse qu'on a choisi la meilleure part. Et plus l'état est saint, moins il est permis de le deshonoré par l'orgueil. Saint Augustin s'est presque contenté de cette seule instruction dans son admirable traité de la virginité ; & il est étonnant combien d'un côté ce grand Saint l'a jugée importante, & combien de l'autre on la neglige aujourd'hui.

III. On neglige trop aussi d'instruire les jeunes Novices des veritables raisons des observances regulieres, de leur esprit, de leur fin, des
 liai-

liaisons qu'elles ont avec la réformation du cœur.

De là vient qu'on les garde, sans savoir pour quoi l'on y est fidelle. On s'accoutume à l'habitude, à l'exemple, à une espece de bien-séance; mais on ne sent pas l'interêt pressant & solide qu'on a de les observer. On marche au hazard & sans dessein; on ne se propose point de but; & l'on se prépare ainsi un chemin à la tiédeur, qui est la playe generale des Monasteres, parce qu'il est difficile de ne se pas dégoûter d'une route dont on ne connoît point le terme, & d'en suivre le chemin pénible, quand on ne se soucie pas d'y arriver. Il est même difficile qu'on en demeure à la tiédeur, & qu'on ne passe pas jusqu'au murmure & au repentir, quand on traîne un joug, dont on ne connoît pas l'usage; & que l'on est chargé, comme les Juifs, d'une lettre assujettissante & pénible, dont on n'a pas reçu l'esprit, qui donne aux autres la liberté & la vie.

IV. Il importe donc beaucoup de faire connoître aux Novices, la liaison que les vœux & les vertus religieuses, qui en sont des suites, ont avec l'Evangile; & comment il y a dans le fond des uns & des autres, quelque chose qui n'est point de simple conseil. On peut ne pas faire vœu d'obéissance: mais en tout état, il faut craindre sa propre volonté, comme la source de tous les vices. Car il n'est permis dans aucun état d'être à soi, de vivre pour soi, de se reposer dans soi-même, d'être sa règle & sa fin. On peut ne point faire vœu de pauvreté; mais en tout état l'amour des richesses est défendu; l'avarice est une idolatrie; la confiance en son bien est incompatible avec la confiance que l'on doit à Dieu. On doit se borner à un usage nécessaire; dispenser le superflu avec une fidelité très exacte; user même de ce que l'on s'accorde, comme n'en usant pas. Voilà le fond de l'Evangile; & c'est ce qui devient le fond du vœu de

pau-

III. pauvreté; c'est ce qui y conduit; c'est ce qui le
PART. fait choisir comme un moyen plus sur, plus abrégé, & plus saint d'accomplir l'Evangile, qui est pour tout le monde également indispensable, mais dont la pratique est sans comparaison plus difficile à ceux qui conservent leurs biens. On peut ne point renoncer au mariage, mais les loix de la chasteté sont si étroites dans toutes sortes d'états; il est si dangereux d'y faire des fautes; les occasions en sont si ordinaires dans le siècle, & il est si juste d'être effrayé de ce que dit JESUS-CHRIST, qu'un grand crime se peut commettre par la vue, qu'il est plus aisé de se tout interdire, que de s'arrêter précisément à ce qui est permis. Voilà ce qui conduit au vœu de chasteté; & l'on se tromperoit infiniment, si l'on détachoit ce vœu de tous les endroits de l'Evangile qui y ont rapport, & qu'on le regardât comme une chose indifferente ayant que l'on s'y fût engagé. Les périls, une sainte peur, le soin d'un trésor inestimable confié à un vaisseau fragile, & le desir de plaire à JESUS-CHRIST, en ne lui offrant point un cœur partagé, ont été les motifs de cette grande action, ou pour le moins ont du l'être. Et c'est parce qu'on l'a mal compris, que tant de Religieuses sont si peu precautionnées sur des liaisons trop tendres; combattent si mollement le desir de plaire; s'attachent si souvent aux personnes qu'il ne faudroit voir que pour devenir plus pures; nourrissent dans leur cœur mille desirs inutiles & frivoles, font dépendre leur consolation des plus petites choses; & tombent dans cette espece de folie, qui paroît incomprehensible, d'avoir renoncé à ce qui étoit legitime; à l'amour de sa famille, à un époux, à la fécondité, pour mettre à la place de ses liaisons justes, & même saintes, des enfances, des petitesse, des attachemens défendus. Il valoit bien

bien mieux, si le cœur devoit être partagé entre Dieu & le siècle, qu'il le fût d'une manière permise, que de le consacrer uniquement à Dieu, & souffrir ensuite que des amusemens interdits par l'Evangile aux personnes établies dans le monde, ne partageassent pas seulement ce cœur, mais le remplissent tout entier.

V. Mais un tel desordre si déplorable & si commun, ne vient que de ce qu'on ne connoît pas la racine que les vertus religieuses ont dans l'Evangile; de ce que l'on n'approfondit pas la liaison essentielle qu'elles ont avec la morale chrétienne; & de ce qu'on ne les distingue presque pas des usages & des constitutions arbitraires, qui ne sont en vigueur dans certains Monastères, que par des établissemens humains, tels que sont ceux qui régulent les heures du repas, du sommeil, & du silence.

VI. C'est par une suite de ce qui vient d'être dit, qu'il est nécessaire de bien marquer la différence entre les règles qui dépendent de l'autorité humaine, & les loix divines. Les premières peuvent être différentes en des maisons différentes, sans mettre pour cela de la différence dans la vertu. Elles n'ont point une liaison essentielle avec la justice; & c'est pour cela, qu'en certaines occasions les Supérieurs en peuvent dispenser, comme de l'abstinence, de la veille, des jeûnes, de l'assistance aux Offices: au lieu que les loix divines sont inséparables de la piété & de la vertu, qu'elles ne peuvent être affoiblies, ni par la coutume, ni par l'exemple, ni par l'autorité: & qu'on ne peut même s'excuser par l'ignorance, parce que c'est un crime que de les ignorer. Ainsi les vœux doivent dans tous les temps, & dans toutes les maisons, être religieusement observez, parce que c'est une partie de la piété & de la justice, de rendre à Dieu ce qu'on lui a promis. On ne peut sous aucun pré-

III. prétexte perdre le temps en discours inutiles, ai-
 PART. mer des choses vaines, se laisser aller au murmure
 & à l'impatience, suivre en quelque chose son
 orgueil, ou son amour propre; & il est de l'o-
 bligation d'une Maîtresse des Novices de repré-
 senter ces dernières fautes comme sans compa-
 raison plus grandes, que celles qui peuvent se
 commettre contre les établissemens humains,
 quoique celles-cy soient quelquefois très gran-
 des; de veiller davantage sur les unes que sur les
 autres; de les punir différemment; & de bien
 avertir qu'elles seroient des péchez, quand on
 seroit demeuré dans le siècle. & que la profes-
 sion religieuse y ajoute seulement un nouveau
 degré d'injustice.

VII. Il est aussi d'une extrême conséquence de
 bien démêler entre les observances régulières,
 celles qui sont purement arbitraires, de celles
 qui ont une liaison presque nécessaire avec la
 vertu, & que l'on auroit dû s'imposer à soi-mê-
 me dans le siècle, si l'on y avoit voulu faire son
 salut, comme la prière à des heures réglées; des
 temps pour le silence & la retraite; des lectures
 édifiantes; un habit simple & modeste, & des
 manieres encore plus modestes que l'habit; une
 constante uniformité dans la conduite; les actions
 de charité envers le prochain; l'assujettissement
 aux conseils d'une personne sage & éclairée dans
 la voie de Dieu; l'éloignement des délices, &
 l'amour de la pénitence. Rien de cela n'est ar-
 bitraire: car, ou la vertu consiste en ces choses,
 ou elle en dépend; & une Religieuse se trom-
 peroit infiniment, si elle ne s'y croioit obligée
 que parce qu'elle s'est retirée dans un Monaste-
 re. Cependant cette erreur est très ordinaire;
 & parce qu'il y a dans les Monasteres certains
 usages qui pourroient être regardez comme in-
 differens, si l'on étoit resté dans le monde, ou
 qu'on eût embrassé un autre Institut où ils ne
 fus-

fussent pas ordonnez, on ne se croit obligé à III.
la plupart des exercices de piété, que par son P A R T.
choix; & l'on ne connoît ainsi véritablement ni
la piété, ni ses règles, ni ses appuis, ni ses dé-
pendances.

VIII. Il importe donc infiniment de bien faire comprendre aux Novices, que la plupart des observances regulieres ne sont que l'exercice de plusieurs vertus chrétiennes, dont les Monasteres ont facilité la pratique, mais dont ils n'ont point inventé la nécessité; & que l'obligation de les observer auroit été presque égale, si l'on étoit demeuré libre, mais qu'on se seroit privé des secours de l'instruction, de la règle, & de l'exemple qu'on trouve dans une maison Religieuse.

IX. Cette instruction est plus nécessaire qu'on ne le peut dire; & elle prépare à une autre de plus grande importance, qui est que les observances regulieres qui paroissent tout-à-fait arbitraires & indifférentes, sont ordinairement nécessaires à la conservation des autres, comme la paille conserve le bled, & comme la lettre conserve l'esprit. Il semble aux personnes du siècle qu'il y a trop de petitesse dans les maisons religieuses; & cela peut être dans quelques-unes: mais l'orgueil & la sagesse humaine sont de mauvais juges de ce qui est véritablement petit ou grand aux yeux de Dieu. Et il y a beaucoup de choses nécessaires à la discipline, précieuses à l'humilité, utiles à la ferveur, que le monde méprise, mais que la piété respecte avec raison. Je ne voudrois pas néanmoins justifier des usages qui n'auroient rien de solide, & qui blesseroient des personnes sages & judicieuses, & je voudrois au contraire que s'il y en a de tels dans quelques Monasteres, ils fussent absolument supprimez: car ils deshonnorent la penitence, & ils repandent sur la piété un ridicule, dont la véritable est très-éloignée.

X. II

III. X. Il faut tâcher de donner une grande idée
 PART. de la vie religieuse, non par des louanges dont
 l'orgueil ne feroit que se nourrir, mais par une
 explication de ses avantages, & de ses devoirs,
 qui sont très-peu connus, & qui ne peuvent
 plaire qu'à l'amour de Dieu: car l'amour propre
 en est toujours effraïé; s'appliquer à faire croî-
 tre cet amour celeste, & ne découvrir les mer-
 veilles d'une vie toute consacrée à Dieu, & dé-
 chargée de tout autre soin que de lui plaire,
 qu'à proportion de ce que la charité sera plus
 tendre & plus animée; éviter d'effraier inutile-
 ment, car on nuit beaucoup à la vérité, quand
 on ne la représente pas aimable. L'homme a
 un intérêt essentiel à la vertu, qu'il faut toujours
 lui montrer; & bien loin de la lui représenter
 comme son ennemie, comme opposée à ses de-
 sirs, comme contraire à son bonheur, il faut
 tâcher de la lui faire voir comme le seul reme-
 de à ses maux, comme la source de la consola-
 tion & de la paix; & comme l'unique moyen
 d'arriver au bonheur qu'il souhaite avec tant de
 passion.

XI. Mais il faut sur tout bien faire com-
 prendre aux Novices, que sans un renonce-
 ment universel à toutes choses, elles ne rempli-
 ront jamais tous les devoirs d'une vie consacrée
 au service de Dieu; qu'il importe peu que l'on
 ferme toutes les autres portes au démon, si on
 lui en laisse une ouverte; qu'on ne fait que le
 defier, & le rendre plus attentif, en embras-
 sant un genre de vie plus parfait; si l'on ne lui
 résiste aussi avec plus de courage; que le mou-
 dre vice ramène tous les autres; que l'amour de
 soi-même qui porte à excepter quelque chose,
 porte dans la suite à reprendre tout; que tout
 ce qui partage le cœur, l'affoiblit & le blesse;
 que tout partage, quand on doit tout, & que
 l'on a tout promis, est un sacrilege; que le pé-
 che

ché & la mort d'Ananie doivent faire trembler tous **III.**
 ceux qui retiennent une partie ; que la défense PA RT.
 faite à Loth & à sa femme de tourner la tête Act. 5. 5.
 en arriere, est une leçon que J. C. a renouvel- Gen. 19.
 lée dans son Evangile : *Memores estote uxoris* 17
Loth ; qu'il est aisé de retourner dans le siècle Luc. 17.
 par des desirs, & qu'on n'y peut ainsi retourner,
 sans se rendre indigne d'entrer dans la terre
 promise ; qu'on ne connoît pas assez la fureur
 & la jalousie du démon contre les personnes qui
 promettent de mener une vie angelique dans
 un corps mortel ; combien il faut redoubler sa
 vigilance contre ses efforts ; & combien il est
 rare que l'on soit aussi persévérant, & aussi ap-
 pliqué que lui.

XII. Les bien persuader que la perfection
 religieuse est une opposition générale à toutes
 les fausses idées du siècle, à ses erreurs, à ses
 maximes, à ses sentimens ; qu'elle ne connoît
 pour maître & pour modele que JESUS-
 CHRIST, & JESUS-CHRIST crucifié ; que
 ses ignominies & ses douleurs sont toute sa con-
 solation, & toutes ses richesses ; qu'ainsi rien
 n'est plus opposé à une vie si sainte, que l'or-
 gueil & l'amour des délices ; & qu'il est encore
 plus vrai d'une Religieuse, que du commun des
 Chrétiens, que le seul moien de devenir plus
 grande que les autres, est de vouloir bien sincè-
 rement être la plus petite ; c'est-à-dire, la plus
 inconnue, la plus méprisée, la plus negligée, la
 plus dependante, la moins bien traitée en tou-
 tes choses, & cependant la plus patiente, & la
 plus satisfaite, non par l'idée de sa vertu, ce
 qui seroit le comble de l'orgueil : mais par la
 connoissance de son indignité, & l'amour de la
 verité, qui la lui fait connoître. On n'arrive
 pas là tout d'un coup ; & il en faut avertir, pour
 consoler celles qui s'en trouvent fort éloignées ;
 mais on y doit tendre de toutes ses forces, &
 comp.

III. compter pour rien tout ce que l'on fait, s'il ne
PART. conduit là.

XIII. Leur apprendre à conserver toute la
terreur & toute l'exacritude qu'elles trouvent
dans la maison; à se croire chargées de ce dé-
pôt, & obligées de le transmettre aux autres; à
n'y donner jamais d'atteinte, ni par leur exem-
ple, ni par leurs conseils; à craindre infiniment
la grandeur du crime qu'il y auroit à affoiblir
en quoi que ce soit la pieté, & la regularité; à
trembler dans la pensée des suites funestes qu'en-
traînent avec soi les moindres relâchemens, qui
sont ordinairement sans remede; & qui char-
gent d'une maniere terrible le compte de celles
qui y ouvrent la porte. Ce n'est souvent que
peu de chose en apparence, & c'est pour cela
que tout est précieux & important, & que la
grande vertu d'une Religieuse consiste à ne re-
garder rien comme petit, & comme indifférent.

XIV. Les convaincre de la nécessité de me-
ner une vie serieuse, & de n'aimer que les oc-
cupations qui le sont; de regarder comme un
amusement indigne d'elles, tout ce qui n'est
qu'un frivole emploi du temps; de fuir tout tra-
vail qui n'est utile qu'à la vanité, au luxe, à
la parure des personnes du siècle; de ne point
refuser celui qui est pénible & humiliant; d'a-
voir de la honte à être servies, & de mettre
sa gloire à servir les autres; de regarder leur
état comme une nouvelle obligation à la peni-
tence imposée à tous les hommes; de travail-
ler utilement, & jusqu'à la lassitude; de n'avoir
rien de petit, de foible, d'enfant dans leurs
inclinations & leurs desirs; d'avoir au con-
traire quelque chose de grand & de mâle dans
leurs sentimens, s'élevant toujours au-dessus de
la foiblesse de leur sexe; qui les ramene malgré
elles à l'amusement & à la bagatelle.

XV. Les accoutumer à ne rien faire sans des-
sein,

sein, sans réflexion, sans un vif sentiment de III.
 piété; à ne laisser périr aucunes de leurs actions; PART.
 à ne perdre le fruit d'aucunes de leurs prières;
 à ne paroître jamais devant Dieu dans le tems de
 l'Office public, sans rappeler leur religion &
 leur foi: à n'estimer rien de grand, que par
 les saintes dispositions avec lesquelles on le fait;
 à ne séparer jamais leurs actions, ni leurs souff-
 rances de celles de JESUS-CHRIST, dont el-
 les tirent tout leur prix: à ne compter pour
 rien ni la vertu, ni la sagesse qui ne sont pas
 puisées en JESUS-CHRIST, qui ont plus d'é-
 clat que de vérité, qui enflent le cœur au lieu
 de le guérir, & qui nourrissent l'amour propre,
 & non la charité; à se défier de toutes les ver-
 tus qui ne les rendront pas plus humbles, plus
 détachées d'elles-mêmes, plus prêtes à céder à
 tout le monde; à craindre dans le bien la vaine
 satisfaction, qui en est presque inséparable, &
 qui en est le poison; à profiter de l'humiliation
 salutaire de leurs fautes; à conserver avec grand
 soin le désir des biens futurs, le sentiment des
 miséricordes du Seigneur, le souvenir de leurs
 péchez & de leurs misères, & l'esprit de com-
 ponction, qui est l'ame de la vie religieuse.

XVI. Les préparer de bonne heure contre
 les tentations & les perils qui pourroient un
 jour les affoiblir. Peu continuent comme elles
 ont commencé; peu s'avancent dans la vertu.
 Il y a donc, même dans les plus saintes retraites,
 des sources d'affoiblissement presque certaines;
 & c'est un grand malheur que de ne les pas con-
 noître, ou de vivre sans precaution, quand
 on les connoît. Il est impossible de marquer
 ici tout ce qui peut conduire au relâchement.
 Mille routes imperceptibles; mille déclinis in-
 sensibles, mille pertes legeres, mille pièges
 secrets peuvent causer ce malheur. L'incon-
 stance & la legereté naturelle; la tiédeur dans

III. la priere: l'union avec des personnes peu ferventes; l'attachement à quelque chose d'injuste, que Dieu punit; le mepris des petits devoirs, des petites fautes, des avertissemens d'une conscience éclairée, l'oubly des raisons & des motifs qui ont fait choisir l'état où l'on est entré; l'oubly du terme où l'on tend; une antipathie negligée contre une Supérieure; une trop grande sensibilité pour quelque refus; une trop grande liberté d'examiner les défauts de ses Sœurs; des murmures écoutez; quelque infidélité secrete peu sincerement avouée; quelque communion faite dans un état douteux; quelque tentation sur laquelle on n'a pas eu l'humilité de demander conseil; quelque crainte de la raillerie en faisant son devoir: quelque dissipation legere, mais sur-tout quelque orgueil secret. Car c'est presque toujours par ce peché que l'on est conduit aux autres, & à la dureté du cœur; & l'on ne peut trop recommander aux personnes qui ont d'aussi grands devoirs que les Religieuses, d'avoir une humilité proportionnée aux graces dont elles ont besoin pour s'avancer dans la vertu, & pour y perseverer.

XVII. Il faut tâcher d'éteindre en elles, jusques dans la racine, un desir de plaire, qui est répandu jusques dans les moëllés, & qui est l'obstacle le plus invincible à la pureté de l'amour de Dieu. Ce desir chassé d'un endroit, revient par un autre; il vit également du vice & de la vertu; il n'oublie le corps, que pour se dédommager par les qualitez de l'esprit; il est humble & fier; il veut tout, & affecte de ne rien vouloir; il se trompe souvent luy-même, & devient la source de mille erreurs, & de mille seductions. Heureux qui connoit un tel ennemy, qui le combat sincerement, & qui n'espere de le vaincre, que par la grace toute-puissante de JESVS-CHRIST! Toutes
les

les imperfections des Monasteres, tous leurs der-
reglemens, & tous leurs malheurs ne viennent
que de cette source empoisonnée. Elle fait des
maux plus visibles, où la discipline est moins
exacte: mais elle en produit d'aussi dangereux,
quoique plus spirituels, où la vraye pieté n'est
pas assez connue, & où la profondeur de la mi-
sere humaine est couverte, & non guérie, par
des remedes superficiels.

XVIII. Il importe beaucoup d'inspirer aux
jeunes Novices un amour sincere de la pauvreté,
& de leur en montrer le prix & la dignité;
combien il y a de solide grandeur à avoir peu de
besoins; à supporter avec patience ce qui nous
manque; à ne tenir à rien qu'à Dieu seul; à se
fier pleinement à sa providence; à n'aimer les
fausses richesses, ni pour soi, ni pour la Com-
munauté; à aimer mieux donner, que de re-
cevoir; à craindre l'avarice, sous quelque pre-
texte qu'elle se couvre, comme une espece d'i-
dolatrie. Mais il leur faut apprendre aussi que
les vrais pauvres sont humbles, dependans, sa-
tisfaits de ce qu'on leur donne; qu'ils ne dissi-
pent rien; qu'ils ménagent & conservent jus-
qu'aux petites choses, qu'ils oublient ce qu'ils
auroient été dans le siecle; & qu'ils croient tout
devoir à la Maison qui les nourrit. La plupart
de ces devoirs sont mal observez; & c'est
pour cela que tant de Religieuses ne sont aux
yeux de Dieu que des hypocrites, dont le cœur
aime encore l'argent & les presens; & qui sont
aussi vaines, aussi occupées de ce qu'elles sont,
& de ce qu'elles ont été dans le siecle, que les
personnes qui y sont demeurées.

XIX. Comme on ne connoît ordinairement
la chasteté que par ses dehors, & que l'on est
peu instruit de son fond interieur & de son étendue,
il est important d'apprendre aux jeunes
Novices, que cette vertu reside principalement

B

dans

III. dans le cœur ; qu'elle y éteint tout desir de plaisir, & d'occuper une place dans celui des autres ; qu'elle est ennemie de toute volupté, de tout ce qui flatte les sens, de tout ce qui est superflu, de tout ce qui satisfait la curiosité ou la mollesse, de tout ce qui affoiblit l'ame, & la fait pancher vers la terre, de tout ce qui blesse la plus severe modestie, de tout ce qui peut troubler la paix & la tranquillité necessaire à la priere, de tout ce qui seroit capable de réveiller, ou de faire naître des images dangereuses & importunes, enfin de tout ce qui fortifie les liens qui attachent l'ame à son corps, & l'inclination qu'elle sent à chercher son repos dans les choses sensibles.

XX. Ce qu'il y a de plus utile dans la vie religieuse, & de plus capable de guerir les playes que le peché nous a faites, c'est l'obéissance. Mais on en fait vœu très souvent sans la connoître, sans en avoir pénétré les raisons, & sans en attendre aucun fruit. Aussi c'est la vertu dont on se lasse le plutôt, qu'on élude avec soin, quand on a de l'esprit & de l'adresse, qu'on deshonne par les murmures, quand on ne peut l'éviter, & dont on se dispense à proportion de son âge, de ses talens, de ses emplois, du bien qu'on croit avoir fait à la Maison, au lieu d'y faire de nouveaux progresz jusqu'à la mort. Il est donc très necessaire d'employer l'année du Noviciat, non à faire obeir seulement, comme c'est presque par tout l'usage, mais à persuader que rien n'est plus avantageux que d'obeir, parce que la plaie la plus profonde de l'homme est l'amour de l'indépendance, le desir d'être à soi, de vivre selon son inclination, de n'avoir point de loi ni de joug, d'être à soi-même la regle, de porter la liberté jusqu'à ne pouvoir souffrir de maître, & à souhaiter de l'être de tous. C'est là le siege de l'orgueil, c'est où

où l'amour propre regne par le desir de regner. Il sacrifiera tout pour n'être pas sacrifié lui-même; il renoncera à tout pourvu qu'il vive; & il faut que la foi & le desir d'aimer Dieu sincèrement, aillent l'immoler dans le lieu même qui lui sert d'asyle, qui est la volonté & la liberté. Sans cela l'on retient tout ce que l'on a paru quitter en se faisant Religieuse; tous les vices subsistent dans le desir de vivre selon sa volonté; & toutes les vertus meurent avec l'amour de Dieu, dont ce desir est le poison.

XXI. Il est bon d'ailleurs de faire sentir que cet injuste desir de vivre comme on veut, & d'être à soi-même son maître & sa règle, est la source de toutes les agitations & de toutes les inquiétudes des hommes. Car il ne peut être satisfait, parce qu'il est injuste, & que Dieu & les hommes s'y opposent. Nous dépendons nécessairement, & c'est une folie que d'affecter l'indépendance. Le siecle, qui est le lieu où l'on veut le moins obéir, est celui où la servitude est plus rude. L'homme même livré à sa propre liberté, n'en peut soutenir le poids. Il en est fatigué, dès qu'on lui permet d'en jouir; il se fait à lui-même des liens & des devoirs arbitraires, de peur de s'ennuyer de sa liberté; & quand il s'obstine à la vouloir retenir, elle est pour lui une source inépuisable de dégoûts, d'aversions, de projets, de desseins, & d'un mouvement perpétuel, également inquiet & inconstant, qui l'agite, & ne le mène à rien. On ne fait donc en sacrifiant à Dieu sa liberté par l'obéissance, que se défaire d'un bien incommode, dont il est difficile de faire usage, & qui trouble toujours notre repos, jusqu'à ce qu'on l'ait mis entre les mains de l'amour de Dieu, qui peut seul nous rendre libres, en nous faisant obéir avec joie.

XXII. Il est aussi très utile de faire voir com-

III. bien il y a de choses indecises dans la vie des
 PART. personnes qui ont de la pieté : mais qui ne vivent pas dans les Monasteres ; combien de doutes , combien de perplexitez que l'obeïssance décideroit ; quel avantage c'est que de ne perdre aucune de ses actions ; de pouvoir les offrir toutes à Dieu par l'obeïssance ; de n'être plus exposé à l'inconstance & à légèreté de son esprit & de son humeur ; de pouvoir esperer qu'on obéit à Dieu en obeïssant aux hommes , & de rendre ainsi les actions les plus simples d'un grand prix , & d'un grand mérite ; d'être délivré du soin d'examiner la volonté de Dieu , & de la peur de se tromper dans cet examen , d'avoir avec JESUS-CHRIST cette conformité que d'obéir comme lui jusqu'à la mort , & de pouvoir dire à son exemple , qu'on n'est pas venu pour faire sa volonté propre , mais celle de son Pere.

Il me reste à dire un mot des vertus nécessaires à une vie de Communauté : car c'est le dernier des trois chefs , auxquels j'ai dit qu'on devoit rapporter l'instruction des Novices.

IV. P A R T I E.

J E n'aurois pas dû en faire un article séparé des vertus chrétiennes & religieuses : car il est visible qu'on ne peut les avoir , sans avoir en même temps celles qui sont nécessaires à une vie de Communauté. Car il est si ordinaire de regarder dans les Monasteres la pieté comme quelque chose de séparé de certains devoirs nécessaires à la société ; & il arrive si souvent , que des personnes d'ailleurs très vertueuses , n'y ont pas fait assez d'attention : qu'il est très important d'avertir de jeunes Novices , que la vraie vertu s'étend à tout ; qu'elle n'est jamais penible
 aux

aux autres; & que la charité ne doit pas seulement aimer, mais être aimable.

Je réduis ces vertus, nécessaires à une vie de Communauté, à trois genres, selon le rapport qu'elles ont au corps, à l'esprit, & au cœur. Je ne ferai que les montrer légèrement.

I. Il ne faut souffrir à une Novice aucun défaut corporel, qui se puisse corriger. Il faut qu'elle soit propre dans ses habits, dans sa cellule, dans tout ce qu'elle fait, ou pour elle, ou pour ses Sœurs. Sa démarche, sa taille, son langage, ses manières doivent être reformées avec soin. Il faut avec beaucoup de simplicité, de la noblesse & de la dignité; non celle dont l'orgueil est le principe, mais qui est l'effet d'une bonne éducation. Ne point souffrir qu'on rie, qu'on parle, qu'on admire d'une manière fade & dégoûtante; ne permettre rien qui puisse faire un jour tomber la Novice dans le mépris; défendre avec quelque sévérité toutes les grossieretez, les rusticités, les indécences, les manières de témoigner de la joye, ou de l'amitié, qui ne soient pas assez concertées, ni assez modestes. S'opposer de bonne heure à certaines habitudes penibles aux autres, & que l'âge & la négligence peuvent augmenter; les accoutumer à faire reflexion sur tout ce qui peut incommoder leurs Sœurs; à l'éviter avec soin, & à n'avoir jamais sur cela ni distraction, ni oubli; leur apprendre au contraire à porter avec bonté tout ce qui peut les incommoder dans les autres, à n'exiger rien, à excuser tout, à n'être attentives pour la Communauté, & patientes pour elles-mêmes, que par un motif de charité, & à regarder comme une politesse & une civilité mondaine, qui est inutile pour l'autre vie; & qui souvent y est un obstacle, tout ce qu'elles feront par des motifs purement humains.

IV. II. Les vertus de l'esprit, par rapport à la
PART. vie commune, sont presque sans nombre. Je
 ne marquerai que les principales, & plutôt par
 les défauts opposez, que par leur véritable idée.
 Le repos des Communautés est presque toujours
 troublé par des esprits inquiets, curieux, de-
 fians, soupçonneux, flatteurs, indiscrets, im-
 prudens, inégaux, extrêmes, peu touchés de la
 raison, peu sensibles à la justice, dominez par
 l'imagination, peu sinceres, peu exacts, incapa-
 bles de secret, indociles, presumptueux, pre-
 cipitez, méprisans, foibles, se blessant de tout,
 & ne faisant pas de reflexion sur ce qui peut
 blesser les autres. Il importe donc beaucoup de
 connoître si quelques-uns de ces défauts ne se
 trouvent point dans les Novices, ou dans les
 Postulantes, d'essayer de bonne heure de les cor-
 riger jusques dans la racine : car autrement ils
 renaissent après avoir été reprimés quelque
 temps; d'employer pour cela tous les remèdes
 que la charité & la raison peuvent inventer, &
 de ne pas charger aisément le Monastere de per-
 sonnes en qui le mal aura paru incurable, à moins
 qu'il n'y eût plus d'impuissance que de liberté,
 & qu'une grande crainte de Dieu, qui seule
 peut en empêcher les suites, ne donnât lieu d'es-
 perer qu'elles ne seront jamais importantes.

III. Il faut louer à tout propos les qualitez
 contraires aux défauts dont je viens de parler;
 mais d'une maniere qui se fasse plus sentir, que
 remarquer. Il faut sur-tout témoigner beau-
 coup d'estime pour un esprit droit, équitable,
 ouvert, sincere, exact, ennemi de toute exa-
 gération, de toute fausseté, de tout artifice,
 sage, attentif, porté à bien juger des autres,
 s'édifiant aisément, ne s'affoiblissant jamais par
 le scandale, appliqué à ses devoirs, éloigné de
 toute curiosité, ne mêlant jamais la passion
 dans ses jugemens, tranquille, ne pouvant souf-
 frir

frir ni les rapports, ni la médifance, ni la flaterie; ferme dans la vérité, mais humble & modeste; consultant avec joye, & confeillant avec peine; plein de défiance fur fa propre conduite, & tremblant quand il eft queftion de celle des autres. Infenfiblement les louanges & les marques d'une grande eftime ouvrent le cœur à ces bonnes qualitez; on écoute avec plaifir ce qu'on en dit, on les aime, & quelquefois l'amour propre aide à la charité à les introduire, jufqu'à ce que cette vertu en purifie le motif.

IV.

PART.

IV. Les vertus du cœur ne font pas moins infinies que celles de l'efprit. Mais je les réduis à la bonté, la douceur, la patience, le defir d'obliger, la crainte de bleffer les autres, l'application à conferver la charité dans foi-même, & dans le prochain, la douleur de la voir altérée, l'humanité pour les foibles ou d'efprit, ou de corps, la joie de le charger des fardeaux des autres, l'amour des exercices communs, l'éloignement de toute fingularité vicieufe, l'affection pour la Communauté, mais qui foit exempte de toute apparence d'avarice, une averfion infinie des plaintes & des murmures, une union fincere, refpectueufe & tendre, premierement avec fa Supérieure, & enfuite avec toutes fes Sœurs, dont il eft permis d'eftimer & d'aimer inégalement la vertu: mais à condition de ne témoigner jamais par des marques publiques la différence que l'on croit devoir mettre entre leur mérite.

A V I S

*Propres à rétablir & à conserver dans
une Religieuse une piété sincère &
fervente.*

I. **Q**Uand on veut sincèrement changer de vie, & sur-tout quand on veut changer de sentimens & de dispositions intérieures, parce que le corps des actions est déjà tout réglé, il faut donner sa principale attention aux choses qui dans tous les temps ont conduit à la tiédeur, & à l'affoiblissement dans la piété, & à celles qui ont été plus propres à inspirer du zèle & de la ferveur, & à ranimer une vertu languissante.

Il faut regarder les premières comme des écueils certains, quelques pretextes qui paroissent les excuser, & les secondes comme des remèdes ou des moyens d'un prix inestimable, quelque légers ou communs qu'ils paroissent aux sens, ou à une fausse sagesse. Voici ce que j'ai jugé de plus propre à rétablir & à conserver en vous une piété sincère & fervente.

II. Rappelez le souvenir des motifs qui vous ont portée à quitter le siècle, les vûes qui vous ont été données pour lors sur vos péchez; l'obligation à la pénitence, la vanité des esperances du siècle, la durée & la grandeur des biens & des maux futurs, l'exemple de la charité de JESUS-CHRIST, & ce que vous devez à sa miséricorde & à son amour. Souvenez vous de l'idée que vous avez eue de la perfection de la vie religieuse. Pensez comme vous pensiez alors sur l'humiliation, l'obscurité, le desir de n'être qu'à JESUS-CHRIST, & de ne plaire qu'à lui. Estimez votre état selon le prix dont il vous paroît.

roissoit alors, & portez la croix avec la même ardeur qui vous la fit embrasser. Voiez si vous continuez votre sacrifice comme vous l'avez commencé. Consacrez les quatre premiers jours de chaque mois pendant trois ans à une espee de retraite qui ne vous separe de rien au-dehors: mais qui vous rappelle à votre cœur, à vos promesses, à vos devoirs secrets & invisibles. Donnez-y un peu plus de temps à la lecture & à la priere, si cela vous est possible. Choisissez quelques Pseaumes, dont vous soyiez plus touchée, & quelques endroits de l'Ecriture plus propres à vous soutenir dans ces jours de renouvellement; mais ne vous chargez que de peu, & pensez plus à l'esprit qu'à la lettre.

III. Faites souvent réflexion sur les déclin's insensibles par lesquels on s'affoiblit dans la piété, craignez les conséquences des plus petits relâchemens, qui paroissent au commencement si éloignez du terme où ils conduisent. Persuadez-vous que toutes les fautes negligées sont punies, les petites par les grandes, les invisibles par les exterieures, la tiédeur par l'insensibilité. Soyez toujours fidelle à votre conscience, à ce premier cri de la charité, à cette decision nette & précise que vous entendez dans votre cœur sur chaque devoir. Ne confondez pas avec votre raison cette règle suprême de la raison, respectez-la comme la voix de Dieu, & comme lui-même, ne délibérez point sur l'obéissance que vous lui devez, ne donnez point entrée à l'ennemi, en raisonnant sur la défense ou le commandement du Saint-Esprit: & croiez qu'en résistant aux commencemens des tentations, on les surmonte sans peine, au lieu qu'après le premier moment, on est presque désarmé & vaincu.

IV. Aimez la priere, & faites, s'il se peut, qu'elle soit continuelle. On ne reçoit que par

celle; c'est la main qui frappe, & qui reçoit les dons de Dieu; sans elle ils ne viennent point jusqu'à nous; dès qu'elle languit, tout languit; & c'est toujours par la tiédeur de la priere qu'on tombe dans une autre qui est sans remede. Preferez la publique & la commune à toute autre. Regardez les Pseaumes comme dictés par le Saint-Esprit pour vous en particulier; attendrissez-vous en les prononçant; entrez dans les intentions du Prophete; & prêtez à ses paroles un cœur tel que le sien. Relisez les Confessions de saint Augustin, pour y apprendre à prier & à gémir avec ce grand homme, à rendre grâces à Dieu, & à le louer, & si vous ne pouvez suivre son ardeur & son amour, repetez au moins ses paroles, & unissez-vous à ce que vous entendez, si vous n'êtes pas assez heureuse pour l'éprouver & le sentir.

V. Faites grand état de la priere interieure & mentale, pour vous accoutumer à bien faire celle qui a besoin de paroles, & qui est très inutile, si elle ne consiste qu'en paroles. Perseverez-y malgré votre dégoût: mais évitez-y les efforts de l'esprit, & de l'imagination qui épuisent la tête, & dégoûtent le cœur. Substitués la lecture à la sterilité de votre esprit, & ne perdez pas inutilement le temps à chercher des pensées que la recherche même écarte quelque-fois, ou à soutenir un ennui qu'un moment de lecture pourroit dissiper. Dans le cours de la journée rappelez souvent le souvenir de Dieu, qui devroit, selon l'expression de saint Gregoire de Nazianze, nous être aussi familier que la respiration, parce qu'il nous est aussi nécessaire. Prosternez-vous quelquefois devant lui, si vous êtes seule, & si votre santé n'y est pas un obstacle. Soyez dans cette posture très peu de temps, mais que la foi, le respect, & l'amour récompensent ce qui manque au temps,

VI. Estimez la sainte & heureuse liberté de votre état, l'affranchissement de tout autre devoir que celui d'aimer, & de servir JESUS-CHRIST; l'exemption de la peine de la première femme; quoique vous ayez eu part à son péché; la gloire d'être déjà dans le Ciel, non seulement par l'espérance, mais par la chasteté; le desir que le siècle finisse, & l'état où vous vous êtes mise pour ne contribuer en rien à sa durée. Rendez à Dieu d'infinies actions de grâces de ce qu'il vous a conduite dans un azyle dont votre foiblesse avoit tant de besoin; dont la vie austère vous rend facile la pénitence que méritent vos pechez, & que vous ne soutiendriez point si vous étiez seule; où l'obéissance vous conduit; où les yeux d'une Communauté entiere vous éclairent & vous observent; où l'exemple vous anime; où vos défauts & vos infirmités corporelles vous humilient; où celles des autres exercent votre patience, & nourrissent votre charité. Prenez garde de ne pas mépriser, à l'exemple des Israélites, une terre si abondante & si riche : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*; & souvenez-vous qu'on peut retourner en Egypte; ou par le desir de ses delices, ou par le degout & la fatigue d'une marche pénible dans le desert.

VII. Desiez-vous de toutes les pensées qui attaquent votre état, sous quelques pretextes qu'elles viennent. C'est une tentation dangereuse de penser à certaines pratiques qui déplaisent, & qu'on voudroit ôter; à certains défauts ordinaires aux Communautés, qui portent insensiblement à se repentir de s'y être engagée; à la foiblesse, l'ignorance, le peu d'esprit, le peu d'éducation de quelques Sœurs; dont on croit ne recevoir aucun secours; à la gêne d'un règlement qui paroît quelquefois inutile, embarrassant, contraire à la liberté de l'esprit de

Dieu; à la conduite ou inégale, ou humaine; ou imprudente de ses Supérieures; à l'incertitude de l'avenir, & à la durée d'une vie qui n'a plus d'issue que la mort; aux projets chimeriques d'une autre Communauté plus raisonnable & plus spirituelle; enfin à tout ce qui rallentit l'amour de son état; & est capable d'éteindre la reconnaissance qu'on doit avoir d'y être entrée. Toutes ces pensées doivent être reprimées au moment qu'elles se montrent. Dès qu'on les écoute on est tombé; & si le cœur ne leur est exactement fermé, elles le surprennent & l'empoisonnent.

VIII. Faites tous les jours deux lectures du nouveau Testament. Lisez peu, mais avec fruit. Ne voyez que vos besoins, & ne rapportez les instructions qu'à vous. Ecoutez JESUS-CHRIST comme s'il ne parloit qu'à vous seule, comme s'il n'étoit venu que pour vous servir de modele, & comme si vous étiez seule obligée à lui être fidelle, & à lui rendre compte de ses graces & de son exemple. Faites aussi tous les j'ours quelques autres lectures spirituelles, qui seront plus longues dans le tems où le travail des mains est interdit: mais souvenez-vous que ces lectures ne demandent pas un cœur moins préparé que la priere; que c'est la même chose d'écouter Dieu, ou de lui parler; que tout ce qu'on lit avec curiosité, ou vanité; ne sert de rien dans la tentation, & affoiblit l'ame au lieu de la nourrir, & qu'il y a sans comparaison moins de péril à être dans les tenebres de l'ignorance, que dans celles de l'orgueil.

IX. Lorsque votre santé vous le permettra, ne passez point de jour sans aller hors du temps des Offices vous présenter une fois devant JESUS-CHRIST dans le saint Sacrement: mais ne le faites point, si ce n'est avec une
piété

piété & une foy dignes d'être admises devant le trône de sa miséricorde. Repandez votre ame devant luy, puisiez abondamment dans sa charité tous les secours dont vous avez besoin, & apprenez dans ces momens privilegiez, comment il faut paroître devant luy dans tous les autres tems.

X. Regardez la psalmodie, qui fait une partie considerable de vos exercices du jour & de la nuit, comme un honneur, une consolation, un essay de la vie des Anges, une source de grace & de force, un moyen de rallumer le desir des biens futurs, un supplement aux œuvres de charité que votre retraite dans un Monastere, & la pauvreté dont vous avez fait profession vous rendent impraticables à l'égard du public, & la seule maniere dont vous puissiez prendre part aux desirs & aux interêts de l'Eglise. Ne sortez point de cet exercice que plus modeste, plus touchée, plus attendrie, plus occupée de vos devoirs. N'y allez jamais sans rappeler votre religion & votre foy. Evitez d'y distraire personne, de donner les moindres marques de legereté, & d'affoiblir la piété des autres. Cedez cependant à vos infirmités, ou en vous dispensant des ceremonies que votre foiblesse ne peut soutenir : ou en sortant tout-à-fait lorsque vous ne faites plus que souffrir, & que vous n'êtes plus capable d'attention. Mesurez alors votre courage sur vos forces, n'en faites paroître que ce que vous en avez : craignez un effort qui viendrait d'orgueil, & non de piété ; aimez en tout à être vraie, simple, & sans affectation.

XI. Faites vous un devoir de n'agir point par humeur, c'est-à-dire, sans autre raison, que l'inclination, ou la repugnance. Soyez fidelle à vos exercices, independamment de l'attrait, ou du degout, de la facilité, ou de la pesanteur

espérez le retour de la grace & de l'onction ; lorsque vous serez abattuë : préparez-vous à la tentation, lorsque vous aurez plus de sentiment, & plus de ferveur. Considérez les variétés qui arrivent dans la vie spirituelle, comme les inégalitez de la santé. Ne les négligez pas, mais n'en prenez pas aussi occasion de vous decourager. Redoublez seulement votre vigilance & vos soins à proportion de ce que les épreuves seront plus longues & plus fortes, & dès le premier moment que la grace reparoîtra, soyez si humble & si reconnoissante, que vous puissiez la retenir.

XII. Aimez l'obscurité & l'oubly. Craignez les moindres preferences & les moindres distinctions ; parce qu'elles sont la nourriture de l'orgueil, la plus grande & la plus incurable de vos maladies. Desirez d'avoir part aux graces que JESUS-CHRIST nous a meritées par une vie de silence & de tenebres pendant trente années. Il étoit la lumiere, le monde étoit son ouvrage, & en y venant ; il étoit venu dans son propre empire : cependant il y a été ignoré & confondu avec le reste des hommes par son choix, & pour notre salut. Il savoit que notre plus grand mal étoit le desir d'être quelque chose, de vivre dans l'opinion des hommes, de sortir de l'obscurité, & de n'être point traité comme les autres. Il a préparé à un mal si profond & si peu connu, un remede pendant trente ans, au lieu qu'il n'en a donné que trois à l'instruction de l'univers, & aux preuves de sa mission & de sa divinité. Les personnes religieuses doivent encore plus entendre ce mystere que les autres, puisque c'est leur loy particuliere & leur exemple ; & qu'elles deviennent aux yeux de Dieu coupables d'une espee d'apostasie, en retournant aux desirs seculiers d'une vaine distinction, après avoir choisi le salutai-

salutaire tombeau d'une cellule. Mettez donc votre complaisance à être confondue avec le reste de la Communauté, & soyez fortement persuadée qu'on n'est jamais si présent à Dieu, que lorsqu'on est caché aux yeux des autres.

XIII. Apprenez par cette raison l'estime, la confiance, & l'amitié, qui ne servent qu'à vous affaiblir, en vous ôtant la composition & le mépris de vous-même, qui est la source de la véritable force. Evitez de parler des choses que vous savez le mieux, quand la nécessité ou la charité ne le demandent pas. Estimez plus la pureté de cœur, & la simplicité, que tous les avantages de l'esprit. Ne soyez point occupée du desir d'en avoir, ou de le montrer; ne faites jamais paroître dans la conversation un air de capacité & de suffisance que votre état ne peut souffrir; guérissez les préventions des personnes moins éclairées que vous par des manières modestes, tranquilles, charitables, & ne tirez jamais d'autre avantage de la connoissance de la vérité, que celui d'en être plus humble.

XIV. Ne soyez douce, égale, civile, complaisante, que par un motif de charité & de foi, & non par le desir de plaire. Plus les vertus de ce caractère sont capables d'attirer l'estime & l'amitié, plus elles doivent être pures, & plus elles demandent de vigilance & de crainte. Car il est aisé de séduire l'esprit & le cœur des autres, quand on ne seroit pas séduit soi-même; & c'est un grand sujet d'affliction pour une personne qui aime Dieu chastement, d'être l'occasion à quelques autres de l'aimer moins, ou d'une manière moins noble & moins parfaite.

XV. Ne regardez donc les avantages qui attirent certaines considérations que comme des pièges, & des sources de tentations & de chûtes,

tes, sans une grace extraordinaire, qui rarement est donnée, parce qu'il est rare qu'on soit assez humble pour l'obtenir. Soyez humiliée aux yeux de Dieu de tout ce qui vous distingue devant les hommes; parce qu'il vous expose à la plus honteuse de toutes les humiliations, en vous exposant à l'orgueil, qui est le vice le plus humiliant & le plus honteux dans un pauvre & un misérable. N'estimez que ce que Dieu estime, ne louez que ce qu'il loue, ne méprisez que ce qu'il méprise. Faites peu d'état de tant de vertus éclatantes qu'il accorde souvent à des reprouvez; & regardez la piété & l'humilité comme les seules qui separent les élus d'avec les enfans de colere.

XVI. Supportez sans peine les manieres indifférentes, distraites, ou irregulieres des autres. Aimez les personnes simples, imparfaites ou pour le corps, ou pour l'esprit, ennuyeuses, en qui JESUS-CHRIST est caché par un extérieur qui ne trompe que les sens, & que la foi penetre aisément.

XVII. Ne parlez ni de vous, ni de votre famille, ni des personnes qui vous considerent, & dont le merite peut faire penser que vous en avez, que dans une grande necessité. Ne redites jamais ce que vous avez vu dans le monde, quand il ne peut édifier. Ne suivez jamais son langage, quand il est contraire à celui de JESUS-CHRIST; & ne mettez le bonheur ou le malheur que dans les choses où le met l'Évangile.

XVIII. Tâchez de faire un saint usage de vos maladies & de votre foiblesse naturelle, & des dispenses qu'elles attirent. N'en soyez point humiliée par orgueil; n'en soyez pas consolée par paresse & par lâcheté. Ne vous troublez point par de vaines inquiétudes; ne faites point d'efforts à contre-tems; n'abandonnez point tout aussi, en sacrifiant l'esprit aux soins du corps.

corps. Recompensez par l'amour, la piété, la reconnoissance, la patience, ce qui manque à la regularité, & faites que l'homme intérieur profite des pertes de l'autre.

XIX. Demandez à Dieu la santé nécessaire pour garder une regle qu'il vous a lui-même imposée. Ne croyez point le tenter, en lui demandant un miracle qui ne serviroit qu'à vous faire rentrer dans l'ordre commun. Demandez-le avec foi, mais soyez en repos si Dieu le refuse. Persuadez-vous alors que les forces du corps nuiroient à celles de l'esprit. Comprenez que ce seroit pour vous une occasion de vanité & de complaisance, si vous pouviez tout ce que les autres peuvent. Rendez grâces de ce que l'infirmité extérieure servira peut-être à en guerir une autre plus dangereuse, quoique moins visible. Estimez vous la dernière & la plus foible de la Communauté pour la vertu, aussi bien que pour la santé, & sans aimer votre état de foiblesse, aimez cette espece de confusion qu'il attire.

XX. Conservez avec un soin infini l'esprit de piété, de recueillement, de vigilance, & de componction. Ne faites rien à la hâte & avec dissipation. Ne dites rien que de nécessaire. Ne parlez jamais sans veiller sur ce que vous dites, & sur le principe qui vous porte à parler. Evitez de le faire sur les choses édifiantes, si vous n'y êtes obligée par la charité. Craignez de perdre les sentimens de piété dont vous serez remplie en les montrant. Cachez avec soin ce trésor, pour le conserver. Croyez qu'on n'ouvre point son cœur sans danger, qu'on l'épuise dès qu'on le repand, qu'on est volé dès qu'on n'est pas attentif, & qu'on cesse d'être touché dès qu'on a dit par indiscretion qu'on l'étoit.

XXI. Ne perdez point vos actions, même les plus petites. Faites-les par des vœux qui naissent

sent

sent de la foi , & sachez ainsi pourquoi vous les faites. Ne marchez point au hazard , sans avoir de but , & sans dessein d'arriver. Ne méprisez rien , puisque toute action peut devenir d'un grand prix. Ennoblissez tout , elevez tout , divinisez tout. Rien n'est petit quand on aime beaucoup , & rien n'est grand quand on aime peu.

XXII. Ne vous proposez jamais , lorsque vous ferez une chose , de la faire mieux dans un autre temps , & donnez-luy dès-lors toute l'attention nécessaire. Ne vous occupez point dans une action , de celle qui la suivra. Bornez-vous toujours au moment présent ; & défiez-vous des projets qui enlèvent toujours le présent , en promettant des merveilles pour l'avenir.

XXIII. N'estimez point les vertus , si elles ne naissent de l'esprit de JÉSUS-CHRIST , si elles ne sont un effet de sa grace , si elles ne se terminent à luy. La raison & la sagesse séparées de la foy , ne sont que folie , & Dieu punira plus severement l'orgueil déguisé en vertu , que les vices les plus honteux. Nous sommes nez du cœur de JÉSUS-CHRIST , par l'ouverture que son amour plutôt que le fer y a faite : nous y devons demeurer pour vivre. Hors de cette divine source de tout le bien , hors de cette vigne salutaire nous ne pouvons porter de fruit , ou celuy que nous portons ne peut meriter que la mort.

XXIV. N'attendez pas au-soir à faire l'examen de vos actions & de vos motifs. Ayez toujours une partie de l'esprit attentive à ce que fait l'autre. N'agissez jamais toute entiere , s'il m'est permis de parler ainsi , excepté dans la priere , qui n'est jamais plus pure que lorsqu'on a moins de liberté pour y faire attention. Ne perdez jamais la serenité de l'ame , & la paix du cœur , parce que dans le trouble on ne sçait plus ni ce qu'on fait , ni où l'on va , ni de quel

quel côté on est en peril. Arrêtez vous dès que vous commencez à n'être plus votre maîtresse, recourez à la priere dès le premier moment de trouble, & ne la quittez point que le calme ne vous soit rendu.

XXV. N'aimez point vos fautes, mais aimez l'utile humiliation qui les suit. N'en negligez aucune, mais ne travaillez point à les corriger par orgueil. Craignez plus l'éclat de la vertu, & l'admiration qu'elle attire, que vos foiblesses & vos pechez; car le plus grand de tous est l'enflure du cœur, & une vaine complaisance dans sa justice, dont quelquefois certaines imperfections extérieures sont le remede. Dès qu'on est tombé, il faut penser à Dieu, & non aux hommes, se relever avec paix, & non descendre encore plus bas par le dépit, la mauvaise honte, & le decouragement. Regardez l'indignation & la colere dont on est alors tenté contre soy-même, comme un mal plus grand que celui qu'on déplore; & craignez avec sujet que si les fautes ordinaires ne font qu'aigrir l'orgueil, dont elles doivent être le remede, elles ne soient suivies de quelqu'autres plus importantes qui en seront le châtement.

XXVI. Ne soyez jamais si en crainte que lorsque vous ferez quelque bien, que vous parlerez avec sagesse & avec raison, & que vous meritez d'être approuvée, parce que vous ferez alors sur le bord le plus étroit & le plus glissant du precipice de la vanité. Efforcez-vous d'être plus humble, après avoir eu plus de ferveur & de sentiment dans l'usage des Sacremens, ou après avoir souffert quelque chose avec plus de patience & de douceur qu'à l'ordinaire: car le demon est attentif à enlever ce fruit dès qu'il paroît; & il est juste que Dieu le permette si l'on s'en élève, & si l'on s'y plaît.

Recc-

Recevez toujours avec un secret sentiment de tristesse toutes les louanges & toutes les marques d'estime & d'amitié, de crainte que Dieu ne frappe de malédiction ces vains applaudissemens, & estimez-vous heureuse au contraire d'être negligée, méprisée, reprise avec quelques manieres severes, parce que Dieu se rend ordinairement plus present & plus indulgent dans ces momens precieux.

XXVII. Supportez-vous vous-même dans les temps penibles, & redoublez alors votre courage. Ne regardez jamais l'incertitude de la persévérance, sans penser aux promesses de JESUS-CHRIST, & à l'obligation d'espérer tout de sa bonté. Ne raisonnez point inutilement sur l'avenir. Soyez exacte à vous interdire toutes pensées qui ne font que lasser l'esprit, & qui ne peuvent ni l'eclairer, ni le soutenir, toutes les reflexions qui n'ont aucune issue, & qui meneroient à l'infini si on les suivoit, en general toutes les raisonnemens qui ne changent rien aux choses, qui ne nous rendent pas meilleurs, & dont on ne sçauroit faire aucun usage certain. L'imagination les aime, & le demon s'en sert pour couvrir ses plus dangereuses tentations, dont on sent ordinairement tout l'effet, sans en avoir pu discerner ni la cause, ni le venin.

XXVIII. Confessez vous toujours comme à JESUS-CHRIST, exposez le fond de votre cœur, tel qu'il le connoît, ne pensez alors qu'à flechir sa miséricorde, par une profonde humiliation; ne vous occupez ni de l'ordre des choses, ni des expressions, ni de l'idée que vous donnez de vous-même, ni du jugement qu'on porte de vous, ni du mérite qui manque au Confesseur. Allez à luy tous les huit jours, & non plus souvent, à moins de quelque necessité, qui doit être rare. S'il arrive que vous tombiez dans quelques fautes un peu plus importantes

ou

ou par elles-mêmes, ou par les circonstances, portez-en la confusion devant Dieu pendant quelques jours ; ne vous hâtez pas d'en décharger votre conscience par une prompte confession, qui la séduiroit plutôt par un faux calme, qu'elle ne la guériroit, & tâchez d'expier par vos gémissemens, & des actions contraires, ce qu'on ne se hâte d'ordinaire de confesser, que pour l'oublier.

XXIX. Pour vos Communions, suivez les principes qui vous ont été marquez. Ne les différez point par des craintes excessives : ne les multipliez point aussi par des respects humains. Préparez-vous à l'une par l'autre, & regardez comme un insigne malheur ce qui seroit capable de vous séparer de la sainte Table. Considérez au contraire comme le souverain bien, la source de toutes les grâces, & l'unique consolation d'une vie austère & pénitente, le bonheur inestimable de vous approcher de JESUS-CHRIST. Fixez-vous à la Communion du Dimanche, & d'une seconde fois dans la semaine, excepté dans de grandes solennitez, où vous pouvez aller jusqu'à communier trois fois. Ne passez point ces bornes pour l'ordinaire, si ce n'est par l'avis d'un Directeur éclairé, qui pourra augmenter le nombre de vos communions à proportion que votre ferveur, vos vertus, & votre amour pour JESUS-CHRIST augmenteront. Ne suivez pas la coutume de communier tous les jours de la retraite. Pendant ce temps que vous vous priverez de la sainte Communion, vous vous y disposerez utilement en sentant le poids de vos misères dans l'amertume de votre cœur, & en vous tenant humiliée devant Dieu à la vûe de vos fautes, & de vos infidélitez.

XXX. Ces Retraites étant pour connoître ses fautes, en gémir, & s'en accuser, on doit les passer dans un esprit de pénitence, & attendre
au

au moins que la Confession, qui doit les terminer soit faite, pour recevoir la sainte Eucharistie. Lorsque vous penserez à votre renouvellement; vous serez séparée de la sainte Table pendant quinze jours. Je ne voudrois pas que ce terme fût plus long, & vous vous souviendrez que quand il le seroit autant que votre vie, ce délai seroit inutile sans un vif repentir, & une sincère charité.

XXXI. A l'égard de la pauvreté, détruisez jusques dans le fonds tout amour des richesses. Detrompez-vous sur l'estime qu'on en fait, & sur l'injuste mepris d'un état contraire. N'esperez qu'en Dieu, & ne mettez votre confiance qu'en lui pour les secours extérieurs, comme pour les autres plus dignes de sa miséricorde. Ayez toujours devant les yeux l'exemple de JESUS-CHRIST devenu pauvre à cause de vous. Souvenez-vous de ce que vous lui avez promis; de la connoissance qu'il a du cœur; & de sa severité contre ceux qui mentent au Saint-Esprit, en retractant ce qu'ils offrent. N'écoutez contre votre vœu ni la cupidité, ni même la raison. Ne vous affoiblissez point par la peur que toute la Communauté ne succombe à une grande épreuve. Faites votre devoir; & espérez que les autres le feront; & si elles y manquent, ne prenez aucune part à leur peu de foi, & à leur foiblesse.

XXXII. L'obéissance a été l'un des grands avantages que vous avez eu en vûe en vous retirant. Souvenez-vous donc que vous vous êtes faite Religieuse pour elle, & qu'en effet on ne le peut être sans elle. N'estimez que ce qu'elle sanctifie. Regardez comme injuste & comme souillé tout ce qui lui est soustrait. Ne choisissez rien; ne raisonnez point; ne représentez que l'inconvenient de l'infirmité corporelle qu'il faut toujours découvrir. Ne comptez pour rien vos goûts ou vos aversions, parce qu'il

qu'il ne faut compter pour rien l'amour propre qui en est le principe. Desirez sincerement de mourir à vous-même, & par conséquent à votre volonté : car tout l'homme est dans la volonté, le reste étant à lui, mais n'étant pas lui ; & c'est à l'obéissance à l'immoler, aucune autre vertu ne pouvant le faire comme elle.

REGLES

Pour discerner le péché de ce qui n'est que tentation, principalement en matiere d'orgueil & d'amour propre.

I. **V**OUS avoues, M. que vous avez mieux connu votre orgueil, mais que vous n'avez pas été plus humble. C'est ce que je vous avois predit, en vous assurant qu'un tel ennemi n'est connu que de ceux qui veulent le combattre ; & que la résistance même qu'on lui fait l'aigrit au commencement, & le foreisse. Mais je dois vous dire pour votre consolation, que c'est une grande grace que de bien connoître un ennemi si habile à se cacher, que c'en est une autre que la vigilance qui l'observe, & qui le suit pas à pas, sans qu'il puisse échapper à son application ; que c'en est une troisième encore plus grande, que de sentir que cette application ne suffit pas pour le vaincre, & qu'il faut autre chose que l'esprit pour guérir le cœur. On est conduit ainsi à JESUS-CHRIST seul medecin d'un mal si profond ; mais personne ne peut enseigner comment il le guérit. Heureux qui l'écoute, & qui se laisse traiter par lui avec soumission, sans refuser aucun remède, & sans lui prescrire aucun tems

II. Vous

II. Vous me demandez comment en matiere de vanité, & d'amour propre, on peut distinguer le peché de la tentation. Et je vous reponds qu'il est très difficile de les distinguer, & plus encore d'établir des regles qui apprennent à le faire. Le fond de notre cœur est impenétrable à nos yeux. Les deux vices dont il est question, nous sont devenus naturels; & par cette raison rien n'est plus prompt, ni moins observé que leur effet. Souvent on agit par leur mouvement, sans qu'ils avertissent par des pensées distinctes; & quand à la seduction intérieure les pensées & les images viennent encore se joindre, il faut être bien éclairé pour démêler ce qu'il y a de libre, ou d'involontaire dans des choses si spirituelles & si voisines.

III. Cependant comme il est nécessaire de se juger, pour regler sa conduite sur ce jugement, & que le danger est égal, ou de se tout pardonner, ou de prendre tout au criminel; il y a des regles qui peuvent nous conduire jusqu'à un certain terme, au-delà duquel il y a une salutaire obscurité qui fait la paix & la crainte des gens-de-bien.

IV. L'une de ces regles est d'examiner le premier moment de liberté & de reflexion, où l'on s'est apperçû de ces pensées, ou de ces sentimens de vanité ou d'amour propre: car si l'on a été fidelle à les desavouer dès qu'on les a reconnues, on peut croire que ce qui avoit précédé, & souvent même que ce qui suit n'est pas une faute.

V. Une seconde regle est d'observer si durant la tentation on a gémî, on a prié, on a condamné sa corruption & sa foiblesse. Car le cœur chrétien se déclare par là, & l'on peut regarder le reste, quoique seduisant & flatteur, quoique perseverant & sujet à mille retours, comme les malheureux restes d'un cœur injuste, mais desavoué.

VI. Une

VI. Une troisieme regle est de sonder sincerement le fond de son cœur hors de la tentation & du bruit qu'elle avoit excité. Car si l'on trouve, en l'interrogeant, qu'il aime l'obscurité & le silence; qu'il craint les distinctions & les emplois; qu'il respecte la vertu des autres, & qu'il en excuse les fautes avec bonté; qu'il pardonne facilement les injures; qu'il avance tous les jours à craindre moins le mépris; qu'il trouve dans l'humilité une noblesse & une grandeur véritable, & dans l'orgueil au contraire de la fausseté & de la bassesse; qu'il connoisse & qu'il revere les richesses de la Croix & des humiliations de J. C. qu'il sache que toute l'œconomie du salut ne conduit qu'à l'humilité & que toute la misere de l'homme vient de son orgueil; qu'il soit plus affligé que surpris, de se trouver infecté de ce poison; qu'il craigne l'éclat des vertus respectées par les hommes; qu'il aime mieux la sûreté de celles qui sont plus secrètes & plus nécessaires; qu'il se console de ses fautes par l'humiliation qu'elles luy attirent; & qu'il aime mieux être touché de componction, que d'avoir toutes les lumieres du monde, on peut espérer que les peniées subites de vanité, ou des mouvemens de complaisance plus longs & plus importuns, sont souvent des tentations, & non des fautes. Et il est utile alors de les écarter par le mépris, au lieu de leur donner du poids, & de les établir par l'attention & la peur.

VII. Une quatrieme regle est de compter pour peu tout ce qui ne passe par l'esprit que comme un éclair; de negliger aussi beaucoup de pensées qu'un simple delayeu a mis en fuite; de ne pas s'étonner de tout ce qui n'accompagne nos bonnes actions que comme une ombre importune qu'on ne peut chasser; mais de veiller beaucoup sur une certaine enflure de cœur, & sur une certaine joye qui l'amollit & l'élève, qui le deplace

pour ainsi dire, & qui le déracine, en le rendant presomptueux & léger. Ce mouvement n'est pas toujours un péché, parce qu'il n'est pas toujours libre & consenti; mais le mal est alors si près de nous, étant si voisin du cœur, & si propre à le séduire par le plaisir & la joye, qu'on ne peut trop le craindre, & y apporter un trop prompt remede, en se frappant la poitrine; en se jettant à genoux; en faisant le signe de la croix sur son cœur, si l'on est seul & en liberté; & en invoquant le nom puissant de JESUS-CHRIST, victorieux de l'orgueil du demon, & le medecin de celui de l'homme.

Apoc. 12.
4.

VIII. Ce mouvement, dont je parle, est souvent le corrupteur des meilleures actions; & il semble que le dragon, qui veille dans l'Apocalypse pour devorer le fruit spirituel d'une femme mystérieuse, ait la même attention à devorer tout ce que nous produisons de bien. Après une priere fervente, après une action de patience & d'humilité, après un discours plein de charité & de lumiere, après un sage conseil, mais sur-tout après des marques d'approbation & d'estime, qui sont si ordinairement funestes à la vertu, quoiqu'elles ne soient dûes qu'à elle: il s'élève une vapeur qui éblouit, & qui enivre; un certain cri de triomphe & de victoire se fait entendre; & le cœur monte insensiblement comme soulevé par une main invisible, & il s'évanouit comme la fumée, à proportion de ce qu'il s'élève.

IX. Il n'est pas nécessaire de rendre toujours compte de cette tentation ni des autres, quand on a fait des efforts pour les reprimer. Mais il est utile de les decouvrir quelquefois, parce que ç'en est le remede; & que rien n'est plus propre à chasser le demon de l'orgueil, que le sacrifice de l'humilité.

Ces regles peuvent convenir à tout le monde, & s'appliquer même à d'autres matieres; mais

mais il n'y en a point de sûres. Dieu seul connoit le fond du cœur; & il n'appartient qu'à luy de discerner les tenebres de la lumière.

REPONSE

Le 9. Decembre
1697.

A une Religieuse qui pensoit à quitter son Monastere pour un autre plus reformé.

COMME les choses dont vous m'avez écrit, ma très chere Sœur, sont importantes, j'ay taché avant que de vous répondre, d'apprendre de l'Esprit de Dieu comment je devois le faire. Je suis très indigne par moy-même de connoître ses volontez, mais dans cette occasion j'ay lieu d'esperer qu'il aura eu plus d'égard à vos dispositions qu'aux miennes.

I. La peinture que vous me faites de votre maison m'a rempli de tristesse. Je connoissois déjà une partie de ses maux; mais je ne les croyois pas si grands, ni sans remede. J'ay même de la peine à croire qu'ils soient desesperés, & qu'il n'y ait plus de moyen d'assurer le salut de celles qui y pensent serieusement, qu'en les faisant sortir de leur retraite. Il me paroît au moins bien certain que vous ne devez point penser à changer d'Institut.

II. De tels déplacements ne réussissent presque jamais. * On change seulement de périls; & au lieu qu'on connoissoit ceux du premier état, on s'expose à ceux d'un nouveau sans les connoître. Notre foiblesse nous suit par tout. Il n'y a point de lieu qui soit un azyle contre nous; & une extrême solitude a ses dangers, * comme une

* Dans l'Institut, auquel elle vouloit passer, la solitude est grande, & le silence perpetuel.

vie moins séparée a les siens. Le défaut d'instruction & de soin est quelquefois un plus grand mal, que ceux que vous appréhendez; & il seroit dangereux pour une personne aussi foible que vous, d'être réduite à elle seule, à sa propre sagesse, & à ses propres conseils.

III. Il est difficile d'ailleurs de ne pas trouver des dégouts dans une maison étrangère, d'en prendre l'esprit, d'en approuver tous les usages; & quand on a assez de courage & de force, pour souffrir tout dans une Communauté où l'on est inconnue, il est encore plus aisé de surmonter les obstacles qu'on trouve dans une maison où l'on est née, pour ainsi dire, où l'on trouve de l'amitié, & où l'on est presque assurée que tout ce qu'on voudra faire de bien sera approuvé.

IV. C'est principalement cette dernière considération qui me détermine à vous conseiller de demeurer où vous êtes. Car au milieu des relâchemens qui s'y sont introduits, & que nous déplorons vous & moy, il y est resté de l'estime & du respect pour la vertu. Les exercices réguliers s'y font encore, non seulement avec exactitude, mais même avec dignité. Il ne manque à cet extérieur que l'ame & l'esprit; & rien n'empêche que vous ne le demandiez à Dieu pour vous, & pour vos Sœurs. Les plus foibles d'entr'elles ont de la douceur, & ne condamnent pas le bien qu'elles n'ont pas le courage de faire. Elles ont perdu le goût de la piété; mais non la connoissance. Elles aiment peu leur état, mais elles aiment leur réputation, & gardent encore quelques bienséances & quelques dehors. C'est peu pour leur salut; mais c'est assez pour le vôtre. Joignez de saintes dispositions à des exercices qu'elles font sans fruit, & vous serez parfaite; & sans paroître fort singulière au dehors, vous le ferez très utilement aux yeux de Dieu.

V. Je

V. Je sçay ce que vous pouvez me répondre, que vous n'avez pas assez de fermeté pour vous soutenir seule contre le mauvais exemple; que vous avez perpetuellement à combattre contre votre foiblesse; que mille complaisances humaines vous rendent infidelle à vos lumieres; qu'un effort continuel lasse & dégoûte à la fin; qu'il y a des vertus qu'on ne peut pratiquer qu'en compagnie; qu'il est fâcheux ou de censurer toujours, ou de suivre quelquefois l'exemple de ses Sœurs; qu'on ne peut presque allier l'exactitude à ses devoirs & l'humanité; & que l'esprit & le caractère d'une Religieuse qui l'est véritablement, sont si opposés aux manieres de celles qui n'en ont que l'habit, que jusques dans les moindres choses on devient singuliere quand on est obligée de vivre avec elles.

VI. Mais trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous dise qu'en tout état vous aurez à peu près les mêmes obstacles à vaincre. La vraie pieté est bien plus rare qu'on ne pense. Les bonnes Religieuses souffriront comme les autres Elus, les persécutions prédites par Saint Paul: & ces persécutions seront le mauvais exemple. La perfection que vous avez promise à Dieu n'est point pour les lâches. Une Vierge de JESUS-CHRIST doit être plus forte que le siecle & le démon; & si vous voulez remplir vos vœux, vous devez, je ne dis pas au milieu des relâchemens de votre maison; mais au milieu même d'une apostasie générale, être fidelle à l'Evangile. 2 Tim. 3.
12,

VII. Vous sçavez bien qu'Abraham, dont la foy est le modele de la nôtre, étoit seul adorateur du vray Dieu parmy des infidelles. Vous n'ignorez pas avec qui vivoit Loth. Et dans les premiers siecles de l'Eglise souvent une femme, ou une servante étoit seule chrétienne dans une maison pleine d'idoles, & de tous les cri-

mes qui suivent l'idolatrie. Saint Paul qui voyoit ces périls, ne conseilloit point de changer d'état. Il exhortoit au contraire à y demeurer, & à faire eclater les vertus chrétiennes au milieu d'une nation corrompue, & à gagner par cette predication muette ceux qui ne se rendoient pas à celle de la parole.

VIII. Vous devez vous appliquer les conseils de cet Apôtre, & tâcher de rallumer dans le cœur de vos Sœurs la charité qui y est éteinte. Vous êtes chargée du dépôt de la regularité. Il le faut transmettre à celles qui viendront après vous, & ne pas leur ôter la seule étincelle qui reste. Si vous quittez une maison où il y a encore de la piété, vous êtes imprudente; & s'il n'y en a plus, vous êtes inhumaine de luy refuser le secours & l'exemple de la vôtre.

IX. Demeurez donc, ou pour vous-même, ou pour les autres. Séparez vous en esprit du mal qui se commet chez vous, mais non d'une autre maniere; & mettez votre confiance en Dieu, qui connoît votre foiblesse & vos périls, & qui peut vous conserver au milieu des lions & de la fournaise. Veillez seulement sur vos paroles. Ne prenez, s'il vous plaît, jamais de part aux murmures. Ne vous entretenez point par inclination des choses séculieres, quoique vous ne puissiez quelquefois éviter qu'on ne vous en parle. N'approuvez & n'excusez jamais ce qui est contraire à la piété & à la regle. Ne vous laissez point affoiblir par une fausse douceur, ou une fausse amitié. Dites toujours la verité, mais avec douceur & avec bonté. Profitez de l'amitié qu'on a pour vous, & de l'esprit que Dieu vous a donné, pour vous conserver la liberté d'agir en tout selon votre conscience & vos lumieres. Et sans affecter une retraite trop austere, qu'il seroit difficile de soutenir, & qui vous rendroit moins utile

utile à vos Sœurs ; vivez au milieu d'elles , mais non comme elles.

X. Je suppose néanmoins , en vous disant ceci , que vous aimez sincèrement la vertu , & que vous n'êtes dans aucune de ces occasions qui demandent des remèdes extrêmes. Si cela étoit , vous m'en auriez instruit ; & je suis persuadé que vous avez en horreur tout ce qui donneroit atteinte à l'essentiel de votre profession.

XI. A l'égard de la desappropriation , qui est si peu connue chez vous , & qui devroit y être si parfaite , je ne crois pas que vous y fassiez de fautes. Car si vous n'avez point de pension , & si vous ne recevez rien que du Monastere , vous êtes hors de l'occasion. Et si vous avez d'autres secours , il vous est facile d'en user comme n'en usant point , & d'en laisser l'emploi & l'administration en commun. Si les autres sont moins éclairées , ou moins exactes en cela que vous ; ce n'est point une raison de les quitter ; & tant que vous n'êtes point chargée de leur conduite , elle ne vous est point imputée. Peut-être même qu'un jour vous serez assez heureuse pour les instruire & les réformer sur ce point. Et rien ne leur peut être maintenant plus utile que votre desintéressement & votre patience.

XII. Il est fâcheux que les malades manquent de secours , mais une Religieuse malade doit se souvenir de ce qu'elle est , même dans la maladie. La pauvreté est bien peu de chose quand elle ne manque de rien ; & il me semble qu'il y a de la bénédiction à souffrir quelque chose pour JESUS-CHRIST , après lui avoir promis de tout endurer pour lui. Une Communauté pauvre seroit bien riche , si elle le savoit comprendre ; mais une telle foy n'est pas donnée à tous.

XIII. Pour vous , ma chere Sœur , estimez-

vous heureuse de manquer de quelque chose pour l'amour de celui qui a voulu manquer de tout pour l'amour de vous. Tâchez d'inspirer les mêmes sentimens à celles de vos Sœurs que la grace rendra dociles. Gemissez devant Dieu pour celles qui ne connoissent point ce qu'elles ont promis. Affermissez-vous dans l'amour des biens futurs ; & consolez-vous de la perte de ceux qui sont ordinairement le partage des reprouvez. Enfin soyez en paix ; & même dans la joye, au milieu de tout ce qui vous arrive ; & puisque vous voyez si clairement combien peu de personnes sont fidelles à leur vocation, rendez à Dieu de continuelles actions de graces, de ce qu'il n'a pas permis que vous soiez tombée dans la même lethargie & le même aveuglement.

XIV. Je ne sai si je me trompe, mais il me semble que rien n'est plus capable d'allumer notre zèle & notre amour, que la vûe de plusieurs personnes religieuses, qui trainent leur joug en murmurant ; qui portent le poids d'une lettre severe sans en avoir l'esprit ; qui aiment le siecle sans y pouvoir retourner ; & qui vieillissent dans une sainte retraite sans en éprouver les consolations & les douceurs. Helas ! il falloit si peu de choses pour les rendre & saintes & heureuses. Qu'avez-vous fait à Dieu pour n'être pas livrée au même esprit d'égarement & de folie ? Exhortez-vous donc vous-même par la vûe d'une si déplorable tiedeur ; si c'est assez néanmoins d'appeller tiedeur une disposition si criminelle. Echauffez vous par la contrariété d'un froid si mortel ; & que les mêmes choses qui vous ont paru jusqu'ici des périls, deviennent à votre égard des motifs pressans pour toutes sortes de vertus.

XV. Avant que de finir, je dois vous dire un mot sur l'esprit & les manieres du siecle, qui ont fait un si grand tort à votre maison. Je loue

louë Dieu de ce qu'il vous fait la grace de le voir & de le detester ; & je le supplie de vous en augmenter l'horreur. Veillez exactement sur vous-même, & sur les autres, pour n'y donner jamais d'entrée dans votre cœur. Que vos manieres & vos discours se sentent toujours de votre état. Soyez severe à l'égard des personnes trop flatueuses, trop enjouées, ou trop polies. Ne souffrez pas qu'on vous dise, ou qu'on vous écrive jamais rien de trop civil, ou de tendre. Evitez jusqu'à l'ombre de l'attachement. Regardez comme un ennemi quiconque sera capable ou de vous amuser, ou de s'amuser. Une Vierge de JESUS CHRIST ne peut être assez grave, assez modeste, assez pure, en un mot assez sainte.

XVI. La priere & la lecture sont les grands secours. Les hommes en l'instruisant peuvent l'arrêter, & les moindres retardemens sont de grandes pertes. Je vous dis tout ceci, ma très chere Sœur, par un excès de precaution, & sans savoir qui vous êtes. Mais je ne doute point que votre humilité ne vous fasse excuser ce que je ne dis que par respect pour vous, & par zèle pour votre vertu ; & pour n'avoir pas besoin de vous écrire souvent.

A UNE SUPERIEURE,

*Sur ses obligations, & sur les
moyens de les remplir.*

I. IL y a long-tems, ma Reverende Mere ; que je suis instruit des graces qu'il a plu à Dieu de vous faire, & des talens qu'il vous a donnez pour la conduite. Je prends part à la joye de votre sainte Communauté de vous

avoir pour Supérieure, & j'en prends aussi à vos perils. Si vous étiez moins éclairée & moins humble, ils vous paroîtroient moins grands : mais ce seroit un malheur infini, que d'être rassurée ou par la presumption, ou par les tenebres. Votre seule confiance est en la miséricorde de Dieu. Il sait où il vous a placée, il connoît vos besoins & votre foiblesse, il vous aime, & le troupeau qu'il vous a confié : & le moyen de l'avoir toujours pour Pasteur, est que vous ayiez toujours l'humilité & la docilité d'une brebis. Car il ne protege que celles qui le sont, & jamais on n'est plus obligé de se tenir en esprit à la dernière place, que lorsqu'on est contraint de monter à la première.

II. Vous ne devez pas douter que votre tiédeur dans la priere, & la peine même que vous avez à prier, ne soient le châtement des fautes que vous avez commises contre l'humilité & la charité, dont vous n'avez pas été assez touchée. Il ne faut point espérer de ferveur qui soit vraie & sincere, sans la charité ; car c'est la charité qui est la source de la priere. La chaleur du cœur est sa parole. Sans elle il est muet ; & quand il est muet, en vain nous poussons des cris que Dieu n'écoute plus ; car il n'entend que ceux du cœur.

III. Il ne faut qu'une infidélité en matiere de charité & d'humilité, pour éloigner longtemps l'esprit de priere. Tout ce qui blesse le cœur attaque le principe de la vie ; tout ce qui le rend plus vain, l'empoisonne ; toute la santé & la force dépendent de lui. Nous ne pouvons le conserver avec trop de soin, ni prendre trop de précautions pour le défendre contre sa corruption naturelle. Car la grace lui est étrangere, & l'orgueil naturel. La charité y est comme dans un lieu ennemi : & l'amour propre comme dans le lieu où il a pris naissance.

naissance. Si nous ne veillons sans cesse pour réprimer son enflure, elle devient monstrueuse en un moment; & si nous n'entretenons par nos gémissemens & nos larmes, l'esprit d'humilité, de religion, de renoncement, dont nous n'avons que les prémices, il s'éteint, & quelquefois ne se rallume plus.

IV. Car il n'en est pas des pertes spirituelles comme des autres. On voit celles cy, mais on ne voit les autres qu'autant qu'on les sent, & plus elles sont grandes, moins on en a de sentiment. Si l'on manque aux prières publiques & aux autres observances, on ne peut se dissimuler sa négligence: mais si l'on s'élève intérieurement, si l'on est content de sa justice, si l'on s'attribue les dons de Dieu, si l'on juge le prochain, si l'on s'affoiblit jusqu'à le mépriser, jusqu'à le haïr, jusqu'à ne pouvoir le supporter, plus ces maux sont grands, moins on les déplore. Cependant ce sont là proprement les maux dignes de nos larmes, car tous les autres n'attaquent pas le fond de la vie, & se peuvent aisément guérir par la santé du cœur. La charité les couvre, la miséricorde les efface, l'humilité les lave en les pleurant: mais qui couvrira le défaut de charité? Qui fera miséricorde à celui qui ne la fait point? Et qui aura compassion du pauvre que sa misère n'empêche point d'être orgueilleux?

V. J'insiste principalement sur ce point, à l'exemple de l'Ecriture; & parce que vous avez besoin d'une prière continuelle, dont la charité & l'humilité sont la source. Cette huile divine, cette onction spirituelle ne doit jamais se sécher. Il faut que votre provision soit si abondante, que vous puissiez donner de votre plénitude; que vos Sœurs trouvent en vous le supplément de leur indigence; que votre ferveur échauffe les plus tièdes; que vos larmes

amollissent les plus dures; que les étincelles qui sortent de votre cœur, portent la chaleur & la vie dans celui de toutes.

VI. Plus vous avez d'occupations, plus votre priere doit être persévérante, plus elle doit être animée. Sans cela vos soins seront inutiles & à vous & aux autres. Ils vous dessècheront insensiblement; & quoyqu'ils soient justes, & même nécessaires, ils vous conduiront à la dissipation, à l'amour des choses extérieures, au mépris de vos fautes, à l'oubli des biens éternels: en un mot, à ce que Saint Bernard appelle un cœur dur; c'est-à-dire au comble de tous les maux.

VII. Je sáy que vous avez peu de tems; mais quand vous en auriez encore moins, il faut trouver celui de respirer & de vivre: ce que vous ne pouvez que par la priere. Vous devez beaucoup à vos Sœurs; mais vous ne pouvez les servir plus utilement qu'en priant pour vous, & pour elles. Vous êtes à elles; mais vous êtes à JESUS-CHRIST avant que d'être à elles: & ce n'est même que par son amour que vous êtes devenue leur servante, en devenant leur Supérieure.

VIII. Les motifs qui doivent rendre vos prieres si ferventes & si continuelles sont infinis, parce que vos besoins & ceux de vos Sœurs sont infinis. Vous avez ajouté à votre propre poids, dont vous avez du vous sentir accablée; si vous l'avez bien connu, celui de toutes les personnes qui vivent sous vos yeux, & dans votre dependance. Vous êtes devenue leur caution; vous avez adopté tous leurs maux; vous vous êtes obligée à leurs dettes; vous devez ajouter leurs misères aux vôtres; & par conséquent leurs gémissemens à vos larmes. Vous devez être humble, fervente, religieuse pour elles. Vous devez non seulement demander votre pain, mais le leur. Vous devez frapper votre poitrine pour leurs pechez, comme pour les vôtres.

tres. Vous devez trembler autant pour leurs tentations que pour vos propres périls ; & vous devez croire que c'est vous qui êtes vaincue par l'ennemi , quand il séduit quelqu'une des brebis qui vous sont confiées. Toutes ces veritez sont certaines : & qui peut comprendre après cela quel fond de pieté & de religion , quelle source de larmes vous devez avoir pour suffire à tant de besoins & à tant de devoirs ?

IX. Je ne pretends pas néanmoins , en parlant ainsi , vous occuper par une priere continue , incompatible avec vos autres obligations. Je desire seulement en premier lieu que vous soyez fidelle à vous trouver à toutes les prieres publiques , sans vous en exempter jamais que par d'indispensables necessitez. Car si vous manquez à ces exercices communs , vous ne vous en dedommagerez jamais en particulier , & vous vous laisserez accabler par des soins également penibles & steriles ; au lieu que vous devez chercher votre rafraichissement & votre consolation dans ces momens d'indulgence , où le Seigneur vous appelle devant lui pour vous parler & vous entendre ; & où il vous ordonne d'oublier vos tristes occupations , pour vous enivrer en la presence de son esprit & de son amour.

X. Je desire en second lieu que vous menagiez tous les instans de liberté pour prier , ou pour vous instruire de la loi de Dieu ; que votre fain vous rende soigneuse de ramasser toutes les miettes ; que votre cœur s'élance vers son divin objet par des saillies d'autant plus vives & plus passionnées , qu'on ne lui laisse pas le loisir de s'unir à lui pour long-temps ; & que vos prieres soient rendues plus ferventes & plus animées par l'interruption même qu'y apporteront des affaires qui vous arrachent si souvent de la presence de votre époux.

XI. Je desire en troisieme lieu que dans les

temps où vous ne pouvez prier actuellement, vous conservez l'esprit de prière; que vous ne soyez ni empressée, ni deconcertée; ni repandue au dehors; que vous soyez plus attentive à Dieu qu'à ce que vous ferez, non par une pensée stérile: mais en le consultant sur tout, en vous tenant dans ses mains & dans sa dépendance, en n'agissant ni par humeur, ni même par la seule prudence humaine, mais par une sagesse évangélique, & par une raison dont l'humilité soit la base, & la foi le flambeau.

XII. Vous apprendrez plus par cette voie que par aucune autre, comment vous pouvez être utile à votre Communauté. Car vous avez raison de penser que vous n'êtes pas seulement chargée d'empêcher le mal, mais d'augmenter le bien; & que vous répondrez également des vices de vos Sœurs que vous n'aurez pas déracinées, & de leurs vertus que vous n'aurez pas cultivées. On vous demandera le talent avec usure. Il faut le rendre avec fruit; & le troupeau qui n'aura pas multiplié vous rendra stérile, comme celui qui n'auroit pas été conservé vous rendroit infidèle.

XIII. Le premier moyen de conserver le dépôt qui vous a été confié, & de le multiplier, est de travailler avec un zèle nouveau à votre propre sanctification. Vous êtes l'instrument dont Dieu veut se servir pour vos Sœurs; il faut donc que vous lui soyez étroitement unie: sans cela vous n'êtes point dans sa main, ou vous y êtes chancelante. Vous êtes le canal, il faut donc que vous soyez remplie. Vous devez attirer les bénédictions sur les autres; il ne faut donc pas les détourner de dessus votre tête. Vous devez parler à Dieu pour les autres; il ne faut donc pas que vous soyez sans crédit & sans faveur, ou ce qui est la même chose, inconnue & ennemie.

XIV.

XIV. Le second moien est de ne point esperer de fruit, si vous ne travaillez au nom de JESUS-CHRIST; c'est-à-dire, comme il a travaillé lui-même à la sanctification des hommes. Il a commencé par l'exemple de toutes les vertus qu'il leur a commandées. Il s'est tû pendant plus de trente ans, & il en a parlé trois; & encore il passoit les nuits en prieres dans la solitude, après avoir donné quelques instructions pendant le jour. Son humilité & sa douceur ont été étonnantes. Il n'a méprisé personne, rejeté personne, condamné personne, quand il n'a vû que de la foiblesse, sans presumption & sans orgueil. Il n'a répondu avec dedain à personne. Tous les malades ont été admis selon leurs besoins & le degré de leur foi. Toutes les prieres qu'on lui a faites ont été écoutées pour peu qu'elles fussent raisonnables. Il a obéi; il a souffert; il a versé des larmes; il a été mis en croix par ses brebis devenues furieuses. Il leur a fait un remede du sang même qu'elles ont repandu; il les en a lavées; il le leur a fait boire; il est mort & resuscité pour leur donner la vie; voilà l'exemple des Pasteurs, voilà le votre. Ne détachez jamais vos yeux de dessus ce divin modele. Enfantiez ainsi, nourrissez ainsi vos Sœurs devenues vos filles. Pensez moins à les reprendre, qu'à vous en faire aimer; & ne pensez à vous en faire aimer, que pour mettre l'amour de JESUS-CHRIST dans leurs cœurs, & à vous effacer après cela, s'il se peut, de leur esprit.

XV. Le troisieme moien est de ne rien attendre de vos soins, de votre prudence, de vos lumières, de votre travail; mais de la seule grace de Dieu. Il benit rarement ceux qui ne sont pas humbles. Il est jaloux de sa gloire, parce qu'il y a une extrême injustice à nous l'attribuer. Nous parlerons en vain aux oreilles, s'il ne parle au cœur. Nous arrosons & nous plantons en vain.

vain, s'il ne donne l'accroissement. Notre voix est celle d'un airain retentissant, sans effet & sans vertu, s'il n'y joint son esprit; & pour l'attirer, nous ne pouvons trop reconnoître notre impuissance & notre foiblesse.

XVI. On croit faire merveille en multipliant les paroles; on croit amollir le cœur par de vifs reproches, par des humiliations, par des châtimens. Cela peut être utile quelquefois, mais il faut que la grace le rende utile; & quand on attend tout de ces moyens, on met un obstacle secret à la grace, qui est justement refusée à la presumption humaine, & à une confiance orgueilleuse.

XVII. Si vos discours & vos soins sont benis de Dieu, ne vous en attribuez point le succès n'écoutez point la voix secrète de votre cœur qui s'applaudit; n'écoutez point celle des hommes qui vous séduisent. Si votre travail paroît inutile, ne vous découragez point; ne désespérez ni de vous, ni des autres; ne vous relâchez point. Les momens que Dieu s'est réservés ne sont connus que de lui. Il vous rendra le matin la récompense de votre travail pendant la nuit. Il a paru inutile, mais il ne l'étoit pas pour vous; le soin vous étoit recommandé, & non le succès.

XVIII. Le quatrième moyen est de méditer sans cesse la loi de Dieu, de vous instruire à fond de ses volontez; & de puiser cette connoissance dans les saintes Ecritures, & surtout dans l'Evangile & les Epîtres des Apôtres, qui ne doivent jamais sortir de vos mains. Cherchez les règles du culte sincère que vous devez à Dieu, & que vos Sœurs lui doivent comme vous, dans ces divines sources. Nourrissez-vous de ce pain, & rompez-le aux autres. Les Ecritures-saintes doivent être les délices & les consolations des Vierges. Elles n'ont tout quitté que pour JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST après la

Jean 21.
v. 3. & 4.

di-

divine Eucharistie, n'est nulle part si present que dans l'Evangile. C'est où il leur parle encore, où il les instruit; où il les fortifie: mais il est étonnant qu'il soit si present & si peu consulté. On fait quelquefois de petits livrets de pieté par cœur; & l'on ne fait pas sa religion, parce qu'on ignore les Ecritures saintes. On tend quelquefois toute sa vie à une perfection imaginaire; & l'on neglige la sublime perfection de l'Evangile. On lit une règle donnée par des hommes saints à la verité, mais hommes en fin; & l'on ne profite pas de l'exemple de ces hommes spirituels, en lisant comme eux avec assiduité la regle qu'un Dieu nous a donnée, & qu'il a bien voulu sceler de sa mort & de son sang.

XIX. Lisez aussi avec une grande attention les écrits des Prophetes, & les explications que les saints Peres y ont données, dont quelques ouvrages ont été traduits en notre langue. Mettez les entre les mains de celles de vos Sœurs qui auront assez d'humilité, de lumiere, & de pureté pour en profiter. Ne les laissez pas dans cette espece d'enfance & de foiblesse que condamne saint Paul. Apprenez-leur ce qu'il y a de plus parfait dans JESUS-CHRIST; & prescrivez-les par cette nourriture pleine de suc des illusions qui deshonnorent la pieté, & qui la font quelquefois degenerer en des pratiques peu solides, & peu raisonnables.

Hebr. 5.
12 &c.
6. 1. &c. 1.
Cor. 3. 1.
& 2.

XX. Le cinquième moyen est de ne vous point contenter de la lettre qui tue, comme le dit saint Paul: mais d'y ajouter l'esprit qui vivifie. Les Monasteres sont pleins d'observances dont on ignore assez souvent la veritable fin. On s'en tue de penitences, & l'on ne fait pour quoi. On marche toute la vie, & l'on ignore où l'on va. On accable le corps, c'est-à-dire la servante, & l'on souffre tout à la maîtresse, qui est l'ame, & qui est la seule coupable. On re-

nonce

nonce à des choses permises par leur nature, & l'on conserve des passions toujours défendues. On passe un moucheron avec un grand soin, & l'on avale un chameau. On croiroit avoir fait une faute insignie, & c'en seroit une en effet, de manquer à la veille, à l'abstinence, à certaines pratiques extérieures, & l'on compte pour peu l'importance de la loi, la foi, la justice, la miséricorde. On est Religieuse au dehors, & souvent on n'est pas Chrétienne. Ce malheur est plus commun qu'on ne pense, & l'on ne peut assez en deplorer les funestes effets. Car les Monasteres, qui sont par leur institution de salutaires azyles contre le siècle, perdent ainsi beaucoup de leur sainteté; & des personnes éclairées qui voudroient s'y retirer, ou pour reparer leurs fautes, ou pour conserver leur innocence, n'y trouvent rien d'assez majestueux, ni d'assez grand pour attirer leur respect. Et je sçai que d'excellentes Religieuses s'affligent quelquefois amèrement, de ce que plusieurs personnes qui vivent dans le siècle sont plus instruites & plus éclairées dans leur piété, plus fermes contre la tentation, plus zelées pour JESUS-CHRIST, plus ferventes & plus humbles que quelques Vierges, dont la vie extérieure est néanmoins un rare exemple de penitence. Il faut conserver avec soin cette lettre extérieure, parce qu'elle conserve l'esprit; mais il y faut joindre l'esprit & la vie. Il faut ajouter à la perfection de la loi, la perfection de l'intelligence & de l'amour. Il faut porter sa croix, & y mourir; mais comme JESUS-CHRIST, & comme un criminel, dont elle est le supplice, non souvent inutile.

XXI. Le sixieme moien est de veiller principalement sur les defauts qui sont plus condamnés dans l'Evangile: car ils sont certainement les plus opposez à la vertu. Il est assez ordina-

re de reprendre tout également; & quelquefois des fautes légères avec beaucoup de severité. On fait en cela un très grand mal, parce qu'on trompe ceux qu'on reprend, ou qui sont témoins de la correction. On renverse les véritables idées que l'Evangile nous a données; & l'on ne fait plus ce qui est important ou léger en matière de morale. Tâchez, s'il vous plaît, de vous former des idées justes de toutes choses, & de les prendre dans les paroles de JESUS-CHRIST & de ses Apôtres. Regardez comme un grand mal le murmure, les soupçons, la jalousie, le mépris des autres, la confiance en sa propre justice & en ses propres forces, tout orgueil, toute division. Apprenez à vos Sœurs à respecter la charité comme Dieu même, comme saint Augustin le rapporte des anciens Solitaires. Ne souffrez point que personne use de raillerie. Defendez toute curiosité. Ne permettez point qu'on parle autrement que l'Evangile. Representez comme un mal infini la négligence dans le culte public qu'on doit à Dieu. Apprenez à vos Sœurs par votre tremblement, comment il faut assister aux saints mystères; par votre ferveur comment il faut psalmodier, par la haute idée que vous aurez de Dieu, de sa justice, de sa providence, comment il en faut parler; par la grandeur de votre foi & de votre espérance, comment il faut attendre les biens promis; par votre reconnaissance & votre amour tendre pour JESUS-CHRIST crucifié, combien elles doivent être unies à celui qui les a tant aimées.

XXII. Le septième moyen, & je finis ici, car la matière par soi-même n'a point de bornes, est de prendre toutes les précautions imaginables, afin que personne ne s'approche indignement des Sacrements. Vous ne pouvez pas pénétrer le fond des consciences (quoiqu'elles se dévoilent assez à une Supérieure qu'on aime);
mais

mais vous devez tâcher de les rendre pures par toutes sortes de soins, & montrer également & le péril de s'approcher indignement des saints Mystères, & le malheur d'en être éloigné. Soiez, s'il vous plaît, très régulière à donner quatre fois l'année des Confesseurs extraordinaires; mais choisissez les intelligens. Et si dans les intervalles quelqu'une de vos Sœurs a besoin de consulter pour sa conscience par écrit ou de vive voix, & que ce ne soit pas par une pure légèreté, ne lui refusez pas ce secours, en prenant néanmoins la précaution de savoir si celui qu'on demande est éclairé & a de la vertu, & s'il a l'esprit raisonnable & bien fait.

Le 18.
Mai
1686.

A MADEMOISELLE ***

Le dessein de cette Lettre est de rendre utile la crainte des jugemens de Dieu; de diminuer celle de la mort; d'y préparer par des sentimens de penitence. & d'humilité; & de perfectionner ces sentimens par un grand amour pour Jesus-Christ, & par une vive esperance en sa bonté.

J'Espere, Mademoiselle, que votre santé se retablira, au lieu d'entrer dans le sentiment que vous avez qu'elle deviendra plus languissante. Votre foi vous console de cette peniée, & c'est par intérêt que je m'en afflige; mais sans oublier que c'est la volonté de Dieu qui règle tout, & qu'elle sera pour vous une volonté de mise-

misericorde. L'évenement peut être contraire à mes desirs naturels ; mais je suis bien assuré qu'il ne le sauroit être à ceux que vous inspire la pitié.

I. Si la Providence vous prolonge votre exil, ce sera sans doute pour y devenir plus juste & plus humble ; & si elle veut bien en abréger l'incommodité & la longueur, ce sera pour vous délivrer de ce qui fait la matiere de votre gémissement, c'est-à-dire de vos foiblesses, de la dure necessité de déplaire encore à Dieu par vos imperfections, & du danger continuel de le perdre. Si vous vivez, ce doit être pour JESUS CHRIST : & si en perdant quelques momens vous entrez dans l'éternité, ce sera pour y jouir de lui. Après cela, que sa volonté soit faite. La vie est un terrible poids & qui charge bien nos comptes, si elle n'est bien sainte. La seule grace du Sauveur peut la rendre telle. Nous n'y avons aucun droit ; & une partie de notre justice consiste à reconnoître combien nous en sommes indignes. Nos infidelitez s'augmentent chaque jour, & quelquefois notre exactitude diminue. Où est donc notre sûreté ? Elle n'est certainement ni à vivre ni à mourir, mais dans la miséricorde unique de celui qui nous rend justes pendant la vie, & qui veut nous rendre heureux après la mort.

II. Dès qu'on separe de sa bonté tous les états où nous pouvons être, il n'y en a point qui ne soit un écueil. Sa veue est éternelle, & tous les temps lui sont presens. Il nous voit déjà établis dans cette situation qu'il nous a préparée. Avant que nous soyions temoins de son jugement, nos cœurs lui sont ouverts ; & tout ce que nous pouvons faire de mieux est de nous tenir en paix sous ses yeux & sous sa main ; de faire usage du present, en lui abandonnant le succès de l'avenir ; de devenir riches en bonnes œu-

œuvres, en lui laissant l'autorité d'en juger, & d'en séparer l'alliage que nous y avons mêlé; enfin de travailler à lui plaire, à le fléchir, à attendre sa bonté par nos larmes, sans vouloir nous mettre à sa place, en nous mêlant de pénétrer ce qu'il s'est réservé.

III. Il nous suffit de savoir que l'inquiétude & le trouble l'offensent, parce que ces dispositions font injure à son application sur nous, & à son amour; qu'il n'est point honoré par des frayeurs excessives, ni par des réflexions accablantes sur le passé; qu'on ne peut l'honorer que par ses propres dons, & que tout ce que sa grace ne fait point en nous, est incapable de le fléchir; que la crainte qu'il nous inspire est toujours tranquille, parce qu'elle est humble, & fondée sur une confiance qu'il ne nous traitera pas comme il lui a plu de nous convaincre que nous le mériterions; en un mot, qu'il nous commande d'espérer, & que l'espérance chrétienne doit être comme celle d'Abraham, contre toute vrai-semblance, *contra spem, in spem credit.*

Rom. 4.
18.

IV. Nous trouvons quelquefois de l'humilité à ne rien voir en nous de bon & de saint, & peut-être que nous serions plus humbles si nous avions de la reconnoissance. Dieu fait ce qu'il nous a donné. Ce que nous avons de notre fond, est certainement mauvais, mais il n'est pas certain que nous aïions été abandonnez à notre misère, & que la bonté de Dieu ne nous ait pas regardés dans notre indigence. C'est à lui à démêler ce qui vient de sa grâce, d'avec ce qui vient de notre cupidité. Le fond de notre cœur nous est impenetrable, lui seul peut le sonder; & le plus court est de nous en remettre à son jugement.

V. On voudroit savoir à quoi s'en tenir: voir ses comptes en bon état; être sur de ce qu'on

qu'on a acquitté ; trouver des ressources pour le reste ; & se reposer sur quelque chose de moins incertain à notre égard que la miséricorde de Dieu. Mais tout cela est plutôt l'effet de notre peu de foi & de notre orgueil, que d'une sincère pénitence. Le juste vit de la foi. Il ne voit rien ; il ne sent rien, il ne paroît avoir aucun appui. Tout semble fondre sous ses pieds. Tout échappe à ses mains. Il ne trouve en lui-même qu'une réponse de mort, & c'est même parce qu'il ne trouve en foi que des sujets d'affliction & de crainte, qu'il établit sa confiance en Dieu seul.

Hab. 2. 4.

Rom. 1.

17.

2. Cor. 1. 9.

VI. S'il sentoît un autre appui, & s'il voioit une autre ressource, il s'attacheroit avec moins de force à la main puissante de son libérateur. Il faut que tout disparoisse à nos yeux, excepté la seule miséricorde de JÉSUS-CHRIST, qui est la source de nos mérites, de nos bonnes œuvres, & de notre pénitence. Mais il ne s'ensuit pas qu'il faille tomber pour cela dans le découragement ; autrement ce seroit une preuve que nous aurions établi notre espérance sur notre propre justice. Nous pouvons être pénétrés de la vue de notre misère ; la sentir avec confusion & avec douleur ; c'est même notre plus important devoir ; mais si nous terminons à cette vue & à cette amère douleur toute l'attention de l'ame, nous n'accomplissons qu'une partie de notre devoir ; & peut-être n'y a-t-il rien en tout cela qui ne soit humain, & qui ne puisse être l'effet ou d'une vanité travestie en humilité, ou d'un secret déplaisir de n'être pas telle qu'on voudroit être à ses propres yeux.

VII. Il faut plus se souvenir de son médecin que de ses misères. Il faut l'aimer encore plus qu'on ne se méprise. Il faut plus attendre de sa bonté, qu'on ne craint ses propres injustices. Car de quelle utilité sont nos gémissemens & nos

lar.

larmes, si nous ne les répandons pas dans le sein de notre bon Maître? Que nous sert-il de nous affliger, & d'être accablés sous le poids de nos fautes & de nos imperfections, si nous n'allons pas vers celui qui invite avec une bonté si tendre toutes les personnes qui sont dans la douleur & l'accablement.

Matt. II.
28.

VIII. Il ne s'agit pas seulement de savoir combien nous sommes injustes, ingrats, infidèles; cette connoissance ne nous guérit point. Un malade n'en est pas moins malade, ou pour connoître son mal, ou pour en faire de longs recits. Il faut se jeter avec amour entre les bras de celui qui peut dans un moment combler le pauvre de ses dons & de ses richesses. Nous avons beau nous tourmenter; il n'y a que sa main qui puisse fermer nos plaies, & guérir les blessures d'un cœur brisé. Tout le temps que nous passons à nous occuper de nous, à nous dévorer de chagrins, à nous inquiéter par des réflexions qui ne se terminent qu'à l'abattement, est un temps certainement perdu. Le plus court est de sortir d'un logis qui tombe en ruine; sans s'amuser à en déplorer le débris; & d'aller chercher dans les plaies sacrées de JESUS-CHRIST un azyle plus ferme & plus solide.

Eccli. I.
23.

IX. Si l'on vous disoit d'établir votre repos dans vous même, & d'élever une maison sur vos vertus, vous auriez raison de vous trouver très malheureuse. Mais on vous prie au contraire de vous quitter vous-même, d'y renoncer, d'aller chercher ailleurs & votre repos, & votre établissement. Toute l'Ecriture ne vous ordonne autre chose. JESUS-CHRIST est la pierre ferme. Il proteste qu'aucun de ceux qui viendront à lui ne sera rejeté. Il nous apprend que les plus petits, les plus pauvres, les plus abbatus sont ceux qu'il distin-

distingue. En quoi donc peut consister votre crainte?

X. Quand vous n'auriez jamais fait aucun bien, & que vous auriez vécu jusqu'ici dans un entier oubli de vos devoirs, que faudroit-il faire pour en obtenir le pardon? L'Évangile nous l'apprend à vous & à moi? il faudroit beaucoup aimer. Il n'y a qu'une charité extraordinaire qui puisse effacer des infidélités non communes. Et pourquoi donc languissons-nous dans une crainte qui nous lie & qui nous resserre, qui limite les grâces de Dieu par les bornes étroites de notre cœur; qui nous tient courbez vers nos pechez, sans nous laisser la liberté d'envisager la beauté de la justice; qui affoiblit en nous la piété & la dévotion; qui ne nous représente la bonté de Dieu qu'en éloignement, & comme un bien auquel nous n'avons plus de droit; & qui nous arrête en nous-mêmes & dans notre misère, au lieu que nous devrions nous hâter, à l'exemple de l'enfant prodigue, d'aller trouver notre père, & de quitter le pays où nous séchons de faim & de langueur depuis si long-temps.

XI. Nous n'avons point d'autre moyen pour aller à lui, que la confiance & l'amour. Tout ce qui s'oppose à ces vertus, s'oppose à notre salut. C'est une tentation grossière, qu'une excessive timidité. Il faut faire effort pour approcher de JÉSUS-CHRIST, si l'on a eu le malheur d'en être séparé. Il est vrai que ce doit être humblement, & avec les sentimens de cette admirable femme qui toucha le bord de sa robe avec tant de foi; mais rien n'est plus humble, plus reconnoissant, plus respectueux que la charité. Une crainte excessive est orgueilleuse, car il y paroît plus d'attachement à ses propres lumières, que de soumission aux ordres de Jésus-Christ. Une personne bien humble espe-

re, parce qu'il lui commande d'espérer; mais une autre, qui se croit bien éclairée & bien prudente; s'avise de raisonner sur le commandement de son Sauveur. Il lui semble qu'il s'est trompé, s'il parle à elle; ou qu'elle se trompe, si elle s'applique les promesses qu'il a faites aux autres. Et demandez-lui sur quoi elle fonde tous ces raisonnemens: c'est, dit-elle, qu'il n'est pas possible qu'étant aussi coupable que je la suis, une telle bonté soit pour moi. Elle croiroit donc la meriter, si elle étoit plus juste; & elle est bien persuadée que Dieu ne peut aimer que les personnes qui le méritent: & vous voyez quelle vanité & quelles tenebres il y a dans toutes ces réflexions.

XII. Une personne qui connoît un peu la Religion, raisonne bien autrement. Elle est fortement convaincue de cette importante vérité, que Dieu ne peut aimer hors de lui que ce qu'il a résolu de rendre aimable par ses dons; que sa miséricorde est gratuite, & sans autre motif, sans autre fondement, sans autre cause, que ce qu'elle est miséricorde. Il lui plaît d'avoir pitié de nous; c'en est assez: il ne faut plus demander de raisons. Dieu a une bonté digne de lui, & il fait miséricorde en Dieu. Quand nous aimons, nous supposons un bien; quand Dieu aime, il le produit. Nous avons besoin de ce que nous aimons, & Dieu est le bien souverain de tout ce qu'il veut aimer. Tenons-nous en donc à cette admirable parole de

LUC. 12. 32. *Jésus-Christ dans l'Evangile: Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à mon Père de vous donner son royaume. Il parloit à ses Disciples qui devoient tant faire de choses; & cependant sur quoi veut-il que leur espérance soit fondée? Il a plu à mon Père. Ces mots valent tous les discours; & les humbles, dont ce petit troupeau est composé, en comprennent bien*

la

la force. Vous avez été vendus pour rien, di-Isai. 52. 3. soit un Prophete de la part de Dieu ; & moi je vous rachetterai pour rien : c'est-à-dire, vous ne sauriez rendre une bonne raison pourquoi vous vous êtes livrez au demon ; il est devenu votre maître, parce que vous l'avez voulu ; & moi je deviendrai votre liberateur, parce que je le voudrai. D'autres raisons, il n'y en a point. 3^e Ezech. 36. vous sauverai pour la gloire de mon nom. Pour 22. & 32. moi-même, dit-il ailleurs, & comprenez le bien.

Cela doit calmer toutes nos fraieurs. Car enfin qui sommes-nous, pour oser pretendre connoître mieux ses sentimens que lui-même ? Il nous encourage, il nous console : & où seroit la pieté, si nous rejettons ses consolations ?

XIII. Il n'en est pas de sa parole comme de celle des hommes. Tout ce qu'il dit est la verité même. Il ne faut donc pas écouter, quand il menace ; & se retirer, quand il console. Il ne recompense que la crainte qu'il inspire, & celle qu'il inspire est toujours fidelle, & toujours paisible. Toutes les veritez sont liées, & routes les vertus le sont aussi. Il ne nous est pas permis de servir Dieu comme il nous plaît. Il est le maître ; & quand il veut nous faire honneur, il faut le recevoir. S'il veut nous laver les pieds ; s'il veut entrer dans notre maison ; s'il veut nous inviter à la table, nous devons en avoir & de la reconnoissance & de la joie. Nos pretendus complimens sont des desobeissances. Il fait mieux en quoi consiste sa gloire que nous. Croyons donc que nous l'honorons par notre amour, par nos actions de graces, & par notre confiance. Il l'a dit en termes formels ; & il faut douter de tout, si nous doutons d'une verité si solennellement attestée.

XIV. Ce qui nous trompe, est que nous mesurons presque toujours sa bonté & sa patience

sur la nôtre; & comme nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes, nous avons une extrême peine à nous persuader qu'il puisse souffrir nos foiblesses. Une vie si longue, disons-nous, si comblée de grâces & de bienfaits, & si inutilement consumée, que peut elle meriter d'un Dieu qui est la justice même? Nos fautes sont réelles & palpables, & notre penitence n'en a pas même l'ombre. Tout devoit être plein, & nous nous trouvons les mains vuides. S'il étoit permis de reculer, on espéreroit; mais le temps de semer est passé. Celui de rendre compte est venu; & sur quoi peut être fondée la confiance qu'on tâche de nous inspirer? Sur quoi, Mademoiselle? Sur ce qui servoit de fondement à celle du pécheur crucifié au même lieu que JESUS-CHRIST. Qu'avoit-il fait avant qu'il esperât? Quelles œuvres avoit-il faites avant que de croire en son Sauveur, qui est aussi le nôtre? Sa foi, son esperance, & son amour pour JESUS-CHRIST lui tinrent lieu de tout autre mérite; & il est étrange que nous ne voyions pas que ce mérite peut devenir le nôtre.

XV. Si nous devions être riches par notre propre fond, nous pourrions être inconsolables dans notre indigence; mais plus nous sommes pauvres, plus il nous est permis de recourir au trésor infini des merites de JESUS-CHRIST. Est-il possible que tous les Justes de l'ancien Testament, & tous les Saints du nouveau, y aient puisé leur justice & leur innocence, & qu'il soit une source éternelle de grâces & de sainteté jusqu'à la fin des siècles, & que ce fond inépuisable ne soit épuisé que pour vous? D'où vient qu'il n'y a que vos blessures qui soient sans remède? Serez vous la seule que le sang de JESUS-CHRIST ne pourra pas blanchir? Vous voilà donc plus injuste qu'il n'est bon; & qui peut

peut souffrir un seul moment une telle pensée? A quoi tient-il donc que vous ne vous plongiez dans cet océan & ce deluge de miséricorde? Quoi, tout le monde en sera inondé, & il ne sera pas assez abondant pour vous laver? Helas que notre foi est petite! c'est là notre plus grand mal. Nous nous amusons à faire des questions sur la profondeur & la largeur de cette mer, pendant qu'un million de pénitens & de justes s'empresrent pour s'y plonger.

XVI. Imitons-les au moins dans les derniers momens. Si nous avons perdu beaucoup de temps: ne perdons pas ce qui nous reste; & hâtons nous de prendre en JESUS-CHRIST ce qui nous manque. Ses richesses ne peuvent-elles pas nous consoler de notre pauvreté? & nos dettes passent-elles les forces de celui qui est notre caution? Mais nous avons tant de fois abusé de sa patience: je le suppose. Mais nous avons profané le sang de la nouvelle alliance: je le crois. Le remède est-il de s'éloigner du Sauveur? Qui est-ce qui pardonne les secondes fautes? N'est-ce pas le même Seigneur qui efface les premières? Y a-t-il un sang à répandre qui ôte le péché qu'on commet en profanant celui que JESUS-CHRIST a répandu? Toute notre justice vient de la même source: & cette source ne peut être tarie que par notre infidélité.

XVII. Quelque déreglée qu'ait été notre vie: nous sommes à celui qui nous a achetés d'un prix infini; & notre consolation, aussi-bien que celle de saint Augustin, doit être qu'il n'y a personne qui puisse le rembourser. Ma mere, disoit-il à JESUS-CHRIST dans ses Confessions, ne répondra pas qu'elle ne doit rien. Elle seroit perdue, si elle repondoit ainsi. Mais elle répondra que vous lui avez tout remis; & que personne ne peut vous rendre le prix qu'elle

vous a coûté. Ainsi il ne s'agit pas de savoir si l'on est innocent ou pécheur. Quiconque n'est pas lié à JESUS-CHRIST, périra infailliblement; & quiconque s'attache fortement à lui, certainement ne périra point. Tout le reste peut passer: mais les promesses du Fils de Dieu sont immuables. Tout peut nous tromper: mais l'espérance en notre Seigneur JESUS-CHRIST ne peut tromper personne: *Spes autem non confundit.*

Rom. 5. 5.

XVIII. C'est assurément une présomption que d'espérer, en continuant à vivre dans le dérèglement; c'est une temerité. Mais dès qu'on veut être à Dieu, & dès qu'on pense sérieusement à lui plaire: on ne peut trop espérer. Il faut se livrer à sa miséricorde; prendre pour soi toutes les promesses qu'il a faites à ses Elus; se regarder comme déjà sauvé par l'espérance, *spes salvi facti sumus*; & travailler avec une humble reconnaissance à s'assurer une grace dont on a déjà reçu les prémices. Ces prémices, Mademoiselle, sont la connoissance & le mépris de nous-mêmes. C'est par là que le salut commence; & la plus grande marque de la miséricorde de Dieu sur une ame, est la forte persuasion qu'elle n'a de son propre fond rien de véritablement bon ni de salutaire. Sans une grace dont nous ne pouvons assez estimer le prix, nous ne connoîtrions point nos fautes; nous n'en serions point touchés; & nous ressemblerions à cet Evêque de l'Apocalypse, qui croioit n'avoir besoin de rien, pendant qu'il étoit aveugle, & dans une honteuse nudité.

Rom. 8.
24.Apoc. 3.
17.

XIX. Quelles actions de grâces ne devez-vous donc point à Dieu, de ce qu'il ne vous a point abandonnée à vos tenebres, & à la dureté de votre cœur? & qu'elle preuve pourriez-vous désirer de son amour, qui fût plus évidente que la conviction où vous êtes que personne n'en est plus

plus indigne que vous ! Helas ! nous sommes trop misérables, pour être si bien persuadés de notre misère par nous mêmes. Plus nous sommes pauvres : & plus nous sommes orgueilleux ; & c'est déjà être fort riche, que d'être bien touché de sa pauvreté & de sa misère.

XX. Je n'ai donc garde de vous consoler en vous diminuant l'idée que vous avez de votre vie passée, & de celle du siècle, & de celle de la solitude. Je voudrois au contraire pouvoir ajouter à ce que vous en voyez, tout ce que Dieu y découvre : car il s'en fait bien que votre lumière aille aussi loin que la sienne. Mais je vous supplie de le remercier du fond du cœur de n'avoir pas permis que vous vous soyiez endormie dans un état si terrible, & de vous avoir fait comprendre que vous êtes perdue s'il vous traite dans la severité de sa justice. Tout le monde passera nécessairement par la desolation où vous êtes ; les uns pendant la vie : & les autres après la mort. Toute injustice sera confondue, tout orgueil sera mis en poudre. Toutes les fausses vertus seront dévoilées. Toutes les actions seront éprouvées par le feu. Dieu reprendra ses dons & ses grâces : & il nous laissera nos infidelitez & nos ingrattitudes. Alors toutes les nations seront muettes. Et il n'y aura de sauvez, que ceux qui se seront mis volontairement, & dès cette vie, dans cette disposition d'humiliation & de repentir ; où la vue du Tribunal de JESUS-CHRIST fera entrer nécessairement, mais inutilement tous les autres.

XXI. Que la gloire soit donc rendue à sa miséricorde, de ce qu'elle vous humilie maintenant avec fruit, au lieu de vous écraser dans l'autre vie. Regardez cette nouvelle bonté sur vous, comme l'une des plus importantes grâces que Dieu vous ait faites. Au lieu d'en prendre sujet de vous décourager : servez-vous-en au

contraire comme du plus légitime & plus solide motif de votre confiance. Ce n'est point ainsi que sont traitez les reprouvez. Ce n'est point ainsi que sont jugez les hypocrites. Ils se flattent dans leur vanité; ils vivent dans l'illusion: ils meurent dans leurs tenebres; & ils ne commencent à se frapper la poitrine, que lorsque les larmes sont inutiles. Ce seroit un grand malheur si les vôtres cessoient de couler. Il est juste, selon la maxime de saint Augustin, que les plus innocens se préparent à la mort par la penitence: & à plus forte raison les coupables. Mais la joie doit adoucir les larmes. L'amour & la reconnoissance doivent y avoir autant de part que la douleur. Et vous devez esperer que JESUS-CHRIST n'y est pas moins sensible depuis qu'il s'est caché à nos yeux, que lorsqu'il vivoit parmi les hommes.

XXII. Vous savez avec quelle bonté il consolait toutes les personnes affligées; & en particulier avec quelle tendresse il recevoit les pécheurs qui imploroient sa miséricorde. Croiez-vous qu'il ait changé de sentiment depuis qu'il s'est rendu invisible? Si cela est; l'Evangile nous trompe. Il nous faut une autre loi, & de nouveaux Apôtres pour nous faire connoître les pensées & les volontez de Dieu. Mais si cela n'est pas, & s'il est au contraire indubitable que JESUS-CHRIST a conservé les mêmes entrailles de miséricorde qui l'ont porté à nous visiter: pourquoi n'esperez-vous pas de lui ce que vous en eussiez obtenu, si vous aviez eu la consolation de vivre avec lui? Que lui eussiez vous dit, si vous aviez pû lui embrasser les pieds, & repandre votre cœur en sa présence? Avec quelle humilité lui eussiez vous decouvert toute votre vie? Avec quelle confiance en eussiez-vous attendu le pardon? Enfin avec quel amour eussiez-vous répondu à une telle grace? Et pour-
quoi.

quoi donc ne faisons-nous pas maintenant toutes ces choses, au lieu de nous accabler d'une douleur stérile, comme si nous n'avions point de Sauveur: ou comme si celui qui l'étoit, avoit cessé de l'être?

XXIII. Il est le même dans tous les temps. C'est notre foi qui est changée, & non sa bonté. Devenons plus fervens, & plus fidèles: & nous le trouverons à notre égard tel qu'il le fut pour le Publicain, pour Zachée, pour le Centenier, pour le Lepreux, pour la Cananéenne, pour la Pécheresse. Tout cela n'eût point été écrit, s'il n'eût pas du être vrai dans tous les siècles. L'Evangile est éternel, *Evangelium aeternum*. Le Apoc. 14. Ciel & la terre passeront: mais rien de ce qui y est écrit ne passera. Voilà ce qui doit faire votre confiance & la mienne.

A LA MÊME.

Le 21.
Oâobre
1686.

Les Chrétiens doivent désirer la mort. Motifs d'un tel desir, & d'une humble confiance en Jesus-Christ. Combien les personnes à qui la naissance & d'autres qualitez ont attiré de la distinction, sont obligées de s'humilier avant la mort.

I. **O**N vit au milieu des infirmités & dans l'ombre même de la mort, quand Dieu le veut: Plusieurs sont emportez par un seul coup, quand

D.

ils

ils croioient avoir beaucoup de vie : & d'autres font long-temps suspendus par un fil imperceptible entre le danger de mourir, & celui de vivre. Il n'y a que sa volonté qui regle tout, & qui preside à tout ; & nous sommes bien-heureux quand c'est une volonté de miséricorde qui marque notre dernier moment. Il n'importe qu'il soit avancé, pourvû qu'il soit bien saint : & c'est au contraire une terrible consolation, que celle de vivre long-temps quand on en desire moins l'autre vie. Après tous nos délais & toutes nos craintes, nous arriverons comme les autres à notre mesure ; & le temps finira pour nous, aussi-bien que pour eux.

II. La difference ne consiste donc pas dans ce plus ou ce moins, qui n'est rien quand tout est fini : mais dans la separation qui se fait au bout du chemin. Qu'on y coure avec rapidité, ou qu'on s'y traîne long-temps : c'est une distinction qu'on oublie à la mort, & qui n'est bonne qu'à être oubliée. Mais la maniere dont on est placé après cette course ; la distinction que Dieu met entre ceux qui arrivent au même terme ; & la situation éternelle qu'il donne à chacun de nous, merite seule toute notre attention.

III. Que Dieu ordonne donc, comme il lui plaira, de la longueur du chemin : il en est le maître ; & nous devons être bien aises qu'il le soit. Qu'il l'abrege même s'il le veut : il nous fera plaisir. Nous n'esperons rien ici ; l'Evangile ne nous y promet que des afflictions ; & nous sommes bien convaincus par notre propre experience que nous n'y pouvons avoir ni de solide joye, ni de paix. Mais pour le terme, ô mon Dieu ! faites, s'il vous plaît, qu'il soit heureux. Vous nous defendez sur cela l'obéissance & la soumission que vous nous commandez dans tout le reste. Et il n'y a pas moyen en effet de considerer de près l'affreue separation que vous met-

mettez entre vos Eûs, & vos ennemis, à la fin d'une vie qui avoit quelquefois paru au dehors presque semblable, sans vous conjurer avec des torrens de larmes de nous benir, dans le temps que vous prononcerez contre tant d'autres un anathème éternel. Hélas ! que nous serviroit-il alors d'avoir vécu, ou autant qu'Adam, ou depuis lui jusqu'à nous, si nous n'en étions ni plus justes, ni mieux convertis ?

IV. Tout sera anéanti, excepté la vertu ; tout nous sera ôté, excepté la charité. L'amour seul des choses éternelles sera éternel. Et quelle douleur seroit la notre, si lorsque nous nous trouverons aux pieds de JESUS-CHRIST, il avoit sujet de nous reprocher que nous y avons été traînez malgré nous ? Qu'attendons-nous de voir, si nous craignons de le voir ? Qui nous rendra heureux, si ce n'est lui ? Et comment pouvons-nous nous affliger de ses retardemens & de son absence, si sa présence nous effraie ? Y a-t-il une plus grande punition du péché que notre misère, nos ténèbres, & notre exil ? Et cependant nous sommes tout prêts de demander en grace que cet état continue. Hélas, Seigneur ! faites nous miséricorde sans nous consulter, & sans prendre notre avis. Venez à nous, puisque nous n'avons pas le courage d'aller jusqu'à vous. N'ayez égard qu'à votre bonté, sans en avoir à notre peu de foi, & à notre ingratitude ; & faites nous entrer dans votre joye, malgré nos larmes & notre douleur.

V. On comprend aisément comment l'amour propre se hâte d'être délivré de la vie. Il suffit d'être lâche, pour aimer la fin du travail. Mais il faut qu'il y ait quelque chose d'impenetrable dans le cœur de l'homme, qui le fasse résoudre à tout souffrir malgré son impatience, plutôt que d'être heureux en mourant, quoi qu'il ne desire que le bonheur. *Pati non vultis, mori non*

vultis; quid faciam vobis? C'est ce que J E S U S-CHRIST dit un jour à un bon Evêque, au rapport de S. Cyprien. Vous ne pouvez souffrir ni la vie, ni la mort, parce que vous ne pouvez ni être patient, ni être soumis; comment voulez-vous donc que je vous traite? Il faut reconnoître humblement que c'est là notre disposition; & demander à celui qui nous fait voir qu'elle est injuste, qu'il ait la bonté de la changer. Nos infidelitez passées, & nos foibleſſes présentes paroissent la rendre excusable, mais un mal ne se guérit point par un mal; & ce n'est pas un moyen pour expier ses fautes, que d'en commettre une plus grande. La timidité & l'abattement ne couvrent pas nos imperfections, il n'y a que l'amour & la confiance en J E S U S-CHRIST qui ayent ce privilège.

VI. Adam eût mieux fait de répondre à Dieu dans le moment qu'il l'appella, que d'aller se cacher par la peur qu'il en eut. Il ne l'évita point; & il ne fit qu'ajouter la fuite à la desobéissance. S'il eût connu la bonté de son Maître, il eût dû demander pardon, & s'approcher. Ce n'est point un autre qui pardonne, & un autre qui juge, c'est un même Seigneur qui remet les pechez, & qui les punit. A qui donc irons-nous, si nous le fuions? Il faut bien nécessairement aller à lui; & pourquoi donc n'y pas aller avec confiance? Il nous le commande; il fait de cette confiance une vertu; il lui promet tout; & tout ce qu'il a souffert pour nous, a été pour la rendre plus pleine & plus entière. Que pouvons-nous penser après cela qui soit capable d'excuser notre timidité, & notre fuite? Un serviteur qui étoit obligé de veiller pendant l'absence de son maître, est encore plus coupable s'il s'enfuit à son retour, ou s'il le laisse long-temps à la porte, de peur d'en être repris.

VII. Il faut bien faire à la fin, si l'on a eu
le

le malheur d'avoir été infidelle dans le reste de sa vie. Ce qui l'eût rendu sainte, eût été l'attente continuelle de Jesus-Christ; & ce qui en peut sanctifier les derniers momens; est un amour & un desir si ardent, qu'il puisse nous dédommager de toute l'indifférence passée. Si nous délibérons dans les derniers tems; si nous hésitons; si nous regardons comme une dure nécessité, celle où Jesus-Christ nous met de sortir d'icy; & d'aller à luy; il est juste qu'il se tienne offensé de nos irresolutions, & qu'il nous traite selon notre peu de cœur, & notre peu de foy. Il n'a qu'à nous abandonner à notre timidité, pour nous en punir. Nous pouvons lasser sa miséricorde, & arracher de sa justice une permission funeste, ou de demeurer icy sans sa protection, ou d'être même tout à fait séparé de luy.

VIII. Cette seule pensée doit faire trembler les personnes trop irresoluës. Car Jesus-Christ passe, & quelquefois rapidement. Il jette la vûe en passant sur ceux qui sont prêts à le suivre. Il appelle les uns; il fait signe aux autres; mais il faut être prêt au moindre signe. Car on ne fait pas s'il y en aura quelqu'autre ou plus clair, ou plus précis. Notre place peut être donnée à un serviteur plus affectionné, plus empressé, plus diligent.

IX. Quand nous voulons retenir des domestiques pour toute la vie, nous les choisissons; & c'est pour l'ordinaire ceux qui nous sont le plus attachez, & qui se trouvent heureux à notre service. S'ils s'affligeoient d'y demeurer; s'ils recevoient mal la priere que nous leur en ferions; & s'ils abusoient de la douce violence avec laquelle nous nous efforcions de les retenir, assurément notre affection pour eux se changeroit en indignation. Et pourquoy donc ne craignons-nous pas que Jesus-Christ nous rejette, si nous fremissons, si nous pleurons,

quand il nous met au nombte de ses domestiques pour l'éternité, & qu'il nous délivre de l'incertitude désolante où nous sommes durant cette vie?

X. Il faudroit, si nous avions quelqu'étincelle d'amour & de foy, tâcher de meriter ce discernement & cette preference par un desir, une faim, & une attente continuelle. Les premieres nouvelles de l'arrivée de l'époux devroient nous transporter de joye. Nous devrions être touchez des moindres apparences que c'est luy qui frappe à la porte; & de peur de le faire attendre un seul moment, ou de nous méprendre à sa voix; il faudroit respecter jusqu'aux moindres maladies; & se réveiller au moindre mal de teste. Notre douleur unique, si nous l'aimions du fond du cœur, devroit être de ne le point voir; d'être en danger de le perdre; & de ne savoir si nous le verrons jamais. Notre esperance fondée sur ses promesses, & sur ses merites, devroit faire toute notre consolation. Et s'il arrivoit qu'il nous invitât d'aller à luy, tout le poids de notre amour devroit nous entraîner vers luy, mais sans hésiter, sans balancer, & avec une joye infinie.

XI. Il dit luy-même dans l'Evangile que dès qu'il paroitra, les aigles voleront vers luy. Il compare l'empressement de ses Elus à l'ardeur des oiseaux de proye, quand ils decouvrent de quoy la satisfaire. Et saint Paul ne trouvoit point de pensée plus consolante ni pour luy ni pour ses disciples, que celle où il se representoit JESUS-CHRIST au milieu de l'air, & les Elus enlevez & ravis par leur charité, pour aller au devant de luy, & pour ne s'en plus separer: *Rapiemur obviam Christo in aera, & sic semper cum Domino erimus.*

XII. C'est aux ennemis de JESUS-CHRIST à craindre sa venue, à se cacher à ses yeux; à deman-

1. Thessal.

4. 16.

demander que le tems de son regne soit différé. Mais pour ses Disciples, ils ne vivent que dans cette attente : *Expectantes beatam spem, & adventum gloria magni Dei.* Ils soupirent dans la prison & dans les tenebres, mais c'est avec la consolation que leur donne l'Ecriture, que le Sauveur est proche : *Veniens veniet, & non tardabit.* Ils traînent en gemissant le poids d'un corps mortel, où la cupidité vivra jusqu'à ce qu'il meure : mais ils ne tombent pas dans le découragement, parce que leur libérateur détruira cette maison de boue, où ils sont si étroitement & si indignement logés & qu'il leur donnera un corps dont la gloire sera une imitation de l'éclat, & de la majesté du sien : *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostrae, configuratum corpori claritatis suae.* Sans cette bienheureuse esperance, comme l'appelle saint Paul, il faudroit se desesperer. Car le moyen de vivre ici au milieu des scandales, des dangers, des ennemis, des infirmités de l'esprit & du corps, des craintes, & des maux plus grands encore que nos craintes, si l'on n'esperoit d'en sortir ? Le moyen de porter long-tems cette faim interieure qui nous dévore, cette inquiétude continuelle qui agite & qui fatigue le cœur, ce desir infatigable du repos, du bonheur, de la paix, si l'Ecriture ne nous promettoit qu'un jour tout cela sera rempli ; & si la mort ne nous délivroit d'une vie où tout cela est à jeuh, & où il n'y a rien qui puisse ni nous defalterer, ni nous nourrir ?

XIII. Notre thésor est ailleurs ; notre bien est ailleurs. Si notre cœur y est, quel supplice ? Et s'il n'y est pas, quelle injustice, & quel malheur ? Notre affliction ne doit donc pas être de ce que le tems de notre exil est abrégé : mais de ce qu'il est trop long : *Hæc mihi, quia incolatus meus prolongatus est !* Le démon trou-
voit

Tic. 2.

13.

Philipp. 3.
20. & 21.

Psalm. 119.

Matt. 8.
29.

voit que Jesus-Christ étoit venu trop tôt, & avant le tems, parce qu'il n'en attendoit que sa condamnation & sa perte : *Venisti ante tempus torquere nos*. Mais les Saints, qui son representez dans l'Ecriture sous la figure d'une épouse qui attend avec impatience son époux, s'affligent amèrement de ce qu'il les laisse trop long tems dans un desert sans route, & sans rafraichissement; & non seulement ils tâchent de hâter sa venue, en luy disant avec un amour infiniment tendre : *Amen, veni Domine Jesu* : mais ils conjurent encore ceux qui entendent leurs gémissemens, de se joindre à eux, & de prendre part & à leur douleur & à leur priere : *Et qui audit, dicat, Veni*. &c.

Apoc. 22.
20.

XIV. Le tems où cet amour doit être plus fort & plus sensible, est celui de la maladie, car tout l'avertit, tout le réveille, tout l'échauffe. Il est sur le point de jouir du bien infini qu'il desire depuis si long-tems. Il attend à chaque moment sa liberté. Il écoute avec une secrete émotion, & une sainte inquiétude, si ce n'est pas à cette fois que le maître frappe à la porte. Il compte avec impatience tous les momens d'une nuit qui luy paroît d'une longueur insupportable. Il espere toujours que quelqu'un lui viendra dire cette bonne nouvelle, *Scitote quia propè est in januis* : enfin le voilà ; il arrive ; il est à la porte : & il se console cependant en conjurant toutes les personnes qui vont à luy, ou qui le servent avec une piété plus vive & plus tendre, de luy bien dire, & de luy bien faire entendre qu'il n'y a plus moyen de soutenir son absence, & ses retardemens ; & qu'on se meurt à force de l'aimer, luy qui est la resurrection & la vie : *Adjuro vos si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo*.

Matt. 24.
53.

Cent. 5. 8.

XV. Toute sa vie chrétienne depuis le baptême jusqu'à la mort, n'est, selon S. Paul, qu'un

qu'une attente continuelle de Jesus-Christ; mais une attente amoureuse, qui élève le cœur & l'esprit vers le lieu, où est Jesus-Christ, & qui rend insupportables & la terre où nous sommes condannez de traîner une malheureuse vie, & le corps qui nous y retient. D'idolâtres que vous étiez, disoit ce saint Apôtre aux Thessaloniens, vous êtes devenus les adorateurs du vray Dieu, & vous vivez dans l'attente de Jesus-Christ, qui doit descendre du Ciel pour vous y faire monter: *Conversus es ad Deum à simulacris, servire Deo vivo & vero, & expectare Filium ejus de caelis.* Voilà un abrégé de la piété chrétienne que saint Paul a trouvé suffisant pour en donner une juste idée, *servir Dieu, & attendre son Fils.* Sans cette seconde partie, la première ne peut être ni vraie, ni solide. On peut reformer l'extérieur, se faire un certain ordre pour ses lectures, ses prières, ses autres devoirs; être doux, liberal, modeste; aimer le repos, de la solitude, & la commodité du silence, sans savoir pourquoy l'on fait tout cela; sans s'informer où l'on va; sans desirer d'arriver; sans aimer sincèrement sa patrie; sans se haïr, & sans se mépriser autant qu'on y est obligé par l'Evangile; & sans compter la terre promise ni pour ce qu'elle est, ni pour ce qu'elle a coûté à Jesus-Christ.

XVI. On voudroit, si l'on en avoit le choix, être toujours réglé & toujours sage, mais sans penser à la mort; servir Dieu comme on pourroit, & ne le point voir; marcher toujours vers l'éternité, mais à condition de n'y point arriver; enfin faire à Dieu des protestations qu'il ne prendroit jamais à la lettre; & le prier toujours de nous sauver & de nous rendre heureux, à condition que ce ne seroit point en quittant la vie.

XVII. Hélas, qu'il faut que sa patience & sa miséricorde nous pardonnent de fautes, & même

me de celles dont nous avons peine à avouer que nous soyions coupables : je veux dire des dissimulations & des hypocrisies ! car toute notre vie en est pleine. Nos prieres, & nos actions même sont pour l'ordinaire des mensonges & des déguisemens ; & à moins que Dieu ne nous fasse la grace de desirer la mort , tout ce que nous pratiquons dans la Religion Chrétienne n'est qu'une ceremonie moins sérieuse que les complimens des gens du monde. Il ne faut pour le bien entendre que se souvenir de cette excellente parole de saint Augustin , que nous ne sommes Chrétiens que pour l'autre vie. Car tous les mysteres de la Religion ; toutes ses ceremonies si augustes & si saintes ; toute la grace des Sacremens ; toutes les promesses , les consolations , les menaces , les exhortations de l'Ecriture ne regardent en effet que l'autre vie. Tout nous conduit là ; tout s'y termine ; & toutes les parties de la Religion & du culte public se rapportent à l'éternité. De quelle espece seroit donc un Chrétien qui seroit fidelle à tout ce qui est prescrit dans l'Evangile , & qui aimeroit pourtant cette vie à un tel point , qu'il n'auroit pas le courage de soutenir seulement la vue de la mort , qui est le passage unique à l'éternité ?

XVIII. Qu'eût-on dit d'un Juif avant la délivrance de la captivité , qui eût suivi tous les ordres de Moïse pour l'immolation de l'agneau ; qui eût soupe comme les autres , debout , à la hâte , un bâton à la main , & tout disposé au voyage ; & qui eût même gardé toutes ces ceremonies avec plus d'exactitude & de scrupule que les autres , & qui après tout cela , eût demandé en grâce de pouvoir demeurer en Egypte ? Ne luy auroit-on pas dit que toutes les ceremonies qu'il avoit observées ; & que tous ces preparatifs étant pour le voyage , il n'avoit eu qu'une fausse obéissance , & une fausse religion ,

soit

soit dans le sacrifice de l'agneau ; soit dans tout le reste , s'il aimoit encore l'Egypte , & s'il y vouloit demeurer ? L'application qu'on peut me faire de cette comparaison (car c'est à moy seul qu'elle convient) m'est encore plus utile , qu'elle n'est honteuse ; & elle me fait souvenir que des personnes de ma profession & de mon état , & qui ont l'honneur d'être consacrées plus étroitement & plus saintement que les autres à la pieté ; & à JESUS-CHRIST , doivent aussi plus entrer dans le sens & dans l'esprit de l'Evangile , & des pratiques de la Religion ; & par conséquent être plus dégoûtées de cette vie , plus pénétrées de l'ambour de l'autre ; & plus remplies de confiance en la bonté de JESUS-CHRIST , & au prix infini de son sang.

XIX. On ne peut s'empêcher d'ordinaire de juger de la vertu par les personnes vertueuses ; & il y a peu de scandale qui ait de plus dangereuses suites , que celui que donnent quelquefois les gens-de-bien en cette occasion , parce qu'on préfère leurs derniers sentimens à ceux qu'ils avoient fait paroître lorsqu'ils avoient de la santé ; & qu'on prend ce qu'ils ont cru , & ce qu'ils ont espéré lorsqu'ils se portoit bien , pour un langage mystérieux de dévotion ; & leur peur dans la maladie , pour le temoignage sincere d'une conscience qui ne trouue nul appuy dans sa foy , non plus que les autres , & qui ne sent nulle ressource dans sa religion.

XX. Il est vrai que Dieu est le maître des dispositions dans lesquelles il lui plaît de faire mourir ses Elus ; & qu'il imprime une si vive crainte de ses jugemens dans l'esprit de quelques-uns , que leur confiance est moins sensible que leur frayeur. Mais au milieu même de leurs agitations le cœur est en paix , & l'esprit est soumis. Ils aiment plus qu'ils ne craignent.

Ils

Ils apprehendent encore plus de vivre que de mourir, parce qu'ils n'esperent rien de leurs efforts, & qu'ils attendent tout au contraire de la misericorde de JESUS-CHRIST. Leur penitence les humilie sans les desesperer. Ils voient encore leur pere dans leur juge; & ils aiment mieux s'abandonner à lui sans connoître & sans approfondir ses jugemens, que de s'exposer encore à l'inconstance de leurs resolutions, & à la legereté de leur cœur. Plus ils ont fait de fautes, & plus ils apprehendent d'en commettre, s'ils vivoient plus long-temps. Ils ne voient rien dans leur vie qui les console, mais ils ne peuvent voir sans consolation la mort de JESUS-CHRIST. Tout les abandonne, excepté l'esperance, mais cette esperance, selon saint Paul, ne laisse tomber personne dans la confusion:

Rom. 5. 5. *Spes autem non confundit.* Ils sont affligez d'avoir vécu si inutilement, si lâchement, & avec une tiédeur si inexcusable: & c'est pour cela qu'ils s'efforcent d'aimer d'autant plus vers la fin du jour, qu'ils l'ont peu fait durant toutes les autres heures. Ils se hâtent d'égaliser par leur ferveur le travail de ceux qui ont été appelez, dès le matin. Ils croient que ce qui fut dit de cette heureuse femme, à qui JESUS-CHRIST avoit remis de si grandes dettes, *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*, convient particulièrement à eux; & que c'est par la raison même qu'ils sont de grands pécheurs, qu'ils doivent beaucoup aimer, & par conséquent avoir beaucoup de cette humble confiance qui est inséparable de la charité: *Charitas omnia credit; omnia sperat.*

Luc. 7.
47.

XXI. La vûe de leurs imperfections, qui les avoit d'abord troublez, est ensuite ce qui leur fait accepter la mort avec plus de soumission & de paix. Ils comprennent que c'est une misericorde, que de leur ôter les occasions de de-

deplaire à Dieu plus long-temps, & que de les décharger du fardeau dont ils seroient assez malheureux pour augmenter le poids, s'ils vivoient encore plusieurs années. Ils se réjouissent de ce que le peché, qui les a tenus si long-temps captifs, sera enfin détruit à leur mort; de ce que la cupidité sera éteinte; & de ce que les tentations & la foiblesse de la chair seront vaincues par une grace plus abondante de JESUS-CHRIST. Ils tâchent même d'expier ce grand nombre de fautes & d'imperfections qui les étonne, par une acceptation sincere de la mort; & plus ils se trouvent criminels, plus leur sentence leur paroît juste & sainte. Ils s'humilient; ils se prosternent; ils tremblent même: mais c'est dans l'esperance de fléchir leur Juge qu'ils font tout cela; & l'esperance qu'ils ont d'être sauvez par sa bonté infinie & toute gratuite, fait qu'ils se regardent déjà comme sauvez, & qu'ils entrent déjà dans la reconnoissance des bienheureux.

XXII. Il est vrai qu'il y a des imperfections d'une certaine espece qui effraient davantage, & qui sont plus opposées à la confiance, telles par exemple que celles qui sont presque inséparables de l'état d'une longue infirmité, & dans lesquelles on retombe tous les jours. Mais quand on est malade, il y a une infinité de choses que Dieu excuse. La patience ne laisse pas d'être humble & chrétienne, quoiqu'elle soit accompagnée de beaucoup de sensibilité, & il y a quelquefois beaucoup de vertu avec une secreete disposition on à se plaindre, ou à se precautionner contre le mal, ou à le montrer un peu trop. L'éducation, le temperament, l'habitude, le tour même de l'esprit font souvent qu'on est incommodé de diverses choses que les autres ne sentent point, ou qu'ils portent avec plus d'indifference. Plus on veut alors se faire de violence, & plus on s'aigrit l'esprit. Il vaut mieux
céder

céder avec un peu de confusion à son infirmité, que de la combattre avec dépit, & sans succès.

XXIII. Ceux qui ont eu une éducation plus simple & plus forte, sont plus heureux. Ils ont moins à faire; & ils ont moins contracté du levain du vieil homme. Les autres ont ajouté un second péché originel au premier. Ils ont fortifié la cupidité commune par une autre plus criminelle & plus volontaire. Il est juste qu'ils sentent le poids des chaînes qu'ils se sont faites, & qu'ils gemissent sous le joug qu'ils se sont imposé à eux mêmes. Leur patience, leur repentir, & leur confusion peuvent reparer devant Dieu tout ce qui manque à l'austerité de leur vie, ou à leur mortification intérieure. Et ce seroit peut-être une vanité, & une injustice à une personne de qualité, & qui a eu le malheur d'avoir de quoi plaire au monde, si elle pretendoit être aussi peu fille d'Adam, que d'autres plus conformes à l'Evangile, & plus unies à JESUS-CHRIST.

XXIV. Ce n'est point en vain que le Royaume des Cieux n'a été promis qu'aux petits. Ceux qui le sont n'ont que faire de se baisser, la porte est taillée à leur mesure, & tous les passages sont pris sur leur hauteur. Mais il faut que les autres se courbent, se ployent, s'estroignent; & encore souvent ne peuvent-ils passer. Voilà l'avantage qu'il y a à être quelque chose aux yeux du monde. Il est si peu reel, qu'il y faut renoncer dès qu'on commence à apprendre le catechisme; & l'on est quelque-fois assez malheureux pour n'avoir pu y bien renoncer avant la mort.

Je suis, Mademoiselle, à vos pieds, dans le temps que j'ose vous écrire de telles choses; mais vous connoissez JESUS-CHRIST, & sa loi, & vous me pardonnez bien sans doute une liberté que vous m'avez donnée.

A L A

A LA MEME.

Motifs d'une esperance humble & chrétienne. L'orgueil est la source ordinaire du découragement.

Le 24. Novembre
1686.

I. Vous m'ordonnez, Mademoiselle, de vous écrire : mais je ne sçai si je fais bien de vous obéir. Mes lettres ont presque toujours un effet contraire à mon dessein. Je voudrois vous consoler, & elles vous affligent. Il est vrai que je ne croi pas que la consolation puisse être solide, si elle est fondée sur des ressources humaines, & qu'on soit moins misérable, parce qu'on en est moins persuadé. Mais suffit-il à un Chrétien pour se desesperer, qu'on lui montre sa misere? Sa confiance étoit-elle fondée sur sa santé, & non pas sur son medecin? Il y a une autre esperance que celle des presomptueux. On peut le connoître, & être en paix, parce qu'on connoit JESUS-CHRIST. On voit son état, ses infidelitez, ses fausses vertus, ses véritables défauts, & l'on est convaincu par cette vûe desolante qu'il n'y a rien à attendre de soi, ni de sa propre justice. Mais n'y a-t-il point d'autre justice que la nôtre? Nôtre salut est-il desesperé, parce que nous n'en serons pas les auteurs? Et la misericorde de JESUS-CHRIST qui nous cède le merite de ses souffrances & de sa vie, n'est-elle pas plus grande que notre indigence?

II. Il paroît qu'il y a de l'humilité à s'affliger avec excès de ce qu'on ne trouve rien dans le passé, ni dans le present qui nous rassure, & de ce qu'on est prêt d'arriver, les mains non seulement

ment vuides , mais peut-être même souillées. Cependant il y a un secret orgueil à tout cela : & la surprise où l'on est de se trouver dans une pauvreté si generale, est une preuve qu'on avoit un peu compté sur ses richesses. On peut dire à un pauvre qui demande l'aumône, qu'il n'a rien du tout, sans l'affliger, ou pour le moins sans le jetter dans l'étonnement. Il fait mieux son état que personne; & si quelque chose étoit capable de l'étonner, ce seroit qu'on lui apprît qu'il a quelque bien. Tenons-nous donc en paix, quoique nous ne voions en nous que des sujets de crainte & de fraieur. C'est en Jesus-Christ qu'elle est fondée cette paix, & non pas en nous: *Pacem habete in me*. Notre maison tombe en ruine, mais il nous établit sur la pierre ferme; nous perissons, mais il demeure. Ce n'est pas une chose extraordinaire que le feu consume la paille & le foin que nous avons ajoutez au fondement solide de la pieté & de la religion, mais le feu ne détruira pas ce fondement. Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui met sa confiance en l'homme, & qui se fait un bras de chair: mais celui qui espere au Seigneur, & qui se fie en lui de toute l'étendue de son cœur, ne tombera jamais dans la confusion.

III. Est-il possible, disoit saint Augustin, en parlant d'une autre maniere, que les hommes soient assez injustes pour croire qu'on leur ôte toute esperance, parce qu'on leur apprend à ne la mettre qu'en Dieu seul, & qu'ils regardent leur salut comme incertain, parce qu'on leur enseigne qu'il est entre les mains de Dieu, & non dans les leurs? Helas! sans cette verité qui est si peu entendue par la plupart des hommes, je vous avoue, Mademoiselle, que je me desespererois. Car que puis-je voir en moi, qui ne m'effraie, & qui ne m'épouvante? Sur quoi puis-je faire fond? Je marche de tous côtez sur des

des abysses, & je ne sens au fond de ma conscience qu'une reponse de mort. Mais je trouve dans les richesses inestimables de JESUS-CHRIST tout ce qui me manque. Ma misere me presse d'aller à lui, & me force, pour ainsi dire, à me precipiter dans son sein. Je reviens de mon extrême peur, en entrant par ses divines plaies jusques dans son cœur. Je deviens riche par ses dons. Je me sens comme dans une place forte; je ne vois plus mes ennemis qu'en éloignement; & plus je suis assuré de ma perte si je fors de cet azyle, plus je tâche de m'y enfoncer; plus je m'estime heureux d'y être, & plus je conjure Notre-Seigneur de ne pas permettre ou que la confiance en mes propres forces, ou que la défiance de sa bonté m'en fasse sortir.

IV. Assurément, Mademoiselle, nous connoissons trop peu ce que vaut JESUS-CHRIST, ce qu'il nous est, & ce que nous lui sommes. La distinction étonnante qu'il a mise entre nous & cette multitude infinie qu'il a laissée dans les tenebres, ne nous touche, & ne nous occupe presque point, & il me semble que ce n'est que par une methode de pieté que nous pensons à lui. Tout le poids de notre religion n'est point tourné de ce côté. Nous esperons sans lui, nous nous effraions sans lui, nous nous consolons, & nous nous affligeons sans lui. Il n'entre bien serieusement presque dans aucune de nos actions; & vous diriez que notre parti est pris, ou pour craindre, ou pour esperer independamment de lui.

V. Ces desordres paroissent moins dans nos discours; ils ont retenu plus de christianisme que nos sentimens, & c'est ce qui nous trompe. Mais une preuve que ce n'est qu'un langage, & qu'on ne compte point serieusement sur tout ce qu'on dit de JESUS-CHRIST, qui est selon saint Paul, *notre justice, notre sagesse, & notre sanctification*, c'est qu'on ne fait aucun usage de

E

tout

tout ce qu'on en entend dire ; ou que tout au plus, c'est un usage d'un moment, sans suite, sans efficace, & sans changer la disposition du cœur.

Le 15.
Decembre
1686.
dans l'A-
vent.

A LA MÊME.

C'est une consolation sur la mort d'un Ecclesiastique de merite en qui elle avoit confiance. Jesus-Christ doit nous consoler de toutes nos pertes. Caracteres d'une crainte & d'une confiance utiles. Avantages des longues maladies, sur tout pour les personnes que le monde a trop estimées.

M*** a été très sensiblement touchée de la perte qui vous est commune avec elle, Mademoiselle: mais il m'a paru par ses dispositions, que la pieté étoit encore plus vive en elle que la douleur ; qu'elle consentoit à rendre à Dieu ce que sa misericorde lui avoit prêté ; & qu'elle comprenoit que ce n'étoit point aux sens à s'affliger, de ce qu'une liaison où ils n'avoient point eu de part, étoit rompue. Quoique sa situation me fasse une extrême pitié, & qu'elle ait perdu dans un seul homme plus qu'elle ne sauroit trouver en beaucoup d'autres, je vous avoue néanmoins, Mademoiselle, que je suis plus attendri, & plus touché de votre état

Mr.

Mr. . . . étoit si capable de vous soutenir & de vous consoler; vous trouviez en lui tant de sagesse, de solidité, de sincérité, de lumière; sa charité pour vous, & votre confiance pour lui étoient si égales; & il y avoit tant d'apparence que la vie d'un tel guide seroit plus longue que votre course, que je ne puis assez m'affliger de la solitude où son absence vous laisse. Vous contribuez vous-même à augmenter ma douleur, en cherchant auprès de moi quelque consolation à la vôtre; car cette nécessité me fait encore mieux connoître à quoi vous êtes réduite.

I. Mais tout ce que je dis là est bien humain; & vous n'avez garde d'être aussi foible, & aussi dependante des sens que je le suis. JESUS-CHRIST étant notre voie, nous ne pouvons manquer de guide. Comme il est la vie, il est éternel; il survit à tous les hommes; & il subsiste seul après nos amis. Et puisqu'il est la vérité même: nous aurions grand tort de nous occuper moins d'elle, que des Ministres qui nous l'annonçoient, & qui n'avoient de leur fonds que les tenebres & le mensonge. JESUS-CHRIST étoit dans leur cœur, mais il est encore plus près de nous, étant dans le nôtre. Ils nous parloient de lui, mais ils n'étoient que les amis de l'Epoux; & si nous sommes assez heureux pour entendre la voix de l'Epoux, est-ce un si grand mal que ses amis ne nous parlent plus?

II. Il nous les avoit donnez pour un temps, afin qu'ils nous conduisissent à lui. Ils ont rempli leur ministère. Ils nous ont envoyez à lui, comme saint Jean lui envoyoit ses disciples. Si nous les pleurons trop amèrement, nous faisons injure à leur desintéressement & à leurs avis; & ce ne peut être que par ignorance & par foiblesse que nous aimons mieux retenir le Precursseur, que de le quitter pour JESUS-CHRIST.

Exod. 4.
23.

Il faut qu'il croisse, & que tout s'efface & disparoisse en sa présence. Vous attendez avec nous le libérateur d'Israël. Que Moysè meure dans le desert, ou que Josué mette après nous avoir introduits dans une terre qui n'est point notre vraie patrie, ce ne sont point là des pertes irréparables, parce que ce n'étoient point là nos sauveurs. *Mitte quem missurus es*: Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer, & ne differez plus notre esperance, en nousenvoiant des hommes, lorsque nous avons besoin d'un Dieu. Ils ont de la sainteté; mais ils n'en sont pas la source. Ils connoissent nos maladies; mais ils ne les sauroient guérir. Ils nous parlent de vous; mais ils ne sont point vous.

III. Il me semble que le saint temps où nous sommes devroit nous remplir de ces pensées. Tout nous devroit paroître inutile, infructueux, inefficace sans JESUS-CHRIST. Notre misere est infinie; & c'est une foible ressource que toutes les ressources humaines. Il nous faut un medecin tout puissant, dont la misericorde & la charité soient encore plus grandes que nos blessures. Nous nous faisons mille appuis qui peuvent à la verité nous porter quelque temps; mais qui enfin se brisent sous notre main, & qui ressemblent à ces appuis que cherchent les malades, qui les soutiennent sans leur donner ni de la santé, ni des forces.

IV. Notre propre besoin devroit nous presser de tout chercher en JESUS-CHRIST, parce que ce n'est qu'en lui qu'on trouve tout. Mais nous ne comprenons presque jamais cette verité; & la veritable raison qui fait que nous ne sommes toute notre vie que des enfans dans la vertu; que nos progres sont lents & imperceptibles; que notre timidité & notre découragement augmentent dans les occasions même qui devroient redoubler notre confiance & notre courage;

rage; est que nous ne nous établissons point bien sur le fondement unique de la vraie vertu & de la vraie justice, qui n'est autre que JESUS-CHRIST.

V. Nous vivons toujours à son égard comme des inconnus & des étrangers. Nous ne le mettons de rien. Nous ne lui disons rien. Nous l'avons au milieu de nous sans le connoître:

Medius vestrum stetit, quem vos nescitis; & telle Joan. 1. personne qui diroit des merveilles à un ami de 26.

confiance; qui lui conteroit ses afflictions, ses miseres, ses infidelitez, ses tentations, ses fraicurs avec une entiere effusion de cœur, & qui se sentiroit toute soulagée par ses discours, n'a rien à dire à JESUS-CHRIST que par truchement.

Elle ne le sent point au fond de son cœur, & elle n'y reconnoît sa presence par aucun signe de vie, suivant cette parole de saint Paul si pleine de sens:

An non cognoscitis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est? Elle ne répand jamais son ame en sa presence; elle ne le conjure point aussi tendrement qu'il le faudroit, de lui faire entendre cette parole si pleine de consolation;

Je suis ton Sauveur. *Dic anima mea, Salus tua ego sum. Sic dic, ut audiam.* Et si elle ose quelquefois lui parler comme à son Sauveur,

mille pensées de doute viennent l'effraier, & souvent ne fait-elle si elle est entendue; si ses prieres vont jusqu'à lui; s'il est aussi attentif à ses gemissemens qu'elle l'a cru; & si c'est avec quelque fruit qu'elle lui adresse ses crys.

L'infidelité a de bien plus profondes racines dans notre cœur que nous ne pensons. Tout ce qui est spirituel, & invisable est au dessus de notre portée.

Nous nous lançons quelquefois jusques là; mais par une funeste familiarité avec nos tenebres, & par lassitude, nous retombons dans nous-mêmes, où nous nous trouvons mal à la verité, mais où nous demeurons faute de courage pour chercher micux.

2. Cor. 13.

8 Aug. 1. 1. Conf. c. f.

1. 1. Conf. c. f.

VI. O mon Sauveur JESUS-CHRIST ! pourquoi êtes-vous si présent, & vous faites-vous si peu sentir ? Nous croions, mais c'est avec un grand mélange d'infidélité. Attachez-nous à vous plus que nous n'oserions nous y attacher. Il est naturel à des pécheurs de craindre le Saint des Saints. Il est même ordinaire à un coupable de ne pouvoir soutenir la vue de son Juge. Nous n'avons droit à rien ; ainsi il est de notre état de n'oser rien espérer. Mais puisque vous avez plus de miséricorde que nous n'avons de foi ; ne mesurez pas, s'il vous plaît, votre bonté sur votre confiance. Notre vaisseau est étroit, & la mer bien profonde ; mais vous pouvez élargir l'étendue de notre cœur. Si nous ne recevons que ce que nous espérons, & si vous ne nous aimez que comme nous vous aimons, que deviendront vos promesses si magnifiques ? Vous nous les avez faites sans avoir égard à nos dispositions, & vous les accomplirez, s'il vous plaît, ou en changeant nos dispositions, ou en ne mesurant pas vos libéralitez sur des bornes si étroites. Hélas, Mademoiselle ! que deviendrions-nous en effet si JESUS-CHRIST nous disoit comme autrefois : *Fiat tibi sicut vis*, ou comme il disoit encore : *Secundum fidem tuam fiat tibi ?* Quelle mesure ? Notre foi n'est peut-être pas comme un grain de senevé, & nous avons besoin d'une miséricorde infinie.

VII. Une preuve que notre foi est très petite, c'est qu'on ne peut nous représenter nos misères & notre état avec un peu de force sans nous troubler. Ce n'est presque que par diversion que nous espérons, & dans les treves que nous accordé notre conscience. Nous ne pouvons joindre ensemble la paix que donne la confiance, & la terreur que nous donnent nos pechez. Nous sommes obligés de séparer ces deux objets ; & il arrive ainsi que nous sommes dans

une

une alternative presque continuelle d'abattement & de confiance, selon que nous voions de plus près ou la miséricorde de Dieu, ou nos pechez. Et de ce mal il en arrive un autre encore plus grand, qui est que notre confiance n'est pas assez humble, & que notre crainte degenerate en desespoir. Il faut joindre par une foi vive & soutenue de l'esperance & de l'amour, ce que notre infirmité separe. Il faut voir en tremblant le nombre infini de ses fautes; en sentir le poids; en être accablé; & ne trouver dans le Ciel & sur la terre rien qui console, rien qui rassure, rien qui n'épouvante, excepté JESUS-CHRIST. Et d'un autre côté il faut découvrir en JESUS-CHRIST une miséricorde sans fond & sans rive, mais toute gratuite; mais inconcevable dans ses motifs & dans ses effets; & qui ne peut se répandre sur nous, que parce qu'elle est assez grande pour se répandre sur des indignes.

VIII. Une telle vue fait qu'on se meprise sincerement, & que le mépris va jusqu'à la haine; car il n'y a pas moyen de se voir si injuste, si ingrat, & si contraire à la Loi de Dieu, sans se hair. Mais de cette haine on passe à un amour pour Jesus-Christ qui ne se peut exprimer. On s'abysme & l'on se perd dans sa charité qui est immense. On s'efforce de la mesurer avec saint Paul, & l'on s'y noie: *Scire etiam supereminentem scientie charitatem Christi.* On s'attache à lui de toutes les forces de la volonté, parce qu'on sent qu'il n'y a de salut qu'en s'attachant à lui. On le loue, on l'admire, on le benit; on est transporté de joye de se sentir quelque étincelle d'amour pour lui; on se prepare dès cette vie aux actions de graces éternelles & continuelles de l'autre; & l'on ne voit rien ici de pressé, d'important, & de sérieux, que de songer à se le rendre favorable par toutes sortes de supplications, par une profonde humilité,

Ephes. 3.
12.

& par une attention continuelle à lui plaire.

IX. Je ne doute point M. que ce ne soit là toute votre occupation depuis long-temps ; & c'est peut-être l'une des plus grandes miséricordes que Dieu vous ait faites, que de vous tenir si long-temps entre cette vie & l'éternité, pour vous obliger à ne perdre jamais de vue l'exil où vous vous êtes fatiguée par tant de circuits inutiles, & la patrie que vous aviez eu le malheur d'oublier. Vous venez de voir que cette grace n'est pas due même aux gens-de bien ; & l'ami que nous pleurons n'a pû ménager les derniers momens, & n'a pas même eu des momens ; au lieu que vous avez des années. Quand vous n'auriez que cette marque de la bonté de Dieu, vous n'en pourriez jamais être assez reconnoissante ; mais il y en joint une autre qui est sans comparaison plus grande, en vous donnant des sentimens de penitence avec le temps qu'il vous accorde pour la faire : *Dans tempus poenitentiae, & poenitens cor tribuit.* Et vous voyez par expérience combien ces délais salutaires sont importants à des personnes que le monde a crû avoir droit d'aimer ; & qui ont été assez injustes, ou pour aimer le monde, ou pour aimer son approbation.

Hymn.
quadrag.

X. Cette plaie est si profonde, & elle jette de si longues racines, & si mêlées dans le temperament, dans les discours, dans les desirs, dans les égards, qu'on est épouvanté de trouver toute sa vie infectée de ce poison. On avoit pris pour vertu la douceur, la moderation, l'attention à n'offenser personne, & le soin de ménager les esprits les plus difficiles & les moins commodes, on croioit que c'étoit par charité qu'on vouloit édifier les uns, & avoir la paix avec les autres ; on s'étoit accoutumé à certaines manières dont la civilité pouvoit être le seul principe sans humilité ; on s'étoit nourri dans de certains sen-
timens

timens de probité, de fidélité pour le secret, de générosité, qui sont souvent excellens, mais qui peuvent aussi avoir des racines dans une vanité plus délicate que l'ordinaire; & je vous avoue que rien n'est plus utile à une personne vraiment chrétienne, que de repeser tout ce clinquant qu'on prenoit pour de l'or; que d'avoir du temps pour pleurer ses vertus imparfaites, aussi-bien que ses vices, & que de se déposer soi-même d'un certain degré d'estime & d'approbation où tout le monde a contribué à nous mettre pendant notre vie, & de s'asseoir sur la poussière, dans le sac & la cendre, avant que le juste Juge vienne nous précipiter de cette élévation où nous nous étions laissés porter, ou par notre orgueil, ou par la contagion des amitiés humaines.

XI. Je suis très-éloigné, Mademoiselle, de juger ainsi de vous. Si j'osois vous dire à quel point je vous respecte, vous me verriez pénétré de sentimens bien contraires. Mais je trouve tout cela dans la corruption de mon cœur, & j'aime mieux vous découvrir la lepre dont il est dévoré, que de laisser la moindre tâche sur votre visage. Je vous supplie très-humblement de me rendre pour ce petit office quelque assistance auprès de Dieu. Je suis plein de ses miséricordes, & je m'en sens comme environné, mais le cœur n'est point encore gagné. Je sens ma chaîne, mais je ne veux pas assez la rompre, pour la pouvoir rompre en effet. Et cependant n'est-il pas temps que tout ce qui est en moi serve JESUS-CHRIST, & que je l'aime de toutes mes forces? Voici un temps si saint. Que je devienne bon Juif pour le moins, si je ne suis pas encore en état d'être un vrai Chrétien. Que j'attende le Sauveur comme s'il n'étoit point encore venu pour moi; & que dans un temps où toute la terre est lavée de son sang, & pleine de sa miséricorde, je songe encore à

une nouvelle Incarnation. Hélas, ce sera peut-être la dernière fois que Dieu m'accordera la grâce de retourner à l'enfance du Christianisme. Et vous, Mademoiselle, qui me pressiez de hâter mon retour, pour être moins éloigné de vous lorsque vous serez délivrée de cette vie, peut-être me survivrez-vous, & continuerez-vous à faire pénitence, après que j'aurai perdu le pouvoir & le temps de la faire.

A LA MÊME.

Le 22.
Decembre
1687.

Sur la pensée & la crainte de la mort. Sur les mauvais effets d'une crainte excessive ; & sur les motifs de confiance qu'on doit tirer de l'Incarnation & de la Naissance de Jesus-Christ.

LA terre fond sous une infinité de gens, & Dieu vous tient par un cheveu. Mais ce n'est une consolation pour aucune personne fidelle, que l'esperance de mourir tard. La seule qui soit solide, est l'esperance de mourir bien. On est heureux de s'y preparer longtemps. Il faut quelquefois bien des années pour sanctifier un dernier moment. Les preparations ne sauroient être aussi longues que les suites : & tout notre temps n'est point d'une mesure égale à l'éternité. Après nos gemissemens & nos craintes, nous tombons dans un abysme sans fond & sans rive. Que tout paroît court au moment qu'on y va tomber ! & qu'on voudroit avoir eu d'autres yeux que ceux des hommes,

mes, pour avoir toujours trouvé le temps aussi rapide qu'il est, & l'éternité aussi immense qu'elle le fera toujours!

II. Ce n'est donc point la présence de la mort, ni de ce qui la suit qui peut être trop continuelle. Cette pensée est de tous les temps; & ce n'est jamais trop tôt qu'on se hâte de fléchir la colère d'un Juge, qui menace de choisir les momens où l'on ne l'attend point, & qui ne revient plus après nous avoir surpris dans le sommeil. Mais il peut arriver que cette présence vivement imprimée soit moins utile par un excès de crainte; & qu'elle occupe beaucoup l'esprit, sans reformer le cœur.

III. Il ne peut être changé que par l'amour. On peut trembler à la vue de JESUS-CHRIST comme les démons. On peut sécher de traicteur, comme notre Seigneur le dit des plus méchans: *Arescentibus præ timore.* sans cesser d'être méchant. Et ceux qui feront aux montagnes cette prière désespérée: *Cadite super nos, & abscondite nos ab ira Agni.* seront les plus durs & les plus impenitens, quoiqu'ils soient les plus effraiez. La charité craint aussi; mais c'est avec joye. Elle aime cette majesté qui la fait trembler. Et malgré son saisissement & sa peur, elle ose regarder avec confiance cette justice qui lui paroît si sainte & si severe: *Contremui amore & horrore.*

LUC. 21.
26.

Apoc. 6.
16.

S. Aug.
l. 7. Conf.
c. 10.

IV. Jamais peuple ne fut plus épouventé de la présence & de la voix de Dieu, que celui d'Israël, quand il reçut la Loi: & jamais peuple ne fut ni plus dur, ni plus indocile. Et ce fut au pied même de cette montagne qui lui avoit paru toute en feu, & sur laquelle Moïse étoit encore, qu'il préfera un veau d'or à son libérateur. Adam s'enfuit & se cacha de peur de voir Dieu, dès qu'il fut pecheur; & sa crainte fit même une partie de son péché. Il ne crut plus en être aimé, dès qu'il ne l'aima plus; & il

perdit la confiance, dès qu'il perdit l'humilité.

V. Nous avons hérité de sa disposition, comme nous l'avons fait de son orgueil. Nous ne pouvons nous persuader que Dieu soit assez grand pour s'abaisser jusqu'à notre misère; qu'il soit capable d'amour à l'égard d'une personne qui ne peut se souffrir elle-même, & qui est accablée du poids de ses iniquitez; enfin qu'il ait une patience & une bonté à l'épreuve de tout, & même de notre insensibilité pour lui. C'est là de tous les mystères de la Religion le plus incompréhensible à nos raisonnemens. Tout le monde fait comme s'il le croioit; & presque personne n'en est persuadé. Nous portons dans le fond du cœur un principe intime d'hésitation & de timidité. Nous n'osons nous fier à Dieu. Il faut pour nous mettre en repos, un autre garant que sa miséricorde, & sa fidélité dans ses promesses. Et dès que nous ne pouvons établir notre esperance sur quelque apparence de mérite, nous ne trouvons plus ni de fondement, ni de sûreté à esperer.

VI. Tous les autres le peuvent, disons-nous; ils ont raison. Ou leur innocence leur en a conservé le droit, ou la penitence le leur a rendu. Mais que peut faire une personne qui n'a rien de certain que ses desordres, & qui ne peut jeter les yeux sur sa vie sans perdre pour toujours l'assurance de les jeter sur son Juge? Cependant c'est cette excessive timidité qui est comparée aux plus grands crimes dans l'Apocalypse: *Timidis autem & incredulis, & execratis, &c. pars illorum erit in stagno ardenti igne & sulphure.* En effet, c'est de cette timidité que naissent tous les crimes. Car il n'y a point de pecheur assez desesperé pour ne point aimer Dieu, s'il pouvoit se persuader qu'il en est aimé. Ce principe d'infidélité & de desespoir est dans les uns plus agissant & mieux établi que dans les autres; mais il n'y a personne qui n'en ait quelque levain, & il y en a peu

Apoc. 21.

peu qui en connoissent toute la malignité.

VII. C'est parce que les impies n'attendent rien, qu'ils se livrent à la fureur de leurs passions: *Desperantes, semetipsos tradiderunt impuditiis*, dit saint Paul. C'est parce que le commun des Fidelles attend peu, qu'il avance peu, Et ce n'est que parce que les Saints conservent dans leur cœur la gloire de l'espérance, comme l'appelle saint Paul, *Fiduciam, & gloriam spei*, qu'ils deviennent si saints & si parfaits. Aussi l'Apôtre saint Jean croit en dire assez, que de représenter les Chrétiens comme des personnes pleinement convaincues que Dieu les aime: *Et nos cognovimus, & credidimus charitati quam habet Deus in nobis*. C'est tout dire en effet. On ne peut croire la charité que Dieu a pour nous, sans être plein de reconnoissance, de confiance, & d'amour. On aime nécessairement dès qu'on a compris à quel point on est aimé, & à quel point celui qui nous aime desire d'être aimé pour toute marque de reconnoissance.

Ephes. 4.

19.

Hebr. 3. 6.

1^{er} Joan. 4.
16.

VIII. Mais on ne peut se mettre dans l'esprit une vérité aussi sensible que celle-ci, aussi consolante, & aussi essentielle à la Religion. On s'amuse à raisonner, au lieu de croire. On craint que l'Ecriture ne nous fasse des complimens, & nous en faisons à Dieu à notre tour. On s'humilie par contradiction, & par infidélité. On croit mieux savoir que Dieu même ce qui est digne de sa grandeur; & comme s'il s'étoit mépris en nous invitant à ses nœces, & en nous assurant de sa miséricorde, nous lui marquons d'autres personnes plus dignes que nous, ou de ses récompenses, ou de son pardon.

IX. Nous écoutons, sans le savoir, les conseils d'un imposteur & d'un désespéré qui est le démon. Il nous a fait tomber du comble de la félicité par une folle espérance, & il veut nous empêcher d'y retourner, en nous ôtant la

plus legitime & la plus solide esperance que nous puissions avoir. Dieu, selon ce menteur, ne devoit pas tenir les menaces faites au premier
 Gen. 3. 4 homme; & il ne tient pas à ses artifices qu'il ne nous fasse douter si Dieu nous tiendra ses promesses. Comme il n'espere rien, il est au désespoir de ce que nous espérons. Il ne sent que la main qui l'écrase: & il voudroit que nous ne sentissions, comme lui, que le poids d'une justice sans misericorde. En un mot il ne voit que ses pechez, & ne sent que son supplice; & son unique consolation seroit de nous ôter celle que nous trouvons en JESUS-CHRIST, qui est en même temps notre Sauveur, & son Juge.

X. Croyez moi, M. nous écoutons plus cet esprit de tenebres & d'envie, que nous ne pensons; & c'est de lui que vient ce raisonnement si ordinaire, qu'on a de la peine à se figurer qu'on ait tant de part à la charité & à la misericorde de Dieu, dans un temps où l'on se trouve si dur dans la priere, si insensible à ses bienfaits, si indifférent pour ses promesses, & si peu touché de ce qui attendrit tous les autres. On croiroit tout ce que les autres voudroient de l'amour de Dieu, si l'on en sentoît pour lui; mais on est de plomb & de fer pour une si grande bonté; & que peut-on penser après cela, dit-on, des jugemens de Dieu, qui sont nécessairement si saints & si justes?

2 Joan. 4.
10.

XI. Ce n'est-là, M. qu'une grossiere illusion. Car il est de foi que Dieu nous aime le premier, & sans que nous l'ayons aimé, & souvent même sans que nous l'aimions encore: *In hoc est charitas, non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos.* Et ce n'est qu'après avoir reconnu quel a été son amour pour nous dans le temps même que nous en étions si indignes, que nous commençons à l'aimer, & à nous rendre dignes par-là de son amour. Au lieu

lieu donc d'opposer notre insensibilité à notre confiance, opposons notre confiance à notre insensibilité. Notre dureté nous fait douter que nous soyons aimez ; croions-le, & nous ne serons plus ni durs, ni infidèles. Notre amour nous apprendra à prier. Il nous donnera de la lumière & de l'ardeur. Et nous ne craindrons plus le retour de notre époux, nous ne craindrons que son absence.

XII. En vérité, M. il n'y a plus moyen de se défendre par des reflexions & des raisonnemens, après l'état où Jesus-Christ vient de se mettre par son Incarnation, & où il va bien-tôt se réduire par sa Naissance. Il faut l'aimer, ou renoncer à le faire jamais. Il n'écoute dans sa crèche ni nos harangues, ni nos grands raisonnemens. Defendez-vous, nous dit-il, de m'aimer si vous pouvez ; mais pour moi je vous aime jusqu'à devenir ce que vous êtes ; & il faut, pour ne m'aimer point, n'être pas capables de vous aimer vous-mêmes. Je suis devenu votre chair & votre frere. Me voilà comme l'un d'entre vous, & plus petit que l'un d'entre vous. Vous ne voyez que votre image dans mon état. Vous parlez, vous raisonnez ; & moi j'aime. Doutez de mon état, si vous doutez de mon amour. Cette majesté si terrible, où est-elle ? Je me suis si abaissé que je vous fais pitié. Vous n'osez venir jusqu'à moi ; je suis descendu jusqu'à vous. Vous étiez sur la paille ; m'y voilà réduire. Vous étiez si foibles que vous ne pouviez vous relever ; & je suis par terre comme vous... Que pouvez-vous craindre de ma faiblesse & de mes larmes ; & que n'en devez-vous point espérer ? Je ne vous rappelle point à votre cœur ; ce seroit un trop grand effort pour des hommes charnels : je ne veux que vos mains & vos yeux. Je suis devenu sensible & corporel, parce que vos idoles l'étoient. Vous vous étiez
fait

fait des dieux sensibles par erreur; je le suis devenu par compassion & par bonté. Vous n'aimez que vous; & je suis devenu aimable même à votre amour propre. Je viens rétablir votre dignité, en vous forçant de m'aimer; car vous êtes pour moi, quoique vous l'ayez oublié; & la charité que j'ai pour vous m'a obligé d'anéantir toute ma grandeur, & d'être pour toujours, à cause de vous, ce que je n'ai point été pendant toute une éternité.

XIII. En vérité, M. ce seroit une étrange insensibilité que d'exiger quelque chose de plus pour être persuadé de sa charité, ou pour en être touché. Il versera un jour tout son sang; mais ne nous contentons-nous point de le voir enfant, si humble, si pauvre, si accessible, si tendre, si pénétré de nos misères, & si capable de nous consoler?

XIV. O mon Sauveur, quelle différence entre votre crèche, & cette montagne fumante d'où vous fîtes entendre votre voix foudroyante aux Israélites, & dont personne ne devoit approcher sous peine de mort! On peut se prosterner devant vous sans crainte; on peut baiser vos pieds adorables, sans être frappé comme le téméraire Oza; on peut voir de près ce buisson ardent, & ce mélange du feu de la divinité avec nos épines. On peut vous regarder face à face, sans en mourir. On peut vous parler comme un ami le fait à son ami. On peut vous aborder sans médiateur, sans Moïse, sans autre sacrificateur, & sans autre victime qu'un cœur plein de reconnaissance & d'amour. On peut sanctifier & ennoblir ses larmes en les unifiant aux vôtres. On peut prier avec vous, louer avec vous votre Père, être en commerce & en société avec vous pour toutes choses. O quelle gloire, quelle consolation, quelle nouvelle dignité pour nous! O mon Sauveur, quel fondement
pour

pour notre esperance, & quel motif à notre amour! O mon Dieu! seroit-il possible après cela que nous ne vous aimassions que foiblement? Seroit-il possible qu'on ne vous aimât point du tout? Empêchez un si grand malheur. Faites-nous vivre & mourir dans la reconnoissance & la charité, & donnez-nous, s'il vous plaît, de votre creche une benediction qui nous assure le Ciel, que vous venez de nous ouvrir.

A LA MÊME.

Fevrier
1687.

*Au commencement du Carême.
Pour ce temps-là, pour celui de
la Passion, & pour la solemni-
té de Pasques. Les réflexions
qu'on fait sur ces mysteres ont
presque toutes rapport à une
personne mourante, ou qui se
prepare à mourir; & l'on tâche
non seulement de calmer ses
fraieurs, mais de lui faire pa-
roître la mort desirable.*

I. **J**E suis informé bien exactement de l'état où est votre santé; & j'en suis néanmoins en inquiétude, parce que des momens y peuvent faire des changemens importans. J'espere qu'ils ne seront qu'en mieux, & que Dieu vous conservera & pour notre consolation, & pour notre exemple. Je ne voudrois pas au moins qu'il écoutât votre priere avant la mienne. Il y a plus
lng-

long-temps que vous êtes exilée; mais j'ai moins de courage pour supporter mon exil. Je ne fais qu'y traîner une vie languissante & misérable; & je ne suis qu'un bois sec, inutile à toutes sortes d'usages, occupant la place d'un arbre, & perdant tous les jours quelque chose de sa sève. Le meilleur assurément pour moi, seroit que mes infidelitez finissent, puisque ma penitence ne commence point. J'avois espéré d'obtenir cette miséricorde par vos prières; & c'est peut-être une punition de mes fautes, que vous n'avez pu vous résoudre à la demander. Mais enfin je ne dois plus penser qu'à sortir d'un lieu où tout le monde doit souffrir, doit travailler, & doit vivre saintement; & où je deviens tous les jours plus immortifié, plus lâche, & plus injuste. Dieu me feroit sans doute une plus grande miséricorde en me donnant une sincère piété; mais je n'ai droit à rien; & ne pouvant acquitter mes dettes, je ne songe qu'à les finir.

II. Le saint temps où nous sommes contribue beaucoup à m'établir dans cette pensée; car je regarde le Carême comme une préparation à la mort, & je crois qu'une des plus importantes dispositions pour profiter de cette retraite que nous avons l'honneur de faire avec JESUS-CHRIST dans le desert, est de nous préparer à notre dernier sacrifice, & d'être en état de mourir sur la même croix que Notre Seigneur. L'Eglise vient de renouveler solennellement notre condamnation à la mort. Elle a signifié aux enfans l'arrêt prononcé autrefois à leur pere. Chacun de nous a dû se regarder comme chassé tout récemment du Paradis. Il a dû voir les portes du Ciel fermées. Il a dû se représenter toutes les suites de sa desobéissance, son exil; ses miseres; sa foiblesse, ses perils, sa mort, & un supplice infini après la mort. Voilà l'anathème qui nous a comme foudroiez, & qui nous a

abba-

abattu aux pieds de JESUS-CHRIST notre Sauveur & notre unique esperance: trop heureux si nos larmes, notre humiliation, & notre mort peuvent lui faire pitié. Nous n'avons garde de nous plaindre de ce supplice, s'il veut bien s'en contenter. Helas! nous lui offririons mille vies pour fléchir sa miséricorde. Qu'il nous brise donc, & qu'il nous tuë; mais Job. 6. 9. qu'il nous pardonne. Nous ne résisterons point & 10. aux ordres de sa justice & de sa sainteté. Il est juste qu'un ingrat & qu'un pecheur meure. Ce seroit un desordre, si après avoir quitté la vraie vie, on retenoit quelque droit à celle qui n'en est que l'ombre. Que Dieu nous dise donc, mais non pas dans sa fureur, que nous mourons. Nous lui répondrons comme un grand Martyr & un grand Evêque après la lecture de Saint Cyrien. sa sentence, *Deo gratias*, Dieu soit loué. Il étoit bien temps que mes infidelitez & mes pechez finissent. Je n'avois droit à rien, ni à la santé, ni à l'usage des creatures, ni à la vie. Dieu m'ôte tout cela; il reprend tous ses dons, je n'en abuserai plus; que son nom soit benî; j'avois besoin d'un tel remede. Je me serois cru quelque chose, s'il m'eût laissé quelque chose; car je m'attribue tout ce que sa miséricorde me prête. Me voilà dépouillé de tout, réduit au tombeau, & dans le tombeau même converti en poudre; je l'en remercie. Lui seul est vraiment grand; lui seul subsiste véritablement; tout est neant devant lui. Voilà ma place. Seulement qu'une si grande Majesté ne poursuive Job. 13. 25. pas de la cendre; qu'elle ne s'arme pas contre une feuille sèche, & contre l'herbe fétide.

III. L'Eglise nous a tous pulverisez, pour ainsi dire; car pourquoi les cendres qu'elle a mises sur nos têtes? Ne suffisoit-il pas de nous annoncer notre mort? Elle a voulu nous mettre encore plus bas que les morts. Regardez-vous, nous

nous a-t-elle dit par cette importante cérémonie, comme étant déjà devenus ce que vous deviendrez. Mettez-vous aussi bas que vous ferez dans vos tombeaux, lorsque vous n'y ferez qu'un peu de poudre. Défendez-vous, descendez, postérnez-vous, ensevelissez-vous, disparaissez, entrez dans le fond de votre infirmité, & de votre neant, & tenez-vous-là. Le moi en donc de s'occuper d'autre pensée que de celle de la mort, après avoir été avertis par le S. Esprit qui anime l'Eglise, de nous regarder comme étant déjà réduits en cendre ? Et le moi en de nous attacher à quelque chose dans cette vie, après avoir vu par une foi qui prévient les siècles à venir, que tout périra, que tout sera brûlé, & que tout ce qui peut ici ou nous remplir, ou nous amuser, n'a pas plus de solidité que nous, & n'est comme nous qu'un peu de cendre ?

IV. L'on s'étonne de la solitude, du silence, & de la sainte sévérité des gens de bien ; mais je suis bien plus étonné de leurs égards, & de leurs facilités. Car à quoi devrions-nous passer notre vie, si nous étions déjà par avance ensevelis, & si nous regardions le monde comme ayant été déjà converti par un incendie général en un tas de cendre ? A examiner ce que nous pensons, nos desseins, nos vues, nos consolations, nos tristesses ; tout est presque une distraction continuelle. Tout se dément ; rien ne se suit. On perd presque partout la dernière fin de vue. Et dans les intervalles même où l'on paroît revenir de cet égarement, ou par la prière, ou par de saintes actions, on ne se réveille presque jamais parfaitement ; on ne resuscite ni sa foi, ni son amour ; on ne fait même ordinairement ni pourquoi on fait les choses, ni quel en doit être l'effet, & rien n'est plus commun que de porter aux exercices de piété un cœur tiède, & que d'en rapporter un cœur souvent plus tiède.

V. Il faut être à l'extrémité pour s'occuper de la mort avec la permission de nos amis. Avant que de toucher à la fin, il n'est presque pas de la bienfaisance d'y songer. Tout est plus pressé, plus important, plus du devoir, que de se préparer à ce grand jour. Et dans les maisons même où la vraie piété est connue, on trouve peu de secours & peu d'exemples, quand on prend ses mesures d'un peu loin, & qu'on se croit mourant avant que de mourir en effet.

VI. On ne sauroit comprendre combien l'indiscrétion & la temerité qui nous portent à éloigner une chose qui peut arriver à chaque moment, & qui les demande tous, font de tort à la vertu. Dans la plus grande santé on doit porter son ame dans ses mains; & l'on doit se regarder avec saint Paul, comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion, & qui est toute prête à être immolée. L'intervalle du matin jusqu'au soir, qui paroît à Job plus long que ne devoit être sa vie, doit être notre plus longue mesure. Et après que JESUS-CHRIST a divisé la nuit en quatre parties, à chacune desquelles il nous a déclaré qu'il peut nous surprendre, *Serò, an media nocte, an galli cantu, an mane*; il n'y a point de moment où nous ne devions l'attendre, & le désirer. Psal. 118.
2. Tim.
4. 6.
Marc. 13.

VII. Il est vrai que cette vigilance & cette attente sont bien combattues par l'illusion de la santé, & par l'enchantement de la bagatelle. On a un fond d'espérance, & même de sécurité pour l'avenir; qui efface toutes les impressions des veritez les plus sensibles. On croit tout ce qu'il faut croire, on le sçait, on le dit: mais l'on met tout cela dans certain quartier de l'esprit où l'on ne va jamais, où tout perit, & dont il est établi de ne faire jamais d'usage.

VIII. Que je vous trouve heureuse, Mademoiselle, d'être dans un état de langueur si propre

pre à animer la foi, d'être si long-temps en vue de l'éternité, d'être parmi nous, sans compter que vous en foyez, & de sentir par une continuelle défaillance, que tout n'est en effet que foiblesse, que la réalité que nous donnons aux biens de cette vie depend de notre santé, & que notre santé n'est que prêtée. Je n'aurois assurément ni votre patience, ni votre douceur dans vos maux, & cependant je vous y vois avec envie. Tout le monde n'est pas traité avec la même bonté. Nous sommes livrés à nos préjugés, à nos desseins, à nos desirs. Pour vous tout est disparu, excepté le grand objet, & qui devoit être l'unique. Demandez, s'il vous plaît, à Notre-Seigneur la même grâce pour moi, & qu'il soutienne la foiblesse de ma foi par celle de mon corps, & par un état de langueur que sa grace me rende utile. Mais demandez-lui, je vous supplie, avec encore plus d'ardeur, qu'il sanctifie ma mort, & qu'il m'y prepare par le mérite de la sienne.

IX. L'Eglise nous la montre au bout de cette carrière de penitence comme le principal point de vue. Nous nous mortifions pour mourir. Nous voyons ce que fait notre Maître, & nous désirons de l'imiter. Il meurt pour nous, & nous mourons avec lui. Les mêmes cloux qui l'attachent, doivent nous attacher, selon saint Paul: *Christo confixus sum cruci*. Il nous porte sur sa croix. C'est notre vieil homme qu'il y fait mourir; c'est Adam qu'il immole, c'est au nom de nous tous qu'il meurt; & il ne nous est pas permis de diviser son sacrifice en lui refusant le nôtre. Helas! c'est le plus grand honneur qui nous pût arriver que d'ennoblir notre mort par le prix de la sienne. Le supplice d'un criminel est toujours infame; on a horreur de ceux qui meurent sur un gibet, & l'Ecriture autorise ce sentiment: *Maledictus qui pendet in ligno*.

Deut. 21.
23. &
Gal. 3. 13.

ligno. Ainsi notre mort n'auroit été, sans la gloire qui nous revient de celle de JESUS-CHRIST, qu'une honteuse punition. Elle n'eût eu rien de funeste. Elle n'eût été ni une satisfaction, ni un mérite; & elle n'eût été qu'un passage à une mort éternelle. Il est donc de notre intérêt de mourir dans sa compagnie. Si notre croix n'est pas la sienne, elle est celle d'un voleur. Devenons innocens, en nous attachant à la croix de celui qui est notre sanctification & notre justice; & menons une vie si sainte & si digne de lui pendant ces jours de miséricorde & de salut, qu'il n'ait pas honte de nous associer à ses souffrances & à sa mort.

X. Il me semble, Mademoiselle, qu'il est permis aux plus imparfaits & aux plus foibles de désirer de mourir, dans un temps où leur Sauveur acquitte toutes leurs dettes, & lave toutes leurs tâches dans son sang. Il n'est pas possible que lorsqu'Isaac est immolé, on nous rejette de la communion de son sacrifice pour les épines qui nous environnent, & qui nous lient. Une victime muette & sans raison lui fut substituée: une victime pénétrée de douleur & d'amour pourra donc bien lui être unie. Hélas! on seroit trop heureux de pouvoir mêler son sang à celui d'un Dieu. Au jour d'une miséricorde si abondante, on doit moins craindre pour l'esclave, que pour le Fils unique. Tous les coups portent sur lui; & toutes les graces sont pour nous. Hâtons-nous donc de paroître devant Dieu, lorsqu'il ne voit nos fautes que dans son Fils. Cachons-nous en JESUS-CHRIST; faisons, s'il se peut, de sa mort & de la nôtre une seule mort; & que le Pere celeste ne puisse discerner si c'est celui qui l'a offensé qui lui offre sa vie; ou si c'est celui qui satisfait à sa justice.

Genes. 22.
13.

XI. Comprendons bien au moins que si Jesus-Christ

Christ meurt pour faire mourir la ressemblance de l'homme pecheur, dont il avoit bien voulu se revêtir, nous sommes bien plus indispensablement obligez de mourir pour éteindre en nous & le peché, & la source du peché. Nous croions en être quittes pour certaine mort spirituelle, qui nous fait passer à une nouvelle vie, mais le poison secret de la cupidité, & le levain d'Adam ont pénétré jusques dans nos mouelles. Nous portons dans les entrailles le principe d'une fièvre lente qui vivra autant que nous. Le mal a commencé avec notre vie. Il est dans les principes même de notre origine. Il ne finira qu'avec nous. Nous ressemblons à ces horloges déréglées qu'il faut démonter pièce à pièce, pour les rendre justes; ou à ces marchandises infectées par un air de peste, qu'on est contraint de brûler, parce que tout autre remède est peu sûr. Tant que nous tiendrons quelque chose d'Adam, nous aurons part à la succession de son injustice. Il faut que tout l'ouvrage soit détruit, qu'il soit mis en poudre, & que tout commerce entre un tel pere & ses enfans soit rompu. Après cela nous ne devons plus rien qu'à Jesus-Christ. Il fera le pere de tous ses Elus, & selon l'esprit, & selon le corps. Sa grace fera tout en eux, & ils n'auront plus de liaison qu'avec lui.

XII. Ah mon Dieu! à quoi tient-il que vous ne rompiez le cilice & le sac dont je suis couvert; & que vous ne me revétiez d'innocence & de gloire? Pourquoi ne m'est-il pas permis de mettre un divorce éternel entre Adam & moi? Pourquoi ne puis-je me dépouiller du corps de mort que j'en ai hérité? Et pourquoi voyant Jesus-Christ qui est ma justice & ma vie, n'ai-je pas la liberté de ne conserver de liaison qu'avec lui, & de rompre tout commerce avec celui qui est mon empoisonneur? Les hommes deliberent s'ils se dépouilleront d'une robe
brû-

brûlante, & qui les devore ; ils consultent s'il est à propos de quitter un corps que la gangrene consume. O mon Sauveur, quel est notre aveuglement ! Dissipez-le. Montrez-nous à nos yeux tels que nous sommes aux vôtres. Et relevez-nous malgré l'injure que nous faisons à votre bonté, en acceptant avec larmes & avec douleur les biens infinis dont elle nous comble.

XIII. Il est certain que nous sommes encore plus à plaindre d'aimer notre vie, que d'en avoir une si malheureuse & si éloignée de Dieu. On peut excuser le malheur de notre naissance ; mais on est effrayé de notre aveuglement. Rien n'est plus capable de nous en guérir que l'exemple de Jesus-Christ, qui attache à la croix l'ombre même du péché, & l'image même de notre injustice. Car je ne fais après cela qui ne doit désirer de pouvoir bien-tôt clouer à la même croix le corps du péché qui l'opprime & qui l'accable.

XIV. Sans ce crucifiement réel, & qui aille jusqu'à la mort naturelle, nous ne saurions participer pleinement à la Pâque de Jesus-Christ. Car cette Pâque, qui est un passage pour lui, commence à la mort, & finit à la résurrection. Il quitte une première vie, & il entre dans une nouvelle. Qui d'entre nous peut le suivre, sans passer par le même détroit ? Il nous quitte, parce qu'il meurt. Le moyen de le rejoindre, ce seroit de mourir. Sans cela, le trajet est infini. Nous pouvons donc soupirer dans la Fête de Pâque, si nous sommes condamnés à vivre ; car la solennité n'est bien véritablement que pour ceux qui sortent de l'Égypte en quittant la vie.

XV. Il est vrai qu'on peut recevoir sans mourir, l'effet de ce grand mystère, en entrant dans une vie nouvelle & résuscitée. Mais cet effet est bien plus rare qu'on ne pense ; & l'innocen-

ce & la joie qui sont essentielles à la resurrection, sont bien étrangères en cette vie. Ce n'est que dans le Ciel qu'il est permis d'être dans la joie, parce que ce n'est que dans le Ciel que la justice est parfaite. Ici les plus heureux sont les plus penitens. Une componction salutaire & les larmes sont ici la consolation des Saints. Ce qu'ils apprennent de la céleste Jérusalem, ne sert qu'à reveiller le déplaisir infini qu'ils ont d'être exilés à Babylone: *Illic sedimus & flevimus cum recordaremur Sion*; & l'*Alleluja* pascal, qui n'est qu'un foible écho du continuel & infatigable *Alleluja* des Bienheureux, n'est que pour marquer le concert des deux Eglises, de la terre & du Ciel, & ne va point jusqu'à dissiper les craintes & les maux des Justes en cette vie.

Psal. 136.

Apoc. 19.

6.

XVI. Pour l'innocence, qui peut ici se vanter d'en avoir une parfaite, & qui soit digne de Jésus-Christ ressuscité? Souvent la Feste de Pasque est la resurrection d'Adam & du vieil homme, que la penitence avoit fait mourir. Et la plupart de ceux qui avoient embrassé la mortification pendant le Carême, ne la conduisent pas jusqu'à la vie. On demeure en chemin. On se lasse. On trouve trop d'ennemis à combattre; & la curiosité, l'orgueil, la sensibilité, la crainte du mépris, l'estime de l'approbation de quelques personnes, la dépendance des sens, l'indifférence pour les biens éternels, & l'amour de son repos, sont quelquefois plus vivans après Pasque que ni la foi, ni la charité.

XVII. Mais dans les personnes même ressuscitées, qu'est-ce que leur resurrection? Elles sont contraintes de résister par un continuel effort au penchant qu'elles conservent encore pour le mal. Leur vertu est toujours occupée à se défendre, & dans quelques occasions avec peu de succès; & leurs gémissemens sont toujours

jours mêlez à leurs actions de graces. Entre les plaisirs qui nous sont defendus, & ceux que nous avons merité de ne plus sentir, nous demeurons comme des hommes perclus de froid, avec peu de mouvement & peu de vie. Notre courage est étonné à chaque difficulté. Notre foi a presque autant de timidité que de certitude. Tout la fait chanceler; & nous ne savons même quelquefois ce qu'elle est devenue. Un peu d'amour vit au dedans: mais si contrarié, si exercé, si combattu, qu'on craint à chaque moment qu'il ne s'éteigne. De-là vient que nous sommes souvent par terre, & que nous n'avons presque pas le cœur d'espérer une félicité telle que JESUS-CHRIST nous la meritée.

XVIII. Plus on nous dit qu'elle est grande; moins nous sommes consolez par l'esperance d'y arriver. La tristesse nous tient dans un certain état de découragement & de degout pareil à celui d'un malade, qui veut tout, & ne veut rien; & qui à force d'avoir éprouvé que toutes les situations lui sont incommodés, veut se plaindre de celle où il est; mais ne veut plus en changer. Ainsi on s'afflige, parce qu'on sent son mal & sa misère; mais on ne peut se consoler, parce qu'on ne sent point ce que c'est que le bien qui nous doit consoler. Ce bien invisible, qui est le plaisir même, & la souveraine félicité, est inaccessible à notre orgueil, & contraire à nos injustes desirs. Il est notre Dieu, & nous l'ignorons; ou pour le moins nous ne le goûtons pas: ou nous le goûtons par une pointe si délicate de l'esprit, que tout le reste est seduit, ou prêt à l'être par les créatures.

XIX. Ce devoit être là un sujet continuel de larmes pour les Justes; & c'étoit aussi ce qui en faisoit tant répandre à David; quand on lui demandoit où étoit son Dieu; & quand il

étoit contraint de se le demander à lui-même au milieu de ses detresses & de ses épreuves:

Pf. 41. 4. *Fuerunt mihi lacryma mea panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie: Ubi est Deus tuus.* Ce saint Roi n'avoit garde de tomber comme nous dans un entier découragement. Il répondoit à ses ennemis; & il se répondoit à lui-même, qu'un jour il seroit rappelé de son exil; que les voiles qui lui cachotent son Dieu seroient rompus; qu'il entreroit dans le magnifique palais de sa gloire; & qu'alors il le verroit dans sa majesté:

Verf. 5. *Hac recordatus sum, & effudi in me animam meam, quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis, usque ad domum Dei.* Il se soutenait par cette espérance, & par ce souvenir: *Hac*

Psal. 76. 4. *recordatus sum.* Mais ce n'étoit qu'un souvenir: *Memor fui Dei, & delectatus sum.* Cela charmoit pour des momens le sentiment de ses miseres, qui sans cela l'eussent rendu inconsolable: *Renuit consolari anima mea.* Combien donc une telle vie, quoique sainte, & quoique fidelle, est-elle éloignée de celle qui suivroit une sainte mort?

Ibid.

XX. Nous ne pouvons ni la différer, ni l'avancer. Nous n'osons peut-être pas la désirer, ou par timidité, ou par humilité: mais certainement nous ne devons plus penser qu'à nous y préparer. Le temps y est propre; qu'on se seroit une négligence criminelle que de n'en pas profiter. Toute l'Eglise est en prières. Elle est prosternée aux pieds de JESUS-CHRIST couverte de cendres, & trempée de ses larmes. Les innocens & les justes s'unissent aux penitens. Et les gémissemens que le Saint-Esprit forme en secret dans le cœur de chaque Fidelle, deviennent aujourd'hui publics. Il est impossible que JESUS-CHRIST n'écoute pas ceux de son épouse. En s'unissant à elle on peut tout obtenir. Une personne qui se mêle & qui se con-

Fond

fond avec foi dans cette sainte foule de supplians, à droit de tout esperer. On la rejetteroit peut-être, si elle ne montrait que sa penitence & ses larmes; mais en montrant celles de toute l'Eglise, elle ne peut perir. Qu'elle se souviennne seulement que la charité est l'unique lien qui nous associe à celle des Justes. Quiconque n'aime point, est étranger. Mais qu'elle se souviennne encore bien plus que le thrône de la charité est l'humilité; qu'on ne peut se confondre dans une grande assemblée, que par une petite taille; que le plus petit est le mieux caché: & que les choses qui nous distinguent nous revelent, & nous trahissent.

S. Aug. de
S. Virginité.

XXI. On alloit autrefois s'humilier aux pieds des Confesseurs de JESUS-CHRIST dans leurs prisons, baiser leurs chaînes, & leur demander la grace d'être plutôt reconciliez qu'on ne l'avoit mérité. Il faudroit se prosterner ainsi en esprit devant toutes les personnes que JESUS-CHRIST a delivrees par sa misericorde des fautes où nous sommes tombez; nous réjouir de leur bonheur; déplorer notre misere & notre aveuglement; & attendre des prieres de ces ames élues notre reconciliation & notre paix. Mais comme je l'ai déjà dit, il faut joindre à ces prosternemens une humilité très sincere & très profonde. Helas! quand serons-nous humbles, si nous ne le sommes pas sous la main de Jesus-Christ, & lorsque nous sommes dans l'attente d'une vie, ou d'une mort éternelle?

XXII. Si nous pouvions joindre à ces expressions de l'Ecriture, *que nous ne sommes qu'un vermisseau, & qu'un vaisseau brisé*, une disposition qui y repondit, nous serions trop heureux. Nous ne sommes en effet que cela, & peut-être moins, puisque nous sommes pecheurs. Il ne faudroit pas que JESUS-CHRIST vit en nous la moindre enflure. Nous avons

Psal. 29. &
Psal. 30.

peine à descendre aussi bas qu'il le faut. Nous avons toujours quelques réserves. Il faut ruiner notre édifice jusques dans les fondemens; nous prosterner sur la poussière; & attendre là ce que nous deviendrons; *Ponet in pulvere os suum, s; fortè s; spes.* Il est en fin temps que notre cœur soit salutairement brisé; que le sacrifice de notre humilité & de notre contrition soit parfait; que toutes nos distinctions s'évanouissent; que nous ne voyons que notre misère & notre indigence; & que nous fassions pitié à JESUS-CHRIST par notre abaissement & notre douleur. Nous devons attirer ses yeux sur nous par notre deuil & notre tremblement. Il faut que ses entrailles en soient émues, & qu'il vienne lui-même essuyer nos larmes, nous relever, nous guérir, & nous consoler: *Dominus solvit compedites, Dominus illuminat cæcos, Dominus erigit elios.*

Jerem.
Thren. 3.
29.
Psal. 145.

XXIII. Quelque grande que soit notre indigence, nous le fléchirons par une humilité sincère & profonde. Disons seulement, à l'exemple de la Cananée, contre nous-mêmes, tout ce que la vérité nous dira. Disons, oui, à tout. *Etiâ, Domine. Utique, Domine.* Aimons dans la vérité notre honte & les reproches. Aimons la contre nous. Mettons-nous de son côté, & tenons-nous où elle nous met. Un amour bien sincère de la vérité ne sauroit périr. L'aveu ne fust pas. On peut consentir par l'esprit, sans aimer. Il faut que le cœur soit humble; qu'on se regarde comme étranger dans le troupeau de JESUS-CHRIST, & les autres comme ses brebis; qu'on rampe sous la table des enfans; comme un chien qui n'a droit à rien, & qui ne pretend tout au plus que des miettes, & des miettes qui sont tombées de dessus la table. On peut porter trop loin les témoignages extérieurs de cet abaissement, mais on ne sauroit en porter trop loin

Matt. 15.
27.
Marc. 7.
22.

loin le sentiment. Il faut nous creuser un abysme qui n'ait point de fond ; & croire que la vue de JESUS-CHRIST nous fera fuir mille fois plus bas. Comme ses yeux decouvriront partout des tachés, il faut ne rien excuser dans sa vie. C'est à lui à démêler ses dons. Peut-être y en a-t-il peu ; peut-être en avons-nous fort abusé. Il le fait, nous l'ignorons. Sa miséricorde fait notre assurance, & non pas la certitude de notre fidélité.

XXIV. Sur-tout attendons-nous à voir cette parole de JESUS-CHRIST bien accomplie, que Luc. 16. 15. ce qui paroît grand aux yeux des hommes, est en abomination devant Dieu. Certaine raison, qu'on aime si fort dans les autres, & qu'on est bien-aîsé que les autres trouvent en nous ; certaine prudence dans les affaires ; certain bon goût, & certaine connoissance des hommes & de leur cœur, qu'on fait quelquefois en secret tant valoir : hélas, que je crains que tout cela ne soit étrangement foudroïé ! Un peu plus de simplicité & de foi auroient été des richesses bien plus réelles. Le soin que nous avons pris d'allier la sagesse de l'Evangile avec celle des honnêtes-gens du monde ; la peur que nous avons eu de leur déplaire ; le cas que nous avons fait de tant de choses inutiles au salut ; amitez, nouvelles, curiositez, empressements : qu'est-ce que tout cela deviendra ? Afin de n'être pas accablé sous les ruines de cet édifice de bois, brûlons-le avant que JESUS-CHRIST le détruise. Ne laissons rien qui puisse nous tomber sur la tête. Et avouons-nous maintenant bien sincèrement je ne sai combien de fautes qu'on se dissimule presque toujours quand on espère de vivre ; & qu'on ne connoît même quelorsqu'on se connoît mieux, & qu'on a appris de l'Evangile qu'une personne orgueilleuse est capable de dépits, de jalousie, d'artifice, de vaine-gloire,

& de cent autres sentimens , tous honteux à la vérité ; mais tous très réels dans la plupart des enfans d'Adam. Vous voyez , Mademoiselle , comme je me confesse à vous ; & plutôt à Dieu que vous eussiez le pouvoir des Ministres de JESUS-CHRIST , comme je sai que vous en avez la charité ; ma sincérité iroit bien plus loin , & votre bonté seroit obligée de le souffrir.

XXV. Toutes ces dispositions supposent nécessairement de l'amour. Mais cet amour qui en est le principe , doit en être l'accomplissement. C'est principalement vers la fin , à l'exemple de JESUS-CHRIST qui nous a donné de si grandes marques de sa charité vers la fin de sa vie ,

Joan. 13.
2.

In finem dilexit eos, que nous devons l'aimer plus fortement & plus tendrement. Il n'y a que cet amour qui puisse rendre notre mort conforme à la sienne ; car il s'est livré pour nous par a-

Gal. 2. 20.

mour : *Dilexit me , & tradidit semet ipsum pro me*. La crainte ne peut entrer dans le Ciel. Elle peut être à la gauche parmi les reprouvez , aussi bien qu'à la droite de JESUS-CHRIST , & parmi ses Elûs. La charité seule fait la dis-

S. Aug.

Tract. 5.

in Epist.

Joan. n. 7.

Dilectio sola discernit inter filios Dei , & filios diaboli. La plus sainte disposition & la plus essentielle , est donc d'aimer de toute l'étendue de la volonté celui qui doit rendre notre mort précieuse. Et certainement , Mademoiselle , qu'aimerions-nous , si nous étions assez malheureux pour n'aimer pas JESUS-CHRIST ?

XXVI. Il vous a fait la grace de vous conserver pendant toute votre vie la liberté de n'aimer que lui , & de ne partager par aucun autre devoir , l'amour que vous lui deviez. Il a du remplir tous les vuides que cette heureuse liberté a laissez dans votre cœur. Il a dû entrer à la place de tout. Il a dû profiter de toutes les pertes qu'a fait le monde. Et l'on a toujours pû vous

vous dire ce que saint Augustin écrivoit à des vierges : *Vobis parum amare non licet ; vobis liberum est cor.* Il ne vous est pas permis d'aimer médiocrement. Tout votre cœur est à vous, afin qu'il soit tout à JESUS-CHRIST. Si ces devoirs ont été remplis, quelle miséricorde ! Et par quel amour devez-vous reconnoître une si grande protection ? S'ils ont quelquefois été négligés, par quel amour devez-vous réparer le défaut d'un amour qui a dû être parfait & unique dans tous les temps ? Celui où nous sommes maintenant, & qui est si précieux à l'Eglise par la mémoire de la charité infinie de son Sauveur, doit rallumer toute notre ardeur. Et je ne puis m'empêcher de vous appliquer encore ce mot de saint Augustin dans son admirable traité de la Virginité : *Totus vobis fixus sit in corde, qui pro vobis fixus est in cruce.* Que la charité attache JESUS-CHRIST à votre cœur, comme elle l'a attaché pour vous à la croix ; & que ce soit d'une manière aussi réelle, & aussi parfaite. Etudiez dans les mystères de ses douleurs & de sa mort, tout ce que son amour lui a inspiré pour attirer le vôtre : cette patience si humble, cette douceur, cette paix, cette infirmité qu'il ne tenoit que de vous, cette faim, & cette avidité pour les injures & pour les mépris, enfin ce trésor infini d'instructions & de lumières que les sages du monde ne méritent pas d'estimer, & qui fait l'admiration & le ravissement des âmes humbles & reconnoissantes : *Illud ipsum quod in eo derident superbi, inspicite quàm pulchrum sit.*

De S.
Virginit.
c. 54.

Ibid.

Ibid.

XXVII. Nourrissez votre amour du spectacle du sien, attendrissez-vous, & amollissez-vous à un tel feu. Que votre âme s'écoule comme de la cire, & que toute la dureté du cœur ne le puisse empêcher de fondre lorsqu'il sera placé dans le centre de la charité de JESUS-CHRIST,

c'est-à-dire dans son côté ouvert, & dans un si grand voisinage de son cœur si tendre & si brûlant. Demandez pour moi, s'il vous plaît, Mademoiselle, que je profite de votre exemple; & ayez pitié d'un serviteur infidèle qui se condamne par ses propres paroles.

Le pre-
mier Juin
1688. en-
tre l'A-
scension
& la Pen-
tecôte.

A LA MÊME.

Préparation à recevoir le Saint-Esprit. Un grand amour & une pleine confiance en Jésus-Christ sont des effets de sa venue. C'est l'amour qui nous embellit; & qui fait disparaître toutes nos taches.

Nous sommes dans un temps si saint & si précieux pour vous, Mademoiselle, que je n'oserois interrompre votre solitude & votre prière par une longue lettre. Vous attendez votre consolation & votre force avec les Disciples de JÉSUS-CHRIST. Vous préparez comme eux un temple à l'Esprit de Dieu. Vous gémissiez par les prémices que vous en avez déjà reçues; & vous êtes dans l'espérance du reste. Votre ame attend son ame & sa vie. Vous élargissez votre cœur, vous le purifiez, vous l'échauffez. Le sacrifice est sur l'autel, & vous invoquez du Ciel le feu qui doit le consumer. *Exaudiat te Dominus. Memor sit omnis sacrificii tui, & holocaustum tuum pingue fiat.* Que le Seigneur vous écoute, & qu'il fasse de votre sa-
cri-

crifice ce qu'il fit de celui de Salomon en le con- 2. Paralip.
sumant par une flamme celeste : ou plutôt qu'il 7. 1.
le dévore comme celui du Prophete Elie par un 3. Reg. 18.
déluge de feu , & qu'il n'épargne ni les pierres 38.
de l'autel, ni sa base, ni l'eau qui remplit les fos-
sez des environs; c'est-à-dire qu'il brise toute la
dureté du cœur, qu'il en fonde toutes les glaces,
& qu'il convertisse la timidité & la desiance, en
courage, en amour, en transport de joye.

II. L'Ecriture qui est la regle de la verité la
plus exakte, nous promet un baptême de feu dans
la descente du Saint-Esprit. Et pour nous mon-
trer que c'est un baptême distingué du premier,
elle rapporte cette promesse au commencement
des Actes, long-temps après que les Apôtres
avoient été baptisez : *Vos autem baptisabimini
Spiritu Sancto non post multos hos dies.* Ce fut
dans ce baptême de feu que saint Pierre perdit la
fraieur que le souvenir de son infidelité avoit pû
lui causer jusqu'alors; & ce fut par ce moien
que les autres Apôtres recouvrerent une inno-
cence & une paix encore plus parfaites, que cel-
les que la peur & le défaut d'esperance leur a-
voient fait perdre, lorsqu'ils abandonnerent leur
Maître. Oublions donc nos pertes & nos fautes
à leur exemple, après que nous aurons été puri-
fiez, & *savez par le feu.* L'amour vaut bien
le triste souvenir de nos miseres. Aimons de
tout notre cœur l'éternelle justice & l'éternelle
beauté; & nous deviendrons ce qu'elle est. Ce
qui nous empêche de l'aimer avec cette liberté
& cette familiarité qui nous combleroit de joye,
c'est, disons nous, l'extrême disproportion de
nos tenebres à son éclat & à sa lumiere : mais
nous serons toujours dans nos tenebres si nous
ne l'aimons; & cet amour doit nous embellir.

III. Ce que saint Augustin nous apprend sur
cela me console, & me ravit. Si une personne
fort laide, dit ce Pere, s'avise pour son mal-

S. Aug. in
1. ep. Joan.
tract. 3.
a. 9.

heur d'en aimer une autre fort belle, sa passion ne la peut changer. Elle a beau attendre; le temps ne fait qu'ajouter la laideur de la vieillesse à celle du visage. Elle a beau s'affliger, en se regardant dans un miroir; elle a beau regarder avec envie cette personne qu'elle aime; l'amour n'est point un fard: *Nunquid amando poterit esse formosus?* Le seul conseil qu'on puisse lui donner, est d'aimer avec moins d'inégalité: *Non est quomodo illi des consilium, nisi ut compeſcat se, & non audeat amare impari parem.* Mais, ajoute ce grand Saint, par la miséricorde de Dieu il n'en est pas ainsi de sa beauté, & de notre laideur. Nos pechez nous rendent difformes; mais en commençant à aimer Dieu, nous commençons à participer à sa beauté: *Anima nostra fœdâ est per iniquitatem; amando Deum pulchra efficitur.*

S. Aug.
ibid.

IV. Quelle consolation pour une âme pénitente! Si elle demeure honteuse & humiliée dans sa triste prison, elle ne change ni de teint, ni de visage. Mais si elle ose s'approcher avec confiance & avec amour de celui qu'elle a offensé, elle devient éclatante, & sa beauté merite à son tour d'être aimée. *Qualis amor est;* s'écrie saint Augustin, *qui reddit pulchram amantem?* O quel effet, ou plutôt quel miracle de l'amour! On étoit horrible à ses propres yeux; & qu'étoit-on à l'égard de Dieu? On ose cependant élever ses yeux jusqu'à lui; on entrevoit sa majesté & sa grandeur; on ne peut s'empêcher de l'aimer; quoiqu'en soupirant de ne voir presque aucune apparence qu'il réponde à l'amour d'une si triste & si défigurée malade: & dès ce moment la santé revient, & la beauté avance tous les jours avec un tel progrès, qu'on arrive jusqu'à ressembler à Dieu même.

Ep. 2.
Joan. 3.
a. & 3.

V. Qu'on s'afflige après cela avec excès, ou qu'on se décourage si on le peut. J'avoue que
pour

pour moi il ne m'est point possible, tant que Dieu me conservera dans le cœur de telles vertitez. Je comprends en cela combien le joug de l'Evangile est doux, & combien nous sommes injustes d'aimer mieux languir sur la paille, faute d'aimer la santé & la vie, que de nous traîner jusqu'à notre médecin, dont l'attouchement seul resuscite les morts. Nous trouvons mille mauvaises raisons pour mourir, ou pour vivre dans la douleur, comme si nous y avions un grand intérêt : & nous ne pouvons nous rendre à mille motifs pressans de sortir de notre desespoir & de notre tombeau, en nous persuadant que JESUS-CHRIST nous aime, quoique dereglez & injustes; que nous cesserons de lui déplaire dès qu'il nous plaira lui-même; & que nous deviendrons aimables dès que nous l'aimerons: *Quomodo erimus pulchri? Amando eum qui semper est pulcher.*

VI. Voilà tout le secret de l'Evangile, M. & voilà tout ce que vous en devez savoir. N'allez donc plus, je vous conjure, chercher dans le fond de votre misere de quoi entretenir celui de votre défiance. C'est le moyen d'être encore plus miserable, que de s'occuper si fort de la vue de son état; car c'est le moyen d'y demeurer, que de n'oser esperer d'en sortir. Cherchez au contraire dans la bonté de Dieu de quoi soutenir votre esperance. Car le moyen de marcher, si l'on desespere d'arriver? Le Prophete ne voioit l'abyssme où il étoit plongé, que pour élever de là ses yeux vers les montagnes d'où il attendoit son secours. On voit comme lui où l'on est tombé; mais si quelqu'un nous tend la main, on doit la saisir de toute sa force, & l'on doit se servir de l'horreur qu'on a de sa demeure pour se hâter d'en sortir.

VII. Je ne veux plus regarder la corruption de mon cœur; disoit saint Augustin, elle ne peut que m'affraier: *Fæda est, nolo in eam intendere;*

nolo eam videre. Mais je vous regarderai toujours à l'avenir, ô beauté, ô justice. Votre lumière m'éclairera, & je ne me laisserai jamais du plaisir que je sens à vous regarder: *Te volo iustitia & innocentia, pulchra & decora honestis luminibus, & insatiabili satietate.* Je voudrois, M. que nous profitassions de cet exemple. Car assurément saint Augustin étoit bien humble, bien touché, & bien instruit de sa misere. Ce n'étoit pas faute de crainte des jugemens de Dieu qu'il s'exhortoit ainsi à ne plus tant s'occuper de ses fautes, & à se remplir d'amour & de confiance. C'étoit au contraire parce qu'il sentoît que sa fraieur le menoit plus loin qu'il ne vouloit. Il lui arrivoit ce qui arrive à tous ceux qui regardent un abysme obscur & profond; la tête lui tournoit, & la peur excessive d'y tomber étoit prête à l'y précipiter. Il faut s'éloigner comme lui du bord de cet abysme, afin d'être plus en sûreté. Car on n'y tombe d'ordinaire, qu'en s'avancant trop pour le regarder.

VIII. La miséricorde & la beauté infinie de Dieu méritent mieux notre attention que notre misere. Aimons-le; & nous deviendrons ce qu'il est. Et souvenons-nous bien toute notre vie de cette importante maxime de saint Augustin, que nous deviendrons justes & agréables aux yeux de Dieu, à proportion de ce que nous oserons l'aimer: *Quantum in te crescit amor, tantum crescit pulchritudo, quia ipsa charitas est anima pulchritudo.* Je ferois conscience d'ajouter à ces divines paroles quelque chose qui pût vous en distraire un moment. Je ne saurois néanmoins finir, Mademoiselle, sans vous demander pardon d'une si longue lettre. Je ne sais comment cela est arrivé contre mon dessein. Mais il arrive assez souvent que Dieu, qui est le maître de nos discours, les tourne où il lui plaît, sans nous consulter.

A LA

A LA MÊME.

Les. Juia
1687.

Après la mort d'une personne, dont la lumiere & la charité lui avoient été fort utiles. Inutilité ou fragilité des appuis humains. La seule confiance en Dieu ne peut perir. D'où vient que les hommes ont tant de peine à se fier à ses promesses & à sa bonté. Nécessité de se préparer à la mort par l'amour de Dieu, & par une vive esperance.

Quelque pitié que vous me fassiez, Mademoiselle, dans le délaissement où la Providence vient de vous reduire une seconde fois: je me garde bien de vous croire assez malheureuse pour avoir besoin que je me mêle de vous consoler. Je n'ai qu'à laisser agir votre foi, & à me taire. Dieu vous parle, & vous l'écoutez. Il entre à la place de ce qu'il vous ôte; & quand on fait un si grand gain dans ses pertes, on ne peut qu'être incommodé de la vaine compassion des personnes qui ne voient que ce que vous perdez, & qui ne sentent pas ce que Dieu vous rend.

II. Je suis persuadé que vous aimez mieux sa volonté que la vôtre, & que vous trouvez votre paix à lui être soumise. Vous comprenez mieux que moi, & vous l'éprouvez sans doute, que sa grace & son secours nous tiennent lieu de tous ceux qui nous manquent du côté des hommes.

mes. Tout ce qui nous environne ne peut aller ni jusqu'à notre cœur pour nous consoler, ni jusqu'au principe de la santé & de la vie pour nous la conserver. C'est une main invisible qui fait tout. Au milieu de l'ombre de la mort, & dans une solitude affreuse, on peut être plein de courage & de force; & lorsque tout nous manque, nous ne perdons que les voiles qui couvroient cette main invisible, & qui nous en cachoient les effets. Notre foi est comme trompée par les assistances de nos amis. On s'arrête à ce qu'on voit, lors même qu'on veut aller plus loin que les sens; & c'est une grande miséricorde, quand il plaît à Notre-Seigneur de dissiper le nuage, de congédier Moïse & Elie, & de paroître seul à notre foi, quoique nous regardions presque toujours cette conduite comme un effet de sa justice.

Math. 17.
8.

III. Nos craintes & pour l'autre vie, & pour celle-ci ont toujours quelque mélange d'infidélité. Nous espérons quand la raison approuve notre espérance, & quand les sens en peuvent découvrir le fondement: mais nous tombons dans le trouble dès que la sagesse humaine se trouble, & que les sens ne voient rien. Cet asyle que l'Ecriture nous offre dans le sein de Dieu est trop élevé, pour y songer. Comme il est au-dessus de nos têtes, on ne le voit point; & l'intervalle infini qui paroît nous en séparer, ne sert qu'à nous rendre notre desespoir plus excusable.

2. Cor. 4.
18.

IV. Cependant il faut se souvenir que les Chrétiens font une secte à part, dont la maxime essentielle est de ne voir que les choses invisibles, & de mépriser les autres comme n'étant déjà plus. Ce qui nous console, pour l'ordinaire, ou pour mieux dire, ce qui nous amuse, n'est rien. Notre peur, quand nous nous croions abandonnez, n'est pas plus solide; & nous conser-

vons

vons quelquefois dans les choses spirituelles certaine timidité que nous condamnons dans les enfans, qui sont allarmez de se voir seuls dans les tenebres.

V. Notre peu de connoissance à l'égard de Dieu, ne le change point. Il est plein de bonté, quoique nous n'osions le penser. Il l'en faut croire, plutôt que notre imagination. S'il n'étoit que ce que nous en pouvons concevoir, il seroit bien peu de chose. Croions, & ne nous mêlons point ni de voir, ni de juger. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes. Il n'y a rien à rabattre dans ses promesses. Tout est or dans ses paroles, & un or très puré; tout est vérité; tout est immuable. On doit se prosterner devant lui quand il console, comme on doit s'abattre devant lui quand il menace. Il veut être également respecté, & quand il nous montre ce qu'il lui plaît de nous donner malgré notre indignité, & quand il nous fait voir ce que meritoient nos injustices. On ne s'excuse point par humilité de l'honneur qu'il veut nous faire. Il fait infiniment mieux que nous de quelle confusion nous sommes dignes; mais il est le maître. Et il ne l'est pas moins quand il commande à saint Pierre de souffrir qu'il lui lave les pieds, que quand il le reprend de n'avoir que des sentimens humains.

Psal. 11. 7.
& Psal.
17. 32.

Joan. 13.
8.
Matt. 16.
23.

VI. Nous portons, sans le savoir, les manieres & les civilitez des enfans du siècle jusqu'au thrône de Dieu. Nous n'oserions pas dire qu'il nous fait des complimens, dont la bienveillance veut que nous ne prenions pas avantage; mais dans le fond c'est cela. Nous devenons insensés & ridicules par notre sagesse, & orgueilleux par notre humilité. Plus nous avons de vues & d'égards; & plus nous sommes capables de faire des fautes sur ce chapitre. Une sainte & heureuse simplicité est en même temps plus

plus humble, & plus hardie. On raisonne moins; & l'on a plus de foi.

Habacuc
2. 20.

VII. Toutes nos réflexions viennent de ce que nous osons parler quand Dieu parle. Écoutez le, & gardons avec le Ciel & la terre un profond silence en l'écoutant. Il veut nous faire miséricorde: n'en a-t-il pas le pouvoir? Nous en sommes indignes: ne le fait-il pas? Nous voudrions qu'il eût des raisons pour cela; mais en a-t-il besoin? *Miserebor cui voluero.* Sa volonté n'en est-elle pas une bonne? Sa bonté n'est-elle pas la plus grande & la plus solide de toutes? Et notre indignité même, qui relève si fort sa gloire, & qui distingue si fort la manière dont il aime, & dont il pardonne, de celle de toutes les creatures, n'est-elle pas une raison solidement établie dans l'Écriture?

Exod. 33.
19 &
Rom. 9.
35.

VIII. Espérons donc; soions pleins d'une vive reconnoissance; & mettons l'amour & la confiance à la place de cette crainte que la charité doit chasser. Cette crainte n'est pas ce qu'on pense d'ordinaire, c'est la timidité & la défiance. Elle n'est propre qu'à nous éloigner de Dieu; & à force de nous le représenter comme terrible, elle nous porte enfin à l'éviter, & à nous aller cacher comme Adam sous des feuilles, qui nous cachent sa bonté; mais qui ne sauroient nous cacher à sa justice.

Matt. 8.
26. & c.
14-27.

IX. Il y a si long-temps que nous tremblons, & qu'il nous dit: *Quid timidi estis? Habete fiduciam. Ego sum: nolite timere.* Ne nous arrêterons-nous pas un moment pour regarder derrière nous; & pour considérer que celui que nous faisons comme notre juge, est notre époux, notre Sauveur, & notre pere? Nous ressemblons aux Apôtres, qui voiant marcher JESUS-CHRIST sur la mer pendant la nuit, s'écrierent de peur; à cause, dit l'Évangile, qu'ils le prenoient pour un spectre & un phan-

Matt. 14.
26.

tôt mal-faisant. S'ils l'eussent connu d'abord, ils auroient été ravis de le voir. Mais ils le prirent pour un spectre, & ils eurent peur. Nous nous en formons ainsi une idée qui nous effraie, & qui nous tient dans le tremblement. Mais cette idée est fautive; & nous ne sommes pas excusables de nous en plus occuper, que de cette aimable parole qui consola les Apôtres: *Ego sum, nolite timere*. Je ne suis pas ce que vous pensez. Laissez-là & le phantôme, & votre peur. Je suis votre Sauveur: aimez-moi, & venez à moi au lieu de m'éviter.

X. Mais il nous arrive la même chose qu'à des personnes qui sont dans une fraieur, & qui ne pensent qu'à fuir. D'abord elles n'entendent point ce qu'on leur dit; ou si elles l'entendent, toutes sortes de cris les allarment encore davantage. Enfin elles voudroient pouvoir se rassurer, mais elles sont hors d'haleine; l'imagination est encore toute renversée; les tenebres les troublent; & le moindre bruit est encore capable de les mettre en fuite. Voilà ce qui nous reste de notre timidité & de notre manque de foi. On se prêche; on se fait des leçons; on s'exhorte; & malgré tout cela une palpitation horrible, & certain effroi qu'on ne peut calmer, met en trouble tout le dedans. On épuise tous les remèdes, tous les avis, toutes les pratiques; mais le calme revient avec peine, & l'on sent une secrète pente au découragement & à la peur.

XI. Prions Notre-Seigneur d'imposer lui-même silence aux vents & à la tempête. Nous ne pouvons nous faire obéir sans lui. Notre pauvre esprit veut être en paix, & ne peut s'y tenir. Nos pensées nous troublent, & nous laissent; & après avoir bien disputé avec elles, nous n'en sommes ni plus tranquilles, ni plus gens-de-bien. Faisons entrer dans notre cœur le Dieu de la paix. Jettons-nous à ses pieds,
& ne

& ne les quittons plus. Il y a place pour tout le monde. Tout le monde peut les baïser & les arroser de ses larmes; mais il faut se taire, parce qu'il faut écouter avec Marie ce que nous dit JESUS-CHRIST pour nous consoler. Pleurons, mais ne raisonnons plus. Soions attendris & touchez, mais en présence de notre Sauveur, & non pas dans un coin de notre pauvre cabane. Nos larmes seroient trop amères, si JESUS-CHRIST en les essuyant, ne les faisoit couler avec cette douceur & cette paix qui viennent de l'amour. Hélas! il y a si long-temps *que l'hiver* dure, & que tout est gelé & endurci dans notre cœur. Le Saint-Esprit n'y fera-t-il point revenir la tranquillité & la chaleur du printemps? Peut-être ne pouvons-nous pas encore porter des fruits, mais au moins *convenons nous de fleurs*. Et si nous ne sommes pas encore assez renouvellez pour nous pouvoir remplir du vin celeste & nouveau de la charité, qui nous enivre heureusement, & qui nous fasse oublier toutes nos misères, au moins *que nos vignes fleurissent*, selon l'expression du Saint-Esprit, & qu'elles commencent à repandre une douce odeur.

Cant. 2.
11.

Ibid. v. 12.
Mart. 9.
17.

Cant. 2.
13.

XII. Tant que la crainte nous glacera, nous n'aurons pas même de feuilles & de boutons. C'est cette excessive crainte qui nous rend si pauvres, au lieu que nous pensons que c'est notre pauvreté qui nous rend timides. Si nous pouvions aimer un moment, & nous laisser échauffer par ce divin soleil, que nous nous cachons toujours par quelques nuages; notre terre deviendrait féconde, & sa fécondité nous rendrait moins tristes & moins abattus. La joye serviroit encore à élargir le cœur, & l'amour y devenant plus fort & plus tendre, nous rendrait tout à la fois & justes & bienheureux.

XIII. J'ai bien envie, M. qu'après avoir fait
ser-

servir jusqu'ici au festin des noces le vin foible & mediocre, qui étoit la figure de la crainte, vous commenciez à y faire servir celui que le miracle de JESUS-CHRIST rendit si excellent, & qui étoit la figure de la charité : *Servasti bonum vinum usque adhuc.* Je ne vous en reprends pas. Cet ordre est plus naturel que celui qui est si commun. J'approuve fort qu'on ne prodigue point aux premiers services un vin si précieux ; mais voici la dernière heure. Il n'y a plus rien à ménager ; il faut briser *voire boëte* de parfum sur la tête de JESUS-CHRIST ; il faut qu'après avoir recueilli à ses pieds les graces qui en decoulent, vous versiez sur la tête un parfum de reconnaissance & d'amour.

Joan. 2.

10.

Marc. 14.

3.

XIV. Le poids du jour est passé. La pesanteur du travail commence à être adoucie par la fraîcheur du soir. Il ne faut plus ni plaindre, ni gémir. Il faut goûter par avance le repos où l'on est prest d'entrer. La récompense est distribuée dès le soir même ; & la dernière heure est bien près du soir. Remplissez-vous de cette bien-heureuse esperance, & soutenez-vous par la vue des biens auxquels vous touchez déjà, contre les douleurs du corps & les peines de l'esprit, dont vous savez que la fin ne peut être plus éloignée que la fin d'une vie, qui est toujours fort courte, quoiqu'elle paroisse longue.

Matt. 20.

12.

Ibid. v. 3.

Lezi.
Avril
1687.

A LA MÊME.

C'est une exhortation indirecte à la confiance en Jesus-Christ, qui doit moderer la crainte, quoique juste & bien fondée.

J'Ai eu tout loisir de considerer dans ma solitude combien je suis éloigné d'une solide piété. Je ne trouve, en m'examinant, que des desirs inutiles, ou qui n'ont presque point d'effet. Le vuide & le derèglement d'une vie déjà trop longue m'épouvante. Je ne sai sur quoi m'appuyer. Tout fond sous ma main; & je n'ai pas même la consolation qu'ont les pauvres, d'être vivement touché de ma misere, & d'en gémir comme il faut. Je me trouve jetté si loin de Dieu, si dependant des sens, si asservi à mes ennemis, que je ne sai par où revenir. Il me semble que par la misericorde infinie de Jesus-CHRIST je vois le chemin de ma patrie, & que je l'aime assez pour soupiner d'en être éloigné. Mais je n'en suis pas moins dans un pays desterrilité & de famine; & ce pays là c'est moi-même: *Factus sum mihi regio egestatis*, comme disoit S. Augustin. Je suis malheureux, parce que je suis injuste. Je ne puis ni me souffrir, ni me quitter: *Ego mihi remansi infelix locus, ubi nec esse possum, nec inde recedere*. Et je n'ai jamais mieux compris combien le vuide que Dieu ne remplit pas en moi est grand: car il porte & il élève ce qu'il remplit: *Quem tu implas, sublevas eum*. Je me sens toujours trainer à terre; je me trouve de pierre & de plomb, j'ai un cœur toujours mort. Rien ne l'échauffe & ne

S. Aug.

l. 2.

Con. c.

10.

S. Aug.

Conf. Lib.

4. c. 7.

L. 10.

Conf. c.

28.

& ne le remue. Enfin je ne puis me soutenir, parce que ce n'est pas uniquement Dieu qui me soutient; & je me suis à charge, parce que je veux être à moi: *Oneri mihi sum, quia plenus tui non sum.* Que cet état vous fasse, s'il vous plaît, pitié, M. Il en est certainement bien digne. Et quand on considère ce que j'ai reçu, ce que Dieu a fait pour moi dans tous les temps, & ce que je devrois rendre à sa bonté dans la retraite où il me tient depuis deux ans, & où il me dispense de tous les autres devoirs, afin que je l'aime de toute l'étendue de mon ame; en vérité on ne peut s'empêcher de fremir, & de trembler pour moi. Je vous avoue néanmoins qu'au milieu de tant de sujets de crainte, je conserve une pleine confiance en Jesus-Christ, & que je ne mesure pas sa miséricorde sur mon injustice. Je prends dans sa vie ce qui manque à la mienne. Il est plus saint que je ne puis être pécheur; & mes dettes ne sauroient être aussi grandes que le prix dont il a bien voulu les acquitter. Puisque c'est de son sang que tout le monde a été lavé, je puis bien y blanchir mes vêtements. Et puisque toute l'innocence & la vertu des Saints vient de cette source, je n'ai garde de penser qu'elle ne suffise pas pour moi, ou qu'elle ne cesse de couler que pour moi seul. Je le regarde comme capable de ressusciter les morts. Je le prie du fond de l'abysme, & du milieu même du sein de la mort, comme fit autrefois le Prophète Jonas; & je suis plus que persuadé qu'on ne peut le prier en vain, & qu'il viendra certainement à mon secours, quoiqu'il y vienne tard. Faites moi la grace, M. de hâter ce secours par vos prières.

Ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier quatorze Lettres sur plusieurs devoirs importants & essentiels de la vie chrétienne & religieuse. Elles sont très instructives & très édifiantes; & on ne peut douter que l'impression d'un si excellent recueil ne soit très bien reçue du Public. Fait à Paris le 10. Novembre 1707. ANQUETIL.

1409952

